U d'/of OTTAWA
39003002546934

Ottaviano

16-2-78

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laviedelonclad00clad

La Vie de Léon Cladel

DU MÊME AUTEUR

AUGUSTE RODIN PRIS SUR LA VIE, 1903,
Edit. de la *Plume*

JUDITH CLADEL

LA VIE

DE

LÉON CLADEL

SUIVIE DE

Léon Cladel en Belgique

Par Edmond PICARD

Portrait par BRACQUEMOND

et portrait d'après photographie

PARIS

Alphonse LEMERRE, EDITEUR

27-31, Passage Choiseul

1905

Universitas

A ma Mère

Œuvres complètes de Léon Cladel

LES MARTYRS RIDICULES, 1860, préface par **Charles Baudelaire.** Éditeurs : Poulet-Massis, Paris, 1862, (épuisé). H. Kystemaekers, Bruxelles, 1880 (ép.). Fayard, Paris : *Petite Bibliothèque Universelle.*

PIERRE PATIENT, 1860, préface par **Jean-Bernard,** contenant l'étude de **Barbey d'Aurevilly :** *Un Rural Écarlate.* Henry Oriol, Paris, 1883 (ép.). Fayard : *Petite Bibliothèque Universelle.*

L'AMOUR ROMANTIQUE, 1858-1862, préface par **Octave Uzanne** avec sonnets de Léon Cladel; *Confession d'une Mondaine; — Huit Jours dans les Nuages; — Aux Amours Éternelles.* Rouveyre et Blond. Paris, 1882 (ép.).

LE DEUXIÈME MYSTÈRE DE L'INCARNATION, 1861, préface par **Paul Bourget.** Éd.: Rouveyre et Blond, 1883 (ép.).

LE BOUSCASSIÉ. 1866. Lemerre. Paris. 1869. in-18 (ép.). *Petite Bibliothèque Littéraire*. dite *Collection Blanche*, 1881.

LA FÊTE VOTIVE DE SAINT-BARTHOLOMÉE-PORTE-GLAIVE, 1865-1870. Premier-Paris de **Louis Veuillot** : *Le Paysan* et *Réponse de l'auteur à M. Louis Veuillot*. Lemerre, Paris, 1872, in-12 (ép.). *Petite Bibliothèque Littéraire*, 1882.

LES VA-NU-PIEDS, préface de **Léon Cladel** : *Mon Ami le Sergent de Ville* (1867); — *Achille et Patrocle* (1863); — *Le nommé Quouël* (1868); — *Les Auryentys* (1869); — *Eral le Dompteur* (1868); — *L'Enterrement d'un Ilote* (1862); — *Un Noctambule* (1865); — *Nâzi* (1873); — *L'Hercule* (1864); — *La Citoyenne Isidore* (1869); — *Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas* (1872); — *Revanche* (1873). Lemerre, 1874, in-18 (ép.). Éd. illustrée par livraisons, R. Lesclide, 1876, gr. in-8° (ép.). Carpentier, 1881 (ép.). Lemerre : *Petite Bibliothèque*, 1884. Fayard : *Petite Bibliothèque Universelle*. — Traduction italienne : I DISPERATI.

CELUI DE LA CROIX-AUX-BŒUFS, préface de **Léon Cladel**, 1873-1878. Dentu, Paris, 1878 (ép.). Lemerre, *Petite Bibliothèque*, 1885.

BONSHOMMES, 1863-1878 : *Tity Foÿssac IV*, (publié à [illegible] 1880) : — *Dux* (repris dans GUEUX DE MARQUE) : — *Mère Blanche*. — Charpentier, 1879.

OMPDRAILLES LE-TOMBEAU-DES-LUTTEURS, 1867-1878. Cinqualbre. Gr. in-8°, avec 28 eaux-fortes, de

R. Julian, Paris, 1879 (ép.). Lemerre : In-12, 1882. Dentu. Collection : *Les Maitres du Roman* (ép.).

N'A QU'UN ŒIL, 1877; préface par **Edmond Picard** : *Léon Cladel en Belgique*. Charpentier, 1885. Ed. illustrée, gr. in-8o : Maurice la Châtre, 1882 (ép.). Lemerre, *Petite Bibliothèque*, 1887. Fayard, *Petite Bibliothèque Universelle*. — Traduction hollandaise : LUC EN COG.

TITY FOÏSSAC IV, DIT LA RÉPUBLIQUE ET LA CHRÉTIENTÉ, 1877-78. Lemerre, *Petite Bibliothèque*, 1886.

PETITS CAHIERS DE LÉON CLADEL, 1869-1879 : *Un Revenant* (repris dans RACA); — *Paul des Blés* (id.); — *L'Ancêtre* (id.); — *Trois fois Maudite* (id.); — *Chez Ceux qui furent* (id.); — *Madame la Générale à la Jambe de Bois* (id.); — *Du Pain ou la Mort* (id.); — *Au Point du Jour* (id.); — *Bêtes et Gens*. H. Kystemaekers, Bruxelles, 1879 (ép.). Monnier, Ed. illustrée, Paris, 1885 (ép.).

PAR DEVANT NOTAIRE, 1880, (repris dans GUEUX DE MARQUE, sous le titre : *Veuve Jayfaim*), avec une préface par **Hector France**. H. Kystemaekers, Bruxelles, 1880.

CRÊTE-ROUGE, 1871-1880; préface par **Camille Delthil**. Lemerre, in-12, 1880. — Marpon et Flammarion, *Collection des Auteurs Célèbres*.

SIX MORCEAUX DE LITTÉRATURE, EAUX-FORTES A LA PLUME interprétées au burin par **Félicien Rops, Frans van Kuyck, Le Nain** et **Moloch**, 1865-1880 : *L'Emir Abd-el-Zikkar prêchant la Guerre-Sainte; — Le*

Billet Doux ; — Paysage ; — Un Forgeron se pend dans son atelier ; — La réfection de M. le Curé. H. Kystemaekers, Bruxelles, 1880 (ép.).

KERKADEC GARDE-BARRIÈRE, 1880-1881, préface par **Clovis Hugues.** Ed. illustrée, par **Poirson** et **Willette,** Delisle et Vigneron, 1884 (ép.). Lemerre : *Petite Bibliothèque*, 1888. Dentu : *Les Maitres du Roman* (ép.).

URBAINS ET RURAUX, préface par **Maurice Talmeyr**, 1881-1884. *Ça Chauffe ; — Treize ; — Régicide ; — Belsuquez Junior ; — Nicole ; — Dom Peyre ; — Lous Esclots ; — Griffe de Fer ; — Prends ton Sac ; — Yxglu le canonnier d'Issy ; — Justin Capus ; — 200 %; — Kluœcker ; — Orgue de Barbarie ; — Sous-Cantonnier à l'Arc-de-Triomphe ; — Ex Va-Nu-Pieds.* Ollendorff, 1884. Lemerre, *Petite Bibliothèque*, 1890.

LÉON CLADEL ET SA KYRIELLE DE CHIENS, préface par **Léon Cladel** : *Suum Cuique*, 1882 : *Quasca ; — Sévère ; — Torrent et Montagne ; — César ; — Monsieur Touche.* Ed.: Frinzine et Cie, Paris, 1885 (ép.).

HÉROS ET PANTINS, 1875-1884, préface par **Camille Lemonnier.** *Rara Avis ; — Kyrie Eleïson ; — Toute à tous ; — Versiculets ; — Zéro en Chiffre ; — Fantoches ; — En Route ; — Au Feu ; — Partie Carrée ; — Jeanty Loiseau ; — Quelqu'un ; — Ho ! fi ! Pandore ; — Sur l'Eau ; — Ingénus de Boulevard ; — Duel ; — Où les Miens ont vécu.* Dentu, 1885 (ép.).

QUELQUES SIRES, 1878-1884 : *Xavier Koiuzçko ; — Maugrabins ; — Egipan ; — Œil pour œil ; — Casque à Mèche ; — ★ ; — Zanzan ; — Wilfrid d'Yekxjowast ; —*

Faouët; — Irène; — Une Brute; — Vyr le Porion; — Histrion; — Quasi Jeunes; — A la Clinique. Ollendorff, 1885.

MI-DIABLE, 1883 1884. Ed. illustrée, Monnier et Brunhoff, Paris, 1886 (ép.).

GUEUX DE MARQUE, 1868-1885 : *Jean de Dieu*; — *Roland*; — *Veuve Jayfaim*; — *Dux*; — *Zachario*. Ed.: Piaget, *Librairie française*, Paris, 1887 (ép.).

EFFIGIES D'INCONNUS, 1858-1885 : *Yankee; — Alma Mater; — Un Brabançon; — Lamentations d'Arthur; — Quatre-Vingt-neuf; — Grimauds; — Rose d'Azur; — Brigands de la Loire; — Muscadins; — Paours; — Xény; — Justicier; — Cocu; — Damné.* Dentu, 1888 (ép.).

RACA, 1869-1887 : *Cœurs d'Or; — Un Revenant; — Paul des Blés; — L'Ancêtre; — Trois fois Maudite; — Madame la Générale à la Jambe de Bois; — Où dorment ceux qui furent; — Eljaëns; — Sur le Môle; — Vœ Victis; — Du Pain ou la Mort; — Kin... Frrrry...* Ed.: Dentu, 1888.

SEIZE MORCEAUX DE LITTÉRATURE, 1868-1888 : *Rentrée Triomphale; — Maman; — Doro; — L'Emir Abd-el-Zikkar prêchant la Guerre Sainte; — Bout de Marquise; — Ouailles et Pâtres normands; — Encelade; — Taureau de Haras; — Un Forgeron se pend dans son atelier; — Jolis Tourtereaux; — Attilius Cimber, Brutus et Cassius réfugiés dans une maison de Suburre jurent de mourir pour la République; — Voyage en Palestine; — Quille-Bétail; — Chut; — Ferragus XXV; — Signes de Gloire.* Dentu, petit in-8°, 1889

L'ANCIEN, 1865-1888, un acte en vers, préface par **Léon Cladel** : *Après Vingt-Trois Ans*. Lemerre, in-12, 1889.

JUIVE-ERRANTE, 1892, publication posthume; préface par **G. Dargenty** (**A. d'Echérac**). Ollendorff, 1897.

(Pour détails complémentaires sur les éditions originales, voir LE MANUEL DE L'AMATEUR DE LIVRES DU XIXe SIÈCLE par **Georges Vicaire**).

A Paraître :

LA SCORPIONNE, adaptation, en 5 actes, d'OMPDRAILLES, 1884.

I. N. R. I., roman, 1872-1887.

XILDER, roman, 1889.

IMAGES VERSICOLORES, 1860-1892 (Peintures et Sculptures écritures) : *Attilius Metellus Cimber, Caïus Longinus Cassius et Junius Marcus Brutus, meurtriers de Cæsar, réfugiés dans une maison de Suburre, jurent de mourir pour la République* (d'après la manière de David; — *Bout de Marquise* (d'après Watteau); — *Chasses romaines* (d'après Barye); — *Daïmon* (d'après Bracquemond); — *Encelade* (d'après Murillo); — *Fraternité* (d'après Joseph Stevens); — *Grognards dans la Neige* (d'après Gros); — *Hussards de l'an III* (d'après Géricault); — *Insurgés de*

Paris (d'après Rodin); — *Jolis Tourtereaux* (d'après Courbet); — *Kermesses* (d'après Teniers); *L'Emir Abd-el-Zikkar prêchant la Guerre-Sainte* (d'après Delacroix); — *Martyre d'une Chrétienne* (d'après Ingres); — *Nymphes sous Bois* (d'après Corot); — *Ouailles et Pâtres normands* (d'après Millet); — *Plaintes d'Hercule* (d'après Puget); — *Quadrille d'Immortels* (d'après Carpeaux); — *Retour en France* (d'après Rude); — *Statue de Neptune* (d'après Phidias); *Taureau de Haras* (d'après Troyon); — *Un Forgeron se pend dans son atelier* (d'après Rembrandt); *Va, Judith!* (d'après Michel-Ange); — *Waterloo* (d'après Raffet); — *Xebis, reine des Amazones* (d'après Rubens); — Yñal, el Rey de los Corrazones (d'après Goya); — *Zoïle* (d'après Scopas); — *Ça y est!* (d'après Gavarni); — *Ægagres en folie* (d'après Zeuxis); — *Œil de Soufre* (d'après Albert Dürer); — ? ! ? ou *Genèse d'un Livre.*

La Vie de Léon Cladel

Depuis longtemps déjà des amis de mon Père m'ont pressée d'écrire un livre sur lui, de rassembler parmi les souvenirs familiaux, les vestiges de conversations, la correspondance conservée, tout ce qui pourrait servir à mieux éclairer l'originale et puissante figure de cet artiste — de cet homme.

Ce vœu, si, jusqu'ici, je ne l'ai point encore réalisé, il y a des années que je le forme. Cependant il m'a fallu ces cordiales poussées pour l'exécuter; non point que par un effet plus fréquent qu'on

ne croit, un incomplet enthousiasme dosât en moi l'admiration de l'enfant envers le labeur paternel, mais parce que, même en dehors des moyens d'expression dont je ne me reconnais pas encore la possession suffisante, de graves obstacles m'entravent : elle est indécise et lointaine la lumière qui tombe sur le grand modèle qu'on m'assigne. Bien jeune lorsqu'il disparut emporté avant l'heure de la vieillesse par la maladie, je fus durant sa vie rarement très près, sinon de son cœur, au moins de son esprit loin de qui me retenaient le respect filial grâce auquel une fille reste dans l'acceptation sans analyse du caractère de ses parents, l'insouciance égoïste de mon âge éparpillée en mille distractions puériles, l'ignorance où j'étais, où tous nous demeurons si longuement, que l'étude des caractères est une des plus passionnantes occupations de l'intelligence; enfin, sa constante absorption en ses pensées personnelles et l'indissoluble brouillard de rêve artistique et

philosophique qui, aux yeux de mes sœurs-enfants et de mon frère comme aux miens, ne laissait guère apparaître notre Père qu'en dieu rustique environné des fumées d'un perpétuel sacrifice. Sans doute il les dissipait parfois, au cours de ses causeries belliqueuses, mais là également, il se révélait à notre imagination vaguant encore parmi les limbes, ardent, soudain, irascible, batailleur, mystérieux tel un daïmon ; ne recélait-il pas en effet l'âme simple, entière et bouillonnante des divinités en qui les humains ont incarné leurs propres passions? Si, dès lors, je n'avais que le pressentiment de la beauté de ces éruptions d'impressions et de verbes chauffés au volcan de son cœur, depuis, rien pour moi n'a pu en remplacer l'éclat et, en quelque lieu que je me trouve, auprès de quelques hommes que ce soit, je ne recueille que tiédeur de sensations, coloration tempérée des idées et des termes, demi-teinte des sonorités et des gestes, comparés à la flamboyance des entretiens de Léon Cladel qui envelop-

paient sa personnalité, déjà si riche d'accents, d'une sorte de musique guerrière.

Je me rends compte, aujourd'hui, combien, dans l'inévitable égalisation d'allures que nous impose l'existence actuelle, il resta d'une originalité saisissante, non voulue, aussi spécial en toutes choses qu'un Arabe transporté en plein parisianisme continuant à vivre ainsi qu'en sa Maugrabie, et, devant sa disparition j'ai, outre les regrets de l'affection, celui de la perte d'un être des plus rares, d'un vrai « monument » de psychologie non moins intéressant qu'un spécimen d'une architecture abolie.

Quel but pour un artiste, — mais qui le tentera? — que de recomposer les élans de cette âme toujours grondante et fulgurante comme une forge, et les nuances de ce fiévreux visage d'apôtre, brun, fin et sinueux, dont le bronze clair, tendu sans cesse en avant pour projeter les affirmations d'un credo, jaillissait de la broussaille légère des cheveux et de la barbe; et les éclairs de ces petits yeux

fauves dardant un regard d'aigle ; et la nervosité de ces mains étroites, amoureusement ciselées à la florentine, scandant la parole de coups décochés sur les tables ou gravant l'air de significatifs hiéroglyphes ; et le brillant de sa voix de cuivre qui frappait les expressions audacieuses, sauvages ou tendres dans les mémoires! Qui le fera? Nul, sans doute, sauf lui, puisqu'il y a réussi, au moins en partie, dans ses livres.

Oui, quand je relis *Celui de la Croix-aux-Bœufs* ou *la Fête Votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*, quand je contemple ces portraits si profondément mordus par la plume : *Mautauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas*, *Dux*, *Tity Foijssac*, *N'a qu'un Œil*, j'y retrouve la mouvante passion, la fermentation d'idéal, les discours bourrés d'imprévus, de fantaisie, de saillies héroïques ou narquoises, de vocables français, latins ou romans, archaïsmes, argotismes ou néologismes, toute la diaprure de belles plantes bizarres et inoubliablement aromales dont, sans interruption,

s'émaillait le champ de sa mentalité. Il est bien là tout entier, dans la vie, dans l'action, dans la mêlée; il est là, pareil à lui-même, rayonnant à travers l'orchestration tour à tour martiale et idyllique de sa prose. Et c'est ce qui m'excite à entreprendre la tâche qu'on me propose, c'est cette persistance de sa personnalité dans ses livres dont certains ne sont que le reflet même d'un tempérament.

Puisqu'il a coulé en moi le goût du Réel, j'entrevois nettement combien seront précieux pour les futurs historiens de la Littérature du XIXe siècle, les mémoires retracés au contact immédiat de l'artiste, exposés de ses faits et gestes particuliers, de ses origines, de la germination de ses croyances et de son talent; ses critiques à venir y trouveront de solides matériaux, ses admirateurs un aliment à leur piété et les philosophes un des aspects de l'Ame française. Les circonstances, l'âge que j'avais alors, ne m'ayant pas mise à même de noter ce qui, venant de mon Père, méritait de l'être, tandis que plus tard

ils me permirent de l'essayer quant à cet autre admirable et si différent caractère, Auguste Rodin, c'est à l'écrivain en personne que je vais constamment demander ces hautes indications. Si le littérateur étudie autrui, il est, qu'il s'en rende compte ou non, son plus assidu spectateur; souvent telles natures ne sont bien pénétrées et décrites que par elles-mêmes. Un Rodin, accaparé par le monde des formes et la production pour lui sublime des mouvements peut s'ignorer, s'isoler dans les voiles de son ingénu et piquant silence, abandonner à un témoin le soin de le raconter; un Cladel, sans démêler clairement qu'il était le symbole d'une race, prit d'instinct une âpre joie à se mettre plusieurs fois en scène et à livrer ainsi les profils de toute une caste, de toute une humanité provinciale dont, en littérature, les contours restaient jusque-là très confus. Cherchons-le donc parmi son œuvre, elle nous le restituera, et lui, à son tour, interrogé dans l'in-

timité de sa complexion et de sa conscience, nous élucidera l'œuvre.

Née alors qu'il avait déjà quitté le sol natal pour Paris et ses environs, j'ai peu vécu dans le Quercy, le pays des Chênes, ce morceau de la Guyenne et Gascogne pris entre Montauban et Cahors, « terre incandescente où chante l'alouette et cuisent, de toute éternité des cerveaux volcaniques » (1), mais je séjournai suffisamment à Montauban et surtout chez un sien cousin, Eugène Montastruc, minotier à Bruniquel, sourcilleux village juché au-dessus des rives charmantes de l'Aveyron, aux confins du Rouergue et patrie d'*Ompdrailles-le-Tombeau-des-Lutteurs* ainsi que de *Mi-Diable*, pour saisir quelles fortes nuances différencient les paysans gascons de ceux que notre vie mi-citadine, mi-campagnarde en la banlieue parisienne me permit parfois d'approcher. Je pressentis en eux, par delà les traits caractéristiques communs à tous les terriens de France, une sorte

(1) *Louis Esclots* (Urbains et Ruraux), p. 139.

de fierté dédaigneuse, de grandeur dans la conception de la famille s'appariant à la dignité intransigeante de l'esprit romain dont ils sont encore imprégnés, le goût de l'hospitalité généreuse et, sous leur rusticité, on ne sait quelle hauteur innée de manières faisant d'eux les membres d'une aristocratie primitive plutôt que de massifs plébéiens; enfin, quant à la parole une éloquence naturelle, servie par leur patois plein de saveur et de sonorité, et le goût de la poésie dans le décor et les actions.

Ces reliefs que Léon Cladel devait faire si pleinement saillir, après les avoir peut-être découverts en lui, je les retrouvai chez l'un de ses illustres devanciers, chez l'Espagnol Calderon, notamment en sa tragédie *l'Alcade de Zalamea*. Je ne sache point que mon Père se soit jamais référé à cette autorité que, d'ailleurs, avec la préconception et la résistance propres à la plupart des hommes devant une présentation nouvelle des choses, on n'eût peut-être pas respectée. Littérateur de colo-

ration romantique, certes, mais combien soumis à la domination du vrai, ne fut-il pas maintes fois accusé, par d'étourdis propagateurs de lieux communs qui n'y allèrent jamais voir, d'avoir inventé son Midi et ses Méridionaux?

Ah! les alléchants et curieux « bonshommes »! Le peu de temps que je passai auprès d'eux, me l'ont-ils chargé d'intérêt et d'inattendu, m'ont-ils fait regretter que mon Père ne les ait point typés un à un dans leur cadre rocailleux et fauve de Bruniquel, baptisé, prétend la légende, d'après Brunehaut qu'auraient déchiquetée ses pierrailles aiguës, et dont les villageois s'épeurent encore de rencontrer, le soir, sur la plateforme à pic du château, le spectre millénaire! Ah! mon cousin Eugène Montastruc, patron du moulin des Istournels et l'aîné de trois frères qui se marièrent le même matin et, trois jours durant, festoyèrent, dans la salle du castel qu'on leur prêta pour ces ripailles, cent cinquante convives, y compris le curé,

brave et bon vivant menant la danse des plats et des bouteilles! Et ma fière cousine Mélanie, sœur méridionale de la Jeanne de Feuardent de Barbey d'Aurevilly, et leurs enfants, Ludovic, Angelle, fringante et coiffée de boucles brunes comme d'une couronne de raisins noirs, Achille, un gars de quinze ans aussi robuste qu'Ompdrailles, qui, faisant luire au soleil son torse blanc de triton, nageait d'un bras dans les eaux de l'Aveyron, en conduisant de l'autre la barque en laquelle nous traversions la rivière! Et la chienne Bellone, énorme et neigeuse, ainsi nommée, ò cœur des simples! « parce qu'elle était belle »! Et leurs querelles d'argent, de politique et de ménage pleines de cris, de nerfs, de larmes, de coups de fourche et de papiers timbrés! Et leurs histoires d'un tragi-comique magistral, celle que me conta le cadet des trois frères, Ferdinand, aussi enragé bonapartiste que son aîné était féroce républicain et sa femme Uranie, surnommée par lui « Madamo de Lourdos »,

inguérissable bigotte; oui, l'histoire de l'Anglais qui voulut être enterré sur le plus haut coteau de Bruniquel et dont Ferdinand et trois gaillards transportèrent le corps, un mardi-gras, après avoir vidé tant de fioles qu'ils étaient tous gris et que, parvenus à mi-chemin, le moins ivre obligea ses compagnons à regarder dans la caisse si « l'autre » y était toujours. Et l'histoire du testament de l'Oncle François, guetté par deux belles-sœurs, héritières rivales, escamoté par l'une d'elles, brûlé clandestinement séance tenante dans la chambre mortuaire, tandis que la seconde, occupée à la toilette du trépassé, craint ce détournement, espionne, questionne :

— Que fais-tu près du feu?

— Eh! pardi, je chauffe la chemise.

— On ne chauffe pas la chemise d'un mort.

Oui, je l'ai vue, elle m'a ensorcelée et effarée cette Gascogne soi-disant forgée par mon Père, et j'ai su alors à quel point il en était, lui, le surextrait et le résumé.

Il naquit le vendredi 13 mars 1835 — par un reste de superstition atavique, mais intervertie, il considéra ce jour et ce quantième habituellement redoutés en signes heureux — à Montauban, la riante capitale du Bas-Quercy (1), faubourg de Ville-Nouvelle. « Assise à l'embouchure du Tescou, sur les bords du Tarn qui la coupe en deux, la ville avec son pont hardiment maçonné, ses clochers joyeux emplis de carillons, ses maisons en brique cuite d'un beau rouge, exposées au levant, celles du faubourg toulousain baignant dans l'eau, son coquet hôtel municipal à pavillons coniques, ses quais où règnent encore des vestiges des remparts que rasa Richelieu, son île étroite et charmante écrasée à demi sous le poids de grands peupliers toujours verts et minée d'un côté par les eaux, la ville, au-dessous des coteaux ondulés du Fau qui lui font un lointain d'ombre douce et de verdure, la bonne Ville et Cité Montalbanaise, autrefois Montauriol, sommeillait en pleine lumière,

(1) Le Bouscassié, p. 98.

sous ses cieux cléments et magnifiques, et le ciel, sans tache aucune, avait, ce jour-là, le bleu pur des ciels de l'Italie ».

Voilà les images que reçurent ses premiers regards, désormais ineffaçablement impressionnés par la pourpre usée des maisons de brique, par le vermillon plus sanglant des eaux du Tarn, alourdies au temps des orages de dépôts furrugineux, et par le torrentiel soleil de ces régions qui fouaille toutes choses de ses lanières d'or pour en faire, croirait-on, crier la couleur. Comment, lui si vibrant aux sensations, n'en aurait-il pas conservé ce précieux daltonisme auquel les grands coloristes doivent la gloire de leur manière? Comment, alors que d'autres voient blond, que d'autres voient noir, que de moins fortunés voient gris, tandis que de tout à fait déshérités *voient rien*, n'aurait-il pas vu rouge, celui que Barbey d'Aurevilly, obsédé et ravi des rutilences de cette palette, désigna, en un vaste élan d'admiration confraternelle, « un rural écarlate »?

Il lui appartenait, au sol quercynois, non seulement depuis sa naissance, mais de par le tenace féalisme de ses aïeux qui se léguèrent, au long des siècles, à travers combats, corvées et famines leur attachement à cette terre, qu'à force de labeur ils ont faite presque autant qu'elle les a faits, et qu'aujourd'hui ils chérissent encore d'une âcre passion de primitifs où la haine se mélange à l'amour. Le dernier d'entre eux, son père, Pierre-Alpinien Cladel, il est dessiné de pied en cap dans les *Va-Nu-Pieds*; c'est Montauban-Tu-Ne-le-Sauras-Pas, d'après son titre authentique de compagnon du Devoir et de maître bourrelier, fils et petit-fils de ces artisans aussi rudes ouvriers que lui, rebaptisés de même, d'après la coutume des corporations, Quercy-la-Clef-des-Cœurs et Sainte-Misère. Après avoir accompli, à leur exemple, son tour de France, il s'était établi au faubourg de Ville-Nouvelle, — dans une maison qui porte aujourd'hui une plaque commémorative, — en vue d'y faire valoir le fonds de commerce de

bourrellerie-sellerie que lui cédait « le papa ». Il avait épousé la fille d'un meunier du Rouergue, ancien soldat de Jemmapes et de Fleurus qui donna une petite dot à sa jouvencelle « âgée de seize ans, aussi douce qu'une agnelle et brune comme une taupe » et dont la physionomie d'Ibère contrastait curieusement avec celle du Montalbanais, « de descendance gauloise, ainsi que le prouvait sa haute taille, ses cheveux couleur de lin, sa barbe aussi rouge qu'une carotte et son tout petit œil bleu gascon [1]... », couple disparate, néanmoins très uni par le cœur, représentant curieusement les deux races, mêlées sans s'être confondues, sur les causses et dans les plaines cadurques. Ils engendrèrent celui qui devait être Léon Cladel, aux veines duquel semblèrent immiscées quelques gouttes de sang sarrazin, reliquat du passage des Maures en cette contrée parfois aussi brûlante que leur Afrique et pourtant nuancée de tous les sourires de la France ; mais loin que ce croisement eût amené en lui

[1] *Montauban-Tu-Ne-le-Sauras Pas*, Va-Nu-Pieds, p. 350.

quelque déperdition ou dégénérescence de l'un ou l'autre type, il semble qu'ils s'y soient réciproquement exaspérés.

Pierre-Alpinien, bien que citadin, gardait, indéracinable, le goût des champs. S'abîmant de travail, épargnant liard à liard, il acquit sur le tard, entre Lauzerte et la Française, « à six ou sept lieues de la capitale du Bas-Quercy, nombre de terres en friche sises au milieu d'un vallon sauvage et traversé par un rû dans lequel on jeta les fondements du Moulin de la Lande [1] » ; de cet enfer, il fit un Eden où il se retira au bout de quelques années, après avoir vendu sa boutique de bourrelier. L'enfant poussa d'abord à la ville, entre l'apparente indifférence de ce laborieux et la tendresse d'une mère très pieuse qui l'éleva religieusement, en s'efforçant de discipliner par la douceur et la foi, l'impétuosité d'une nature qui semblait pétrie dans la poudre à canon. Le père, autoritaire envers autrui autant qu'envers soi, habitué à mater

1 *Id.*

bêtes et gens, contraignant ses seconds et ses apprentis à marcher au doigt et à l'œil, ne se départissait guère de ce despotisme à la romaine que j'indiquais plus haut, de cette souveraineté du *pater familias*, dont un poignant exemple devait être conté par l'enfant devenu artiste, dans *Justicier* [1], scène d'une grandiose cruauté où Quercy-la-Clef-des-Cœurs, vieillard de soixante-dix ans, soufflète devant tous son fils, presque cinquantenaire, pour le châtier d'avoir trop brutalement corrigé son jeune garçon.

C'est que les moyens répressifs de Montauban-Tu-Ne-le-Sauras-Pas étaient, en général, des plus rigoureux : en cas de révolte ou de méfait notoire, — une glace brisée d'une ruade dans un accès de colère, un habit neuf dont on s'était avisé de trancher les basques d'un coup de ciseau, pour le transformer en jaquette à la mode, — il n'hésitait pas à faire lier « le galopin » récalcitrant à l'anneau de fer fiché en la muraille extérieure

[1] Elégies d'Inconnus.

de la bourrellerie où les clients attachaient leurs chevaux, ânes, bœufs ou mulets, quand ils venaient acheter ou faire réparer quelque harnais, ni à le maintenir, ivre de fureur et de confusion, à ce pilori, un jour de foire montalbanaise, alors que circulait à travers rues et faubourgs la foule des campagnes.

Piété et sentimentalité du côté maternel, vertus prolétaires du côté paternel, patriotique ferveur de son aïeul, passion de la glèbe transmise par toute l'ascendance, ces indélébiles reflets colorèrent l'âme de Léon Cladel. Il faut y ajouter la simplicité de mœurs, le pittoresque des récits et le souvenir de ces figures superbement caractéristiques de manouvriers qui peuplaient l'atelier du faubourg de Ville-Nouvelle.

Ce grand-père terrible et doux dont il a laissé, sous le titre de *Zéro en Chiffre* [1], un croquis plein de vie et de vénération malicieuse, ancien soldat de la Révolution « qui portait encore la queue en salsifi et la roque-

(1) Héros et Pantins.

laure à trente-six collets », apprit à son rejeton, « en le berçant sur ses genoux, l'histoire de la République et de l'Empire qu'il avait non seulement vécue, mais encore écrite sur le marbre et l'airain à la pointe de sa baïonnette ». Il lui communiquait sa fièvre d'héroïsme, sa dévotion envers les hommes de 89; halluciné de gloire, il incendia ce cerveau neuf des flammes de l'épopée napoléonienne déjà transmuée en légende, et, à sa mort, prédit « pour la millième fois au moins, que la République reverdirait et avec elle son invincible généralissime dont on se figurait à tort avoir rapporté les cendres de Sainte-Hélène à Paris, puisque, et tous ceux encore vivants de ses frères d'armes d'Italie, d'Egypte, d'Allemagne, d'Espagne et de Russie en savaient quelque chose, il n'était pas parti pour là-haut; et même les temps approchaient où, monté sur son cheval blanc des campagnes de France et de Belgique, il reparaîtrait en Europe, ayant traversé les mers sur un navire à vapeur et quitté, pour

châtier l'infâme Angleterre, une forêt au fond de laquelle il s'était sauvé naguère, après avoir tué en duel Hudson Lowe, son geôlier et son bourreau !... (1) »

Ces Cladel furent une famille typique, par les caractères qu'elle fournit, par l'importance que la religion et la politique eurent toujours chez elle. Son histoire détaillée serait celle d'une province méridionale française; on y trouve d'aussi purs huguenots que d'ardents catholiques, par conséquent des royalistes acharnés comme des Vendéens, et des Républicains qui eussent envoyé le reste de la France sous le couperet, avec, chez tous, une violence, un appétit de combats que leur apportèrent peut-être les peuplades d'invasion et qui devait éclater en fureurs lyriques dans les pages de la *Fête Votive* et de *Mi-Diable*.

Le dernier descendant de ce clan gascon fut, vers l'âge de neuf ou dix ans, mis au petit séminaire de Montauban sur les douces mais irrésistibles instances de sa grand'-

(1) *Zéro en Chiffre* (Héros et Pantins).

mère et de sa mère, « naïves et fanatiques dévotes, obéissant, disaient-elles, aux ordres de la sainte Eglise (1) ». Contraint de quitter ses jeux et ses compagnons, chiens, chats, chevaux, poules, pigeons, dont il raffola toujours, aux vacances seulement il revenait à la Lande où, à jamais épris des séductions de la campagne qui, plus tard, se trouvèrent transfusées vivantes en son style, il devait « noircir un jour tant de papier ».

Pierre Cladel, artisan passant au bourgeois, se résolut à faire de son unique héritier un monsieur; à la prière de celui-ci que tourmentaient la curiosité et tous les appétits de la jeunesse, il l'envoya, après mille tergiversations, étudier le Droit à Toulouse. Au séminaire, puis au collège de Moissac, l'écolier avait déjà manifesté le goût des belles lettres par son ardeur à travailler latin, histoire, littérature et, ce qui le sollicitait impérieusement en la ville des

(1) *Zéro en chiffre* (Héros et Pantins).

Capitouls, lui, « farouche poètereau », c'était, plus que la fringale du Code, celle des innombrables livres dont, là, au moins, il se régalerait aisément. Il s'adonna avec un tel entrain à la fouille de ces mines d'art, d'imagination, de style, les œuvres de Hugo, Balzac, Lamartine, Musset, Dumas, Béranger, Mürger, Théophile Gautier, où scintillaient toutes les aspirations de l'époque que, écrivit-il dans la *Kyrielle de Chiens* (1), « l'heure étant venue pour moi de passer mes premiers examens, il fallut qu'on m'indiquât la Faculté de Droit où je n'étais encore jamais allé, car un ami s'était chargé d'y prendre mes inscriptions... Là, je fus interrogé sur quoi ? précisément sur la Forme des Testaments, art. 971, 972, 973, Chapitre V, section Ire du livre III, titre II du Code civil que, d'un œil distrait, j'avais lus la veille, avant d'éteindre ma bougie. Une blanche, quelques rouges et pas de noire ! On me reçut et je me félicitais de ma chance

(1) p. 70.

imméritée en songeant à la joie qu'éprouveraient les miens ».

Contre son attente, après les congés scolaires il ne revint pas à Toulouse; « on (1) avait persuadé à sa famille qu'un damoiseau malingre et passionné tel que lui, languirait et se dépraverait vite au souffle empesté d'une ville presque aussi corrompue que la Babylone biblique et non moins que celle de notre ère », et, de par la volonté du plus tenace des hommes, son père, « force lui fut d'entrer chez un avoué de Montauban d'où il sortirait, se figurait-on, pour s'installer aux environs du chef-lieu, sinon au chef-lieu lui-même, en qualité d'officier ministériel... Il enragea de barbouiller d'encre des rames de papier timbré », sans deviner que le Destin lui rendait le fameux service dont, autrefois, avait déjà profité le grand Balzac au début de son existence, et le forçait à d'inconscientes et fructueuses études de caractères en le plaçant devant le *nu* moral de ses futurs

(1) Léon Chadel et sa rivière de Chiens, p. 115.

modèles; à l'étude du notaire ou de l'avoué, vices et vertus, exaltés par la lutte, n'éclatent-ils pas au grand jour sous la pression de cette force, l'argent ?... Il les vit défiler tous ceux que, plus tard, il devait nommer, dans un cri d'amour, « Mes Paysans! » mais que, contemplés ainsi, à travers cette terrible loupe, l'intérêt, il se mit d'abord à haïr avec l'effroi de l'esprit devant un phénomène qu'il ne songeait pas alors à rattacher aux causes et avant de comprendre quelle pesée séculaire les avait pliés à la cupidité et à l'avarice révoltant son âme généreuse [1].

Le temps vint du tirage au sort, en 1856. Le conscrit amena le numéro treize. Cela ne signifiait rien moins, sous l'Empire, que sept ans de service et de sanglant service. Vingt-six ans après, dans une nouvelle [2] portant en titre ce chiffre fatal, il conta comment sa mère, sombrement impressionnée, obtint

(1) Voir *L'Enterrement d'un Ilote* (Va-Nu-Pieds), *Veuve Jayfaim* (Gueux de Marque), N'a qu'un Œil.

(2) *Treize* (Urbains et Ruraux).

du chef de famille, d'autant plus parcimonieux qu'il avait gagné fort péniblement le peu qu'il possédait, l'achat d'un remplaçant. Le moindre, à cette époque, coûtait trois mille francs. *Treize !* émouvante page consacrée à la mémoire du gars du Quercy qui, pour le compte du bachelier, laissant son vieux père, sa maîtresse et fiancée, partit à l'armée et qu'un boulet massacra au siège de Sébastopol.

Exempté de la sorte de la servitude militaire et de la mort en pleine jeunesse, le petit-fils de l'ancien volontaire de 92 n'en souffrit pas moins de son métier de gratte-papier qu'il ne remplissait qu'à demi, réservant déjà force soirées et presque autant de nuits à « maintes élucubrations fantasmatiques en vers et quelque prose » dont sa plume, railleuse aux jours de la maturité, nous livra la liste et le curieux compte rendu [1]. Il s'agissait, dès lors, de produire au soleil ces premières écritures qu'on raille si volontiers

(1) Kyrielle de Chiens : *Monsieur Touche*.

plus tard, et qu'on ne céderait pas contre des joyaux lorsqu'elles viennent de couler de la plume. Mais à quel soleil? Non pas à celui de la Gascogne qui ne mûrit que blés et vignes, fruits de la terre et des terriens; à celui de Paris dont la capricieuse clarté est aujourd'hui urgente à l'éclosion de toute œuvre française. Et le fils de Montauban-Tu-Ne-le-Sauras-Pas, obstiné ainsi que tous les siens, signifie sa volonté qui tombe en bombe parmi le calme des projets paternels et sonne une sinistre musique aux oreilles des parents, méfiants et prudents provinciaux. N'importe, le patron a beau déclarer qu'il ne donnera pas un sou, que même il regrette d'avoir exonéré l'ingrat de la corvée du régiment; muet et rancuneux il peut bien lui refuser la main au départ, celui-ci, muni d'une secrète épargne arrachée à sa Mère, s'esquive avec un mince bagage, son précieux king-charles Monsieur Touche, et ses manuscrits grâce auxquels, et à bref délai, il y comptait bien, « sa famille, son chien et lui, passeraient vivants à la postérité ».

On se chargea vite de lui faire perdre cette délicieuse et, à tout prendre, touchante exaltation, ainsi que son modeste pécule en écus de six livres à l'effigie de Charles X. Il nous a dit comment, en une description de la bohème parisienne que j'ai toujours entendu vanter par ses aînés et par ses cadets en l'art d'écrire comme un des plus étincelants morceaux, non seulement de *la Kyrielle de Chiens*, mais de la kyrielle de ses livres. Son premier roman, *Les Martyrs Ridicules*, est l'étude déjà très approfondie, de ce monde bizarre, redoutable mélange de ratés et d'artistes à la recherche d'eux-mêmes, enfer de paresse et de désordre, dont il s'évada bientôt.

Il fallait vivre dans Paris où il avait été plus que lestement dépouillé par une bande d'échappés du Quartier-Latin affamés de festivités de cabarets, que mobilisèrent deux compatriotes à lui prévenus de son arrivée. Pierre Cladel, endoctriné et supplié par son épouse, consentit à lui allouer une pension d'une trentaine de sous par jour; d'autre

part, il entra en qualité de troisième clerc chez Me Gaulier, avoué, rue du Mont-Thabor où il reçut « trente francs par mois et le déjeûner, invariablement composé de tranches de mauvaise charcuterie, d'un petit pain et d'eau ». Le soir, en sa maigre chambre d'hôtel où l'attendait le seul constant témoin de ses vicissitudes et de ses espoirs, le king-charles apporté du pays, il s'attaquait au maniement des mots et, durant une dizaine de mois, il poursuivit cette existence d'apprenti-procureur le jour, d'apprenti-écrivain la nuit, uniquement rompue par le repos du dimanche dont il profitait pour aller aux églises, prier le Dieu de sa Mère, auquel il croyait encore de toute son âme.

Un soir, il vit représenter *Othello* par l'Italien Salvini. Il lui fallut crier sa fièvre, son admiration : il écrivit « deux cents lignes en un quart d'heure, les premières de lui qui furent imprimées toutes chaudes, et dans *le Pirate*, petite feuille de chou hebdomadaire, par l'entremise du premier clerc en

l'étude de Me Gaulier qui s'intéressait à lui ». Dès lors, hanté de visions, de périodes bruyantes, il ne tint son emploi qu'avec un invincible dégoût, en proie à des distractions que lui pardonnait son patron, auxquelles il estima néanmoins plus que nécessaire de mettre lui-même le holà : chargé d'un recouvrement important, n'oublia-t-il pas son portefeuille farci de valeurs sur une table de café? Heureusement, il le rattrapa; mais, se sentant menacé du déshonneur par étourderie, désormais il voulut n'être jamais plus porteur d'autre argent que le sien qui, certes, ne devait pas l'encombrer de sitôt. Il donna sa démission. On l'accepta.

Soutenu par la force secrète du talent en fermentation et par la conscience qu'il lui fallait rester dans la Cité où les impressifs tels que lui subissent la contagion du désir créateur et, pourvu qu'elle ne dure pas trop, une salutaire exaltation, il copia en chambre des rôles pour greffiers et hommes d'affaires, il commença à fréquenter quelques groupes

de littérateurs en herbe; puis il entrevit et salua suivant le hasard de ses allées et venues, Mürger, Alfred de Vigny, Musset, Lamartine, Béranger, Méry, personnages vénérables comme des Ombres aux yeux de celui que leurs chants ou leurs récits avaient hanté durant sa close existence provinciale; il entendit Frédérick-Lemaître, Déjazet, Mme Miolan et Mme Viardot, il assista à l'exécution d'Orsini dont le tragique souvenir persista en lui ainsi qu'un tableau du Dante; mais ces émotions qui, certes, illuminaient favorablement sa vie débutante n'en compensaient point entièrement les peines, voire la détresse. Las de lutter, obscur et isolé, las de se débattre, surtout contre lui dont il s'acharnait à faire jaillir le talent, sans trouver encore le point où gisait la source, il eut soif de se retremper dans le milieu familial et retourna en Quercy. Il y reprit la santé corporelle, l'appétit du travail, sans pouvoir renoncer à Paris où il revint, « avant qu'un an ne se fût écoulé, après l'avoir quitté

en pensant n'y jamais remettre les pieds ».

Déjà très frappé par ses tâtonnements et ses mésaventures, par l'agitation qui le poussait du toit paternel aux mansardes et aux caboulots de la capitale, il les avait relatés dans le brouillon de ce roman : *les Martyrs Ridicules* dont le titre épigrammatique devait attirer l'attention du plus sardonique des poètes. La première ébauche en fut rédigée en Berry, en 1857, à la Vallée aux Lilas. Il s'y était rendu sur les instances de Francis de Saint-Lary, fils d'un gentilhomme gascon, afin d'y parachever à loisir une comédie sentimentale en cinq actes, *Faire Brèche*, écrite en collaboration avec « ce jeune descendant des preux », depuis présentée à l'Odéon et refusée là avec un empressement qui défrisa radicalement les heureux auteurs, d'après le seul des deux destiné à parvenir à la célébrité. Les Saint-Lary possédaient une opulente bibliothèque; leur hôte, grisé de ces fastes spirituels, y pâturait sans répit, s'attardant surtout aux contes d'Edgar Poe et aux romans

de Balzac; aussi leur massive influence se fait-elle quelque peu sentir dans cette esquisse, production de débutant, qui devint à la longue une œuvre où s'emprisonna la vie.

La question de subsistance que le patron du Moulin de la Lande s'obstinait à ne point vouloir régler, ne fût-ce qu'en partie, s'imposait plus que jamais et le futur styliste, le féal ami des bêtes, dut occuper une place d'employé aux écritures dans les bureaux des abattoirs de la Villette. Libre de tout bien, il plante sa tente, ou plutôt sa table, à son caprice et selon les camaraderies, un peu dans tous les coins; déménagements rapides : un commissionnaire empoigne la valise contenant au moins autant de papiers que d'effets; lui, siffle son chien et s'en va camper sur l'une ou l'autre rive de la Seine, aux environs du Temple, rue de Bretagne; au Quartier-Latin, rue Saint-André des Arts, impasse de la Sorbonne; aux Batignolles; parfois même aux environs de Paris, à Montmorency, à Vétheuil, à Fontainebleau; que lui importe? loin

de sa région ne reste-t-il point partout l'étranger? Cela l'empêche-t-il de manier et de remanier « son ours » et de composer une longue nouvelle *Aux Amours Éternelles?*

Quand il crut présentables les trois cents pages des *Martyrs Ridicules*, il rêva d'un éditeur et le rencontra presque miraculeusement en la personne du fameux Poulet-Malassis, Coco-Mal-Perché pour les intimes, l'arbitre du passage Mirès, le découvreur de talents neufs, l'éditeur de Baudelaire, de Leconte de Lisle, de Charles Asselineau, de Monselet, de Babou, des frères de la Madelène et autres. Léon Cladel lui fut présenté par Paulin Limayrac, rédacteur à la *Revue des Deux-Mondes*, critique littéraire à la *Presse*, et frère du confesseur de Rose Montastruc, épouse de Pierre Cladel; l'humble paysanne, attachant l'homme d'Église à la cause de « l'enfant », dénicha pour lui de sa lointaine campagne cet oiseau rare, et parfois cruel quand on l'a trouvé, l'éditeur! Elle lui procura de plus, à l'insu de son mari,

les trois cents francs demandés pour les frais d'édition et, par les conséquences de cette protection, lui valut encore une bien autre aubaine qu'il considéra toujours comme un des plus beaux sourires du Sort à son égard, sourire exaltant et grave, loin des banales faveurs prodiguées aux vulgaires, sourire qui marque un homme, le prédestine aux souffrances et aux joies inconnues de la normalité.

Intéressé par l'œuvre déjà vigoureuse et singulière de ce jeune homme à qui il avait déclaré franchement qu'en dépit de réelles qualités de visionnaire et de descripteur, il ne savait pas écrire, Poulet-Malassis, esprit érudit et fin, montra à Baudelaire les premières épreuves du roman. Le poète des *Fleurs du Mal,* alors aussi peu remarqué du public qu'admiré des jeunes littérateurs, distingua aussitôt le talent et ce que rendraient ces dons de force, de passion douloureuse, de coloration allant jusqu'à l'outrance, servis par une volonté solide. Avec la générosité du génie, il ne marchanda pas

son plaisir de véritable artiste devant une nature vraiment génuine et s'en fut aux bureaux de la *Revue Fantaisiste* que dirigeait un poète de vingt ans, Catulle Mendès, où publiaient vers et proses Théodore de Banville, Glatigny, Babou, Théophile Silvestre et beaucoup d'autres, y compris l'auteur des *Martyrs Ridicules :* — Monsieur Cladel est-il ici?

Il y était! Il suivit dans le cabinet directorial ce visiteur inconnu de lui, de grande et discrète allure, qui « avait à la fois du moine, du soldat et du mondain » et qu'on saluait respectueusement. Là, Charles Baudelaire, se nommant, offrit au néophyte de lui faire corriger, d'après ses indications, le texte des *Martyrs Ridicules,* en deux mots, de lui apprendre à travailler. L'âme chevaleresque de Léon Cladel devait être atteinte, et pour toujours, dans ce qu'elle avait de plus sensible, par le noble procédé de celui que, plus tard, il dépeignit dans *Dux* [1] d'une touche

(1) Guieux de Marque.

où se confondent l'élan et l'observation, la finesse et la vénération. La séance d'étude qu'il détailla, au début de ce morceau de littérature, avec la minutie d'un souvenir reconnaissant, fut, depuis, reproduite en de nombreux journaux et revues, ainsi qu'un exemple de la parfaite conscience du maître qui engendra celle, non moins stricte, de l'adepte.

L'autorité, l'altière bonté, la raillerie savante et légèrement mystificatoire du Poète firent de ses leçons un exposé de dogmes que l'ardeur et l'absolutisme natifs du débutant le prédisposaient à passionnément accepter. On lui enseignait à fouiller les dictionnaires, à courtiser la syntaxe et les règles qui maintiennent à notre langage ses précieuses charpentes, mais aussi à ranimer les vocables frappés de désuétude, à s'emparer des termes, techniques sans barbarie, et même à forger, parfois, un néologisme heureux, toutes pratiques contraignant le français à constamment vivre et se multiplier afin de mieux

étreindre la pensée moderne et ses infinis de nuance et de pénétration.

Le « suprême rhéteur » voulut, de plus, préfacer le livre. Il n'aimait pas la jeunesse, du moins celle qui se compose de *Martyrs Ridicules*, et donna, dans son avant-propos, les raisons de cette aversion qui cachait, plutôt qu'une haine spontanée, le désenchantement de la sentimentalité fière sous l'arrogance et, peut-être, l'intention de prémunir l'élève contre de contagieux défauts. Un tel patronage valait d'être considéré en avantage inespéré, mais aussi en danger. Il fallait que l'individualité qui le subissait fût bien résistante pour n'être pas entamée. Sauf dans le conte intitulé *Aux Amours Éternelles* [1] dont « le sévère correcteur » accepta la dédicace; sauf, aussi, dans *le Deuxième Mystère de l'Incarnation*, déduction faite des chapitres relatant la retraite de Russie, Léon Cladel ne fléchit jamais sous l'emprise de Baudelaire au

1) Amours Romantiques.

point de l'imiter. D'ailleurs, celui-ci, avec son coup d'œil de grand chirurgien psychique, distinguait nettement qu'il y avait assez de fond chez ce jeune homme de vingt-cinq ans, pour qu'il pût y peser de toute sa poigne : « La pénétration de M. Cladel est très grande, écrivit-il, c'est là sa forte qualité; son art minutieux et brutal, turbulent et enfiévré, se restreindra plus tard, sans nul doute, dans une forme plus sévère et plus froide, qui mettra ses qualités morales en plus vive lumière, plus à nu. »

Ces rapports provoquaient entre eux une fréquente correspondance que garda religieusement le disciple, mais détruite un jour et tout entière, à son éternel regret, par la bonne et naïve Rose Cladel, qui s'était ingéniée à mettre de l'ordre dans les affaires de son fils.

De superficiels biographes se sont étonnés d'une telle union entre l'aristocratique et distant poète et le rude prosateur. Ils n'ont pas compris que tous deux se rejoignaient dans leur commun amour du Beau et, qu'en outre,

Léon Cladel, tout paysan qu'il fût et qu'il tînt à honneur de rester, en était un de cette espèce particulière, quelque peu indiquée au début de ce récit. Préparé par nature à adopter les extrêmes raffinements du style sans abandonner la vigueur de la pensée, il entrevit presque aussitôt, au geste du « magicien ès-lettres », en quels splendides matériaux il pourrait tailler ses personnages.

De plus, à cette époque, extérieurement il ne ressemblait guère à celui dont, trente ans après, on a si souvent décrit l'agreste aspect, et que fixa le burin de Bracquemond en l'eau-forte admirable, reproduite en tête de ce volume et qui retient aujourd'hui les visiteurs du Musée du Luxembourg devant cette physionomie tourmentée et rêveuse de « pâtre astrologue » selon le mot d'Émile Bergerat.

Vers 1860, — j'ai des photographies et je décris fidèlement, — c'était un jeune homme de taille plutôt élancée et très proportionnée, d'une musculature dont la finesse n'abolissait point la vigueur, au visage allongé,

plein sans lourdeur, au regard direct et pourtant chargé de méditation, à la chevelure soigneusement calamistrée, séparée par une raie de côté et massée avec art sur le front et la tempe, aux joues arrondies et rasées, sauf une très légère moustache avivant le dessin remarquablement délicat de la bouche. Des vêtements de coupe distinguée étreignent les lignes de sa stature et de doubles breloques, au bout d'un ruban de soie, ornant son gilet savamment croisé, achèvent de lui donner un air à la Rastignac. Enfin, devant l'objectif du photographe, il n'oublia pas de mettre en valeur ses mains sveltes, dont il fut toujours assez coquet, même quand l'âge, et, surtout une excessive nervosité, eurent raviné leur finesse d'ivoires japonais.

Cette tenue était même une forte concession à la simplicité de la part d'un fantaisiste en accoutrements, pur dandy au temps de ses vingt ans, qui, en son âge mûr, alors qu'il aurait volontiers repris l'uniforme paysan, se complaisait à raconter ses anciennes inven-

tions de toilette et ses costumes de fashionable risquant, sur les promenades toulousaines, des gilets à la Robespierre, des redingotes à collet, des spencers en velours, des pantalons brodés et constellés de boutons. Cette crise d'élégance tôt passée, indifférent à tout ce qui n'était pas aliment d'âme ou de pensée, il dédaigna les questions de parure et, si, lorsque je grandis et qu'il s'amusait de ma haute taille dépassant la sienne, il demandait, toujours épique et imaginatif, qu'on me confectionnât « une robe fauve garnie de peau de lion », il n'enviait guère pour lui que la peau de bique des bergers. En vérité il ne la porta point, malgré les dires de certains reporters qui certifièrent l'avoir rencontré sur le boulevard en ce sauvage appareil, comme d'autres prôneurs du document humain — c'était aux beaux jours du Réalisme — prétendirent qu'il se drapait d'une limousine de roulier. Il subissait déjà, de son vivant, les embellissements de la légende et si j'y contredis ici, c'est que, émanant non pas de la franchise populaire,

mais d'une mesquine malveillance, ils ne sont point en accord avec sa vraie nature, ennemie de toute affectation de simplicité ou de maniérisme.

L'apparition des *Martyrs ridicules* à la fin de 1861 inquiéta peu le public et n'amena pas le succès « si facile, d'ailleurs, à confondre avec une vogue momentanée », mais que Baudelaire souhaitait, « parce qu'il eût été possible que l'auteur en reçût une excitation nouvelle [1] ». Seulement l'attention des lettrés fut attirée; Jules Janin écrivit un article. L'auteur des *Va-Nu-Pieds* renia toujours, obstinément, ces prémices de son art qu'il ne consentit à rééditer qu'en 1880, à Bruxelles, chez l'éditeur Kystemackers, à titre de curiosité esthétique, avec un *avis* où il ne ménage pas son premier-né.

L'interdit fut absolu, défense de toucher à l'excommunié. Je regrette de ne pas avoir désobéi à mon Père pendant sa vie; j'aurais

(1) Préface aux *Martyrs ridicules*, par Ch. Baudelaire.

su, lui voilant pour un instant son idéal de perfection, plaider en faveur de « l'avorton », attachant, précisément parce qu'il réfléchit avec une impitoyable exactitude une des phases de l'âme humaine et qu'il est gonflé jusqu'à la pléthore d'intentions et de vitalité. L'ouvrant, j'eus l'impression d'avoir sous les yeux un tronc d'arbre fendu en deux où serait visible, par un jour de printemps, la grimpée des sèves. Il est excessif, déréglé, impétueux autant qu'un jeune fleuve débordant de la fonte des neiges, mais ces exagérations n'étaient-elles point de l'opulence, la preuve d'une force et n'offre-t-on pas, à ceux qui s'évertueront ensuite à vaincre les mêmes obstacles, le plus efficace des réconforts en leur montrant, quand on a gagné le sommet, le ravin d'où l'on est parti?

S'il fit toujours la grimace à ce fruit de son esprit, il ne se montra guère plus indulgent pour le second, *Pierre Patient* qui, avec deux volumes consécutifs, forme, dans la liste de ses œuvres établie par lui-même, un qua-

drige étreint d'une accolade devant laquelle il inscrivit : livres de jeunesse. *Pierre Patient* eut aussi son histoire fort bien contée par Jean-Bernard, en la préface que mon Père lui demanda en 1883, au moment de publier ce révolutionnaire récit chez l'éditeur Henry Oriol. J'en résume les points essentiels.

Pierre Patient date de 1860. L'auteur s'était lié avec Gambetta rencontré au Quartier-Latin. Il y assistait, frémissant de conviction et d'espoir, aux bousculantes improvisations que le futur tribun proférait devant la bande de ses camarades, au café Procope et en d'autres coins où se groupait la jeunesse républicaine du temps de l'Empire : « Souvent, en applaudissant cet âpre Méridional qui nous gueulait les harangues volcaniques de l'aîné des Riquetti à l'Assemblée nationale et surtout celles de Danton à la Convention avec un assaisonnement inouï de foutre, de bougre et de nom de Dieu, nous sentîmes passer en nos reins le grand frisson

des fièvres civiques d'un autre âge, et nous tous, jeunes gens, écœurés par la platitude générale, nous nous dîmes que l'Hercule de la République et le tombeur de l'Empire avait enfin surgi [1] ! »

Il retrouvait Gambetta aux bureaux de l'*Europe de Francfort,* « journal d'opposition alors célèbre, écrit Jean-Bernard, rédigé en France, publié en Allemagne, arrivant à toute vapeur à Paris et dans lequel un groupe d'irréconciliables, comme on disait à l'époque, tirait sur l'Empire à travers les meurtrières de la ville libre ». Dirigé par un bizarre et intelligent personnage, un Moldo-Valaque, Gregory Ganesco, il était rédigé par Ranc, quant à la politique générale, Spuller, Floquet qui rendait compte des tribunaux, Castagnary, critique d'art; Léon Cladel y donnait des pages littéraires sous le pseudonyme d'Omikron et Léon Gambetta y fut chargé des comptes rendus parlementaires.

1 *Ex-va-nu-pieds* Urbains et Ruraux.

Une forte affinité d'origines et de croyances, sinon de natures, l'un étant aussi peu dégrossi que l'autre raffiné en sa rusticité, unit ces deux Méridionaux presque sortis du même coin de France et qui gardaient, sinon des parcelles de la terre natale à leurs semelles, au moins sa chaude atmosphère autour d'eux. Léon Cladel, tel qu'il resta jusqu'à son dernier jour, jaloux d'amitié entée sur une estime réciproque et ensoleillée de la même foi, dut assurément faire le rêve que celle-là se fortifierait indéfiniment par la lutte en commun, la confiance croissante, le partage des coups et des lauriers que, lui par la plume, l'autre par la parole, distribueraient et remporteraient pour le triomphe de la République, semblables, tous deux, en cette lutte morale, au couple de braves soldats quercynois que célèbrent les *Va-Nu-Pieds,* sous le nom allégorique d'*Achille et Patrocle.* Mais si le Montalbanais chevillé à son sol, et par là même à la patrie entière, voua à celle-ci, sans une heure de fléchissement, toute sa fer-

veur et son éloquence, le Cadurcien, mâtiné de Gênois et moins fermement enraciné, dérailla vers un individualisme jouisseur et les accommodements de l'opportunisme qui révoltèrent son ami des purs jours de jeunesse. Quand, pour l'écrivain, l'orateur ne fut plus qu'un bourgeois enrichi, il lui décocha de ces flèches que tous deux avaient autrefois affilées de concert et lancées contre le monde impérial. Ni son intérêt qui lui eût commandé de rester l'allié d'un puissant compatriote, distributeur de places et de décorations, ni l'incertitude de son sort d'artiste intransigeant, hérissé des mille difficultés de la vie de famille, ne lui inspirèrent un seul instant le pardon envers celui qu'il considérait comme un renégat et dont « les défections sans vergogne » l'atteignaient d'autant plus qu'au fond il n'avait peut-être pas cessé d'aimer le compagnon des premières heures. Sa rectitude instinctive ne lui laissait même pas concevoir que cette indulgence intéressée fût possible. Dans *Crête-Rouge*, il traduisit

l'impression produite par la tonnante parole de « l'Outrancier », sur l'âme populaire et les tourbillons d'enthousiasme que souleva ce nouveau Mirabeau ; mais plus tard, en un bref récit, *Ex-va-nu-pieds*, il détaille l'amertume de sa déception devant la versatilité de « ce coq transmué en gerfaut, de cet égalitaire passé prince, de ce Brutus transfiguré en César » qu'il ne voulut jamais revoir.

D'autre part je n'imagine pas que nul politicien eût pu demeurer longtemps uni à Léon Cladel. Sa construction mentale lui faisait voir toutes choses en ligne droite ; le bloc de ses convictions politiques, une fois formé, ne bougea jamais. Il avait la rigidité de vision et le sentiment de l'absolu dont la nature doue ceux qu'elle destine à l'établissement d'une doctrine. Ni les détours de l'évolution, ni les contradictions de l'histoire et de la logique humaine, ni même le souvenir de ses premières croyances n'entamèrent le métal de sa foi civique que symbolisait parfaitement le glaive des armes républicaines.

Au point de vue philosophique il resta ce que l'avaient fait ses aïeux : un homme des champs, dont l'âme rêva douloureusement au long des siècles l'intégrale justice, et cette stabilité produisait en lui un de ces contrastes qui rendent complètement savoureuse une haute individualité, en opposant à son perpétuel perfectionnement de la forme esthétique l'immuabilité de ses principes. Comment, son cœur d'apôtre, brûlant des flammes de la religion nouvelle telle qu'elle éclata en celui des croyants de la Révolution, aurait-il admis les essais et les tâtonnements même loyaux des hommes de gouvernement, et les fluctuations de la foule, et les soumissions aux nécessités économiques ? En lisant *Pierre Patient* on sent combien l'acclimatement aux conditions générales lui était impossible ; l'idée qu'il se faisait de la République apparaît là, quant à la réalité de la forme gouvernementale, dans le même rapport qu'une tragédie de Corneille avec la vie quotidienne. Elle s'érigeait à ses yeux, image lyrique, flamboyante

idole, « suite de tableaux à la David, mais un David chauffé à rouge », et glorifiée par lui avec cet éclat de coloris, grâce auquel, disait Barbey d'Aurevilly, aussi monarchiste que Léon Cladel était basiléophage, « il rajeunit et splendifie les vieilles rengaines républicaines quand elles lui tombent sous le pinceau [1] ».

Pierre Patient fut accueilli dans les colonnes de l'*Europe de Francfort* à la date de 1865, cinq ans après avoir été composé d'un premier jet; il y parut en feuilleton, précédé d'une annonce que Gambetta dicta à l'un des rédacteurs. A peine le dernier fragment venait-il d'être imprimé qu'on apprit en France l'assassinat du président Lincoln. Un journal signala le romancier comme ayant fait dans son œuvre « l'apologie du meurtre politique ». Aussi bien il ne l'aurait pas nié le signataire de ces lignes ingénuement implacables, paraphrasant le fameux : *Tu peux tuer*

(1) Barbey d'Aurevilly : « Un Rural écarlate » (*Figaro* du 4 mai 1872).

cet homme avec tranquillité : « Il est forgé, le glaive rédempteur, et peut-être à Paris, ainsi qu'à Rome celui de Brutus, entrera-t-il jusqu'à la garde, et comme en une gaîne, dans le cœur infâme de César ! »

La répression suivit immédiatement : par décret, le ministre de l'intérieur interdit l'entrée du territoire de l'empire à la feuille de Gregory Ganesco, et la loi sur la presse qui, jusque-là, ne punissait pas les délits commis à l'étranger, fut additionnée sur-le-champ d'un nouvel article destiné à combler cette lacune.

Entre temps, l'écrivain, que l'aventure venait de mettre à l'index, avait travaillé avec la rage voluptueuse des premiers élans d'un talent en train de se former et qui produit ses œuvres d'un trait, comme on écrit les lettres d'amour. Non seulement il remplissait ses cahiers de pièces de vers et de sonnets que jamais il ne rassembla et dont plusieurs ont la fermeté de petits blocs de marbre sculptés par un adroit praticien, tantôt de

délicates guirlandes, tantôt d'un âpre profil [1]; mais il accumulait des nouvelles, jetait sur le papier l'ébauche de deux ou trois romans et composait le *Deuxième Mystère de l'Incarnation*. De ces nouvelles, trois, longues chacune d'une soixantaine de pages, ne furent réunies en volume qu'en 1882, sous le titre : *L'Amour romantique,* escortées d'un avant-propos par Octave Uzanne, le très fin investigateur des curiosités d'art et de littérature, habilement choisi alors pour la présentation de ce trio de contes exhumés d'un lointain passé. Malgré la vivacité et le délié du style, ce livre, où l'amour apparaît tantôt un badinage auquel se mêle le souvenir des affèteries exquises de Théophile Gautier, tantôt un cauchemar traversé de satanisme à la Baudelaire, annonce très peu l'auteur du *Bouscassiè* et d'*Ompdrailles*.

Tout autre le *Deuxième Mystère de l'In-*

(1) Voir, dans la préface de Jean-Bernard à *Pierre Patient : Mon Ane;* dans celle d'Octave Uzanne à l'*Amour romantique,* deux sonnets de 1859 et 1861; à la fin du *Deuxième Mystère : La Cabane*.

carnation! L'intensité de vision et d'expression s'y est singulièrement accrue ; le sens de l'épopée que Léon Cladel devait posséder à un si haut degré y retentit déjà dans le passage où se trouve racontée la retraite de Russie; ceci, Paul Bourget put le dire sans être taxé de complaisance envers un aîné qui était aussi son ami, dans la préface du roman offert au public en 1883.

On sent aussi que commencent à poindre en l'artiste ses souvenirs d'enfance et les thèmes originels : la retraite de Russie, c'est les récits de son aïeul Quercy-la-Clef-des-Cœurs, légionnaire de la République et de l'Empire.

Elle est à noter, cette insistance à donner à toute production nouvelle, le commentaire d'un écrivain presque invariablement choisi parmi les jeunes. Lui-même s'en expliqua, estimant que les débutants, moins encombrés de doctrines et d'idées arrêtées sur l'art que ceux de sa génération, conservaient une fraîcheur d'impressions plus délectable. Il obéissait aussi à un autre sentiment, sachant

bien qu'en offrant à certains l'occasion de placer auprès des siennes quelques pages que son choix même prédestinait à être bonnes, il les aidait à faire leurs preuves de chevaliers ès-lettres. Aussi, lorsqu'on l'interrogeait sur la matière de ces introductions, répondait-il chaque fois, laissant à autrui l'indépendance qui lui fut toujours si chère : « Dites ce que vous voudrez. »

Quoique jeune, Paul Bourget était loin des commencements lorsqu'il composa les quinze feuillets substantiels qui accompagnent le dernier des livres de jeunesse de Léon Cladel ; esprit déjà voluptueusement subtil et de belle probité, il avait donné *les Premiers Essais de Psychologie contemporaine* et nul mieux que lui ne pouvait situer « ce très étrange roman », à sa place exacte, et dans l'œuvre complète de l'écrivain, et parmi la littérature moderne. Il y montre parfaitement comment l'art du romancier parnassien, encore imbu de réminiscences, d'admiration pour les devanciers et d'influence baudelai-

rienne passe, après cette curieuse élucubration, de *l'arbitraire* à *l'inévitable*, c'est-à-dire des combinaisons de l'imagination personnelle à l'interprétation de la réalité; comment, enfin, il a trouvé le filon littéraire qu'il devait exploiter le restant de sa vie, sans, avec juste raison, craindre de l'épuiser. Quiconque étudiera Léon Cladel devra peser ces déductions dont l'acuité n'éteint pas la chaleur, mesurée mais généreuse, et où la passion des Belles-Lettres est contenue par un effort de dignité aisée ayant ce charme fait de possession de soi-même qui, jadis, revêtait d'une si grande élégance les allures de l'aristocratie.

D'après l'inscription terminale, *le Deuxième Mystère* fut achevé à Bruniquel en Rouergue, en 1861. Il m'est difficile de suivre dans ses va-et-vient entre Paris et sa province le soucieux rêveur que semblait en chasser, puis y refouler par élans successifs, l'espèce d'inquiétude morbide dévorant tout artiste de fougue à l'aurore de sa carrière, alors qu'en son âme

tourbillonnent les éléments en fusion qui, bientôt, constitueront sa nature fixée et harmonisée. Par un amour de la variété, apporté jusque dans le moindre détail typographique de ses livres, et rappelant la fantaisie des Gothiques soucieux de ne jamais répéter un chapiteau en une même église, il les signait de tel lieu et à tel jour où elles furent peut-être plutôt conçues qu'exécutées; ainsi, plus tard, des pages composées toutes à Sèvres furent datées de St-Cloud, du Bas-Meudon, de Bellevue, de Chaville, de Ville d'Avray où il les combina durant ses promenades quotidiennes.

Je croirais donc, selon divers renseignements que, « aspiré par cette irrésistible pompe pneumatique qu'on nomme Paris », retenu par sa pauvreté, accaparé par son double travail de bureaucrate et de styliste, sa collaboration sous le pseudonyme de *Pierre Patient* à différents journaux et revues parmi lesquels le *Nain Jaune*, il ne revint chez lui qu'après plusieurs années de cette

existence citadine par laquelle le tissu de la vie s'effiloche en tant d'inutiles et souvent néfastes obligations. Oui, il dut rentrer au bercail, ainsi qu'il le raconte dans *Montauban-tu-ne-le-Sauras-Pas*, fatigué, meurtri, hésitant sur la netteté de sa vocation, le cœur en déroute où les illusions de la jeunesse et de la foi religieuse ne s'entassaient plus qu'en poids mort, l'esprit surchargé de lectures et de contradictoires aspirations que sa plume ne pouvait déjà formuler et, tout à coup, se trouver ébloui de tendresse devant la douceur magnanime de la petite patrie « qui est comme le cœur concentré de l'autre », où balbutient de nouveau les voix de l'enfance et de l'insouciance, où une bonne vieille mère vous accueille comme si on était encore tout petit, mais auréolé de je ne sais quel nimbe de secrète souffrance qui vous rend plus cher à son amour devinateur, où les habitudes d'autrefois vous reprennent, ainsi que des enfants qui n'auraient pas grandi, en glissant silencieusement leur main dans la

vôtre, où des brouillards se déchirent devant l'ampleur des horizons auxquels les images étrangères, interposées depuis des années, donnent du recul pour la contemplation. « Alors, dit Paul Bourget, ce fut immédiat et définitif comme une évidence. Il découvrit d'un regard sa propre personne, comme un amoureux qui se réveille, découvre en ouvrant les yeux que son cœur est pris et que c'est pour toujours. Il vit la terre de ses aïeux, les gorges sauvages, l'ondoiement des feuilles des antiques chênes, l'inépuisable abîme du ciel d'où ruissellent les fécondations du soleil et des pluies, les fermes éparses, les gens et les bêtes le long des chemins et il s'écria : « Mes Paysans ! » comme l'Énée de Virgile dut s'écrier : « Mon Italie ! » lorsque la ligne basse de la côte se dessina sur l'horizon. Cette œuvre à exécuter, le compagnon du Parnasse en avait enfin la matière, il la tenait, il tenait sa vie ! Il allait écrire, non plus des impressions apprises ou imaginées, mais celles de son enfance et celles de sa race. L'élève de

Baudelaire se retrouvait le fils des ouvriers du sol. Le raffiné cédait la place au rustique... »

Seule, dans cette excellente notation, la dernière phrase, à mon avis, sonne moins juste. Le raffiné ne céda pas la place au rustique, ni ce jour-là, ni jamais; il allait le servir et depuis lors tous deux s'efforçant à l'envi, marchèrent de pair jusqu'à la fin.

Au Moulin de la Lande, entre son père et sa mère, Léon Cladel travaille dix-huit mois, sous le jaillissement du sentiment et du style coulant pour la première fois dans leur véritable lit. Il écrit le *Bouscassiè* et la *Fête Votive*, en pleine nature, tel un peintre, observant, retouchant, heureux de sentir enfin l'expression s'adapter à l'idée et ne plus former avec elle que cette combinaison vivante et saisissante : l'œuvre d'art. Féconde méthode qui, plus tard, fut aussi celle de Camille Lemonnier, composant, au cœur des bois de Groenendael, son roman *Un Mâle*, hymne à la terre wallonne, comme le *Bouscassiè* est l'hymne à la terre cadurque.

Il y avait, dans notre maison de Sèvres,

une large table ronde dont le plateau s'appuyait sur deux cadres entrecroisés et sommairement chevillés. Elle arriva de Montauban, après la mort de notre grand'tante paternelle, Jenny Roziès, sœur cadette de Pierre Cladel, avec quelques autres meubles cités en une narration émue qu'inséra le *Gaulois* : Un Lot de Reliques. A cause de ses dimensions et de sa fruste apparence, on l'avait placée dans la cuisine, longue pièce où, vers la fin de sa vie, le goût vint à notre Père, non seulement de prendre parfois les repas, même en compagnie d'amis intimes et entouré de ses chiens, mais encore de polir quantité de pages, tant lui plaisait cet humble retrait éjoui du cuivre des casseroles, de la flamme des fourneaux et du rouge carrelage, où il retrouvait quelques rappels de la salle du moulin de la Française et quelques-uns des ustensiles familiers à son adolescence, près desquels il souhaitait vivre ses derniers jours ainsi qu'il y avait vécu les premiers.

Il célébra donc « la rondine », autrefois

offerte en présent de noces à Rose Cladel et faite en bois de la Grésigne, la belle forêt qui couronne les hauteurs du Rouergue, au-dessus de Bruniquel : « C'est sur les planches dont elle est formée que, durant les longues soirées hivernales, en 1866, à la lueur d'une maigre bougie couverte d'un abat-jour vert, lequel protégea fort peu mes prunelles, obscurcies aujourd'hui, fiévreusement, en face de mon Père alité qui, contraint à l'inaction, se désolait de ses infirmités, lui, si vaillant à l'ouvrage, je composai page à page, ligne à ligne, le *Bouscassiè,* ce livre qui m'a valu le pardon du chef de ma famille que j'avais abandonné, fils ingrat, et dont le premier exemplaire, appliqué selon sa volonté sur sa poitrine raide comme un pan de marbre, gît avec lui dans la fosse en laquelle il est couché. »

Ce solennel incident, c'était l'acte de repentir de Montauban-Tu-ne-le-Sauras-Pas. Jusque-là il avait considéré son fils rétif en incapable, en cerveau brûlé et ce n'est que devant cette églogue où revivait la terre

d'Oc, où s'agitait la plèbe dont il était issu, ce n'est que devant les éloges des journaux parisiens commençant la notoriété de l'écrivain qu'il laissa percer enfin le pardon et la tendresse. Paul Arène, un compagnon de jeunesse et de maturité, a narré de sa plume frémissante comme une aile de cigale, en y mettant peut-être un peu d'aimable gasconnade provençale, comment on s'y prit pour apprendre le succès de l'œuvre au patron de la Lande.

« Envoie les articles à la Française, avait-il dit à son ami.

— Hélas! mon père en ferait du feu, et, même s'il les lisait, il n'en croirait pas un traître mot.

— Même la *Revue des Deux-Mondes?*

— Même la *Revue des Deux-Mondes!...* Pour mon Père, il n'est qu'un journal, le *Petit Journal;* c'est le seul qu'il lise; tout le reste ne compte pas. Ah! si je pouvais avoir, par un moyen quelconque, quelque chose dans le *Petit Journal!* »

Paul Arène s'entremit, insista auprès du directeur de la célèbre feuille, Alphonse Millaud, pour que, dans ces colonnes où n'avait que faire la littérature, parut un article, un vrai article concernant le *Bouscassie*. Alphonse Millaud, gagné par le plaidoyer d'Arène, et cherchant à faire avaler à ses lecteurs un compte rendu bibliographique en le masquant d'actualité comme une pilule de papier d'argent, demanda :

« Le sujet du roman est, dites-vous, dramatique?

— Oh! très dramatique.

— Il y a un crime?

— Presque.

— Eh bien! arrangez-moi ça en cause célèbre... aussi palpitante que possible. Vous raconterez l'histoire comme si elle était réellement arrivée et vous révélerez seulement que c'est un roman, à la fin, en disant le nom de l'auteur. Qu'est-ce que ça peut faire au père de Cladel qu'un article à la gloire de son fils paraisse sous la rubrique : *Tribunaux!* »

J'arrangeai donc tant bien que mal le *Bouscassiè* en cause célèbre, continue Arène. On la trouva palpitante. Elle fit partout, particulièrement en Quercy, un bruit énorme et, deux jours après, une lettre annonçait à l'heureux Cladel que les siens l'attendaient au moulin de la Française et que le veau gras était tué.

Ce n'est pas sans peine que le roman parut. Après son achèvement et la mise en pages de plusieurs nouvelles, l'écrivain était brusquement retourné à Paris pour tenter de publier son œuvre; il collabora au *Boulevard Illustré*, de Carjat; à la *Revue Nouvelle*, de Collignon, il donna l'*Enterrement d'un Ilote* [1], *Achille et Patrocle* [1]; au *Nain Jaune*, l'*Hercule* [1]; à la *Revue française* les *Eaux fortes à la plume* [2]; à la *Situation* où il rencontra Jules Vallès et Arthur Arnould, *Bêtes et Gens*, *Triple-Croche* [3]. Ces journaux

1. Vy-Ni-Plus.
2. Seize Morceaux de Littérature.
3. Deuxième Mystère de l'Incarnation.

rétribuaient peu et nul ne pouvait insérer le *Bouscassié* que les rédactions plus opulentes de nombre d'organes libéraux avaient refusé sans même le lire.

L'artiste se décourage, traverse des heures noires. Un jour, passant rue Neuve-des-Augustins, devant les bureaux de l'*Étendard*, d'Auguste Vitu, avec, sous le bras, le manuscrit qu'ailleurs on vient de lui rendre une fois de plus, il monte au secrétariat, l'offrir « par acquit de conscience », ce suprême prétexte de ceux qui n'ont plus d'espoir : l'*Étendard* est ardent bonapartiste.

La semaine suivante on l'informe que le roman est accepté; en feuilletons, il est tellement remarqué que Auguste Vitu convoque le nouveau collaborateur et, devant tous les autres rassemblés : — Monsieur Léon Cladel, je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à l'*Étendard* en lui apportant votre œuvre.

L'apparition en librairie a eu lieu en 1869, chez un jeune éditeur destiné à devenir rapi-

dement fameux par le choix des auteurs dont il forma sa bibliothèque et par l'élégance typographique de ses volumes, Alphonse Lemerre.

Le livre, en sa robustesse et sa grâce sauvages, parut d'une saveur inédite. On prétendit que le prosateur, sans ombre d'imitation, avait renouvelé le sentiment, le charme et la fraîcheur de Longus. Le Bouscassiè et sa Janille s'adjoignirent aux couples célèbres, symbolisèrent l'amour aux champs, en « cette merveilleuse idylle où, d'après M. J.-K. Huysmans[1], se trouvent réunis comme par miracle le premier jet de l'ébauche, la fleur de ton de l'esquisse et le fini de l'œuvre la plus parfaite ». Ce n'était pas la première fois qu'un écrivain français faisait chanter l'âme paysanne mais qu'il en extrayait autant de poésie en mettant les gens de la terre sur le même plan que tous ceux qui, jusqu'alors, avaient semblé seuls dignes des préoccupations de la littérature.

[1] République des Lettres.

Le Bouscassié marque une étape comme *Madame Bovary ;* l'un et l'autre introduisirent sous le dôme de la Fatalité deux types nouveaux : ici la femme de province, là l'homme de la glèbe. Gustave Flaubert et Léon Cladel, en résumant — et par des moyens si divers — les milieux inexplorés où le sort les plaça, les proposèrent aux études artistiques. Depuis lors, combien pullulèrent de sous-multiples de *Madame Bovary* et du *Bouscassié* sans qu'on s'en soit senti redevable à ces deux grands fournisseurs de neuf!

Insouciant artisan qui n'attache de valeur effective qu'à la réalisation de l'effort et ne pressentant point quel intérêt présenterait pour ses enfants et ses amis la collection des articles qui le concernaient, mon Père n'en garda aucun ; beaucoup plus tard une main soigneuse en retint quelques-uns, découpés dans les feuilles de l'époque. En vérité, par ces temps où naissait la mode de la réclame à outrance qui, aujourd'hui déjà, commence à se détruire elle-même, — tel feu d'éloges

allumé en un coin de la presse étant aussitôt repoussé par tel autre feu ronflant au coin opposé, — en ces temps de boycottage de l'artiste au profit de l'arriviste, jamais le sévère et probe ouvrier de lettres que fut Léon Cladel ne tenta la moindre diminuante démarche pour faire parler de lui. Il arrivait même que de copieux panégyriques étalés en bonne place le laissassent étrangement indifférent, mais qu'une lettre vibrante de l'un de ceux qu'il aimait et admirait, ou même d'un lecteur inconnu, l'emplît d'une joie dont la chaleur baignait toute sa journée de labeur, — surtout si elle provenait d'un compatriote. Il parcourait la forêt littéraire en pâtre solitaire paissant ses pensées, avec, autour de lui, la foule de ses *paours*, inattentif aux bruits qui n'étaient pas leurs voix, insensible au frôlement des ramures, ne tressaillant vraiment dans les profondeurs de son être que touché par les branches d'un chêne du pays natal.

La puissante chauffe cérébrale d'où sortit

le Bouscassiè produisit encore coup sur coup *la Fête Votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*, les deux tiers des *Va-Nu-Pieds*, l'ébauche *d'Ompdrailles le Tombeau-des-Lutteurs* et de *Celui de la Croix-aux-Bœufs*, un acte en vers, *l'Ancien*, et une quinzaine de sonnets.

Ce fut sur *la Fête Votive* que le romancier s'acharna d'abord, débridant sa fougue, puis reprenant, revisant avec une indéfectible patience, au moins imprévue chez un être tout d'instinct et d'emportement, mais ayant vite découvert la méthode, à laquelle il fut toujours fidèle, d'unir ces dons contradictoires : l'improvisation et l'élaboration concertée, en un alliage où il s'ingéniait à ne rien céder à l'un au détriment de l'autre. Dès *le Bouscassiè*, préoccupé par l'unité de composition, il a supprimé l'habituelle division du roman en chapitres, tout arbitraire, selon lui : la vie est continue, sans scissions; l'œuvre d'art doit reproduire cet ensemble ininterrompu. Il y parvient, au prix de quels

efforts! Le renouvellement des transitions, l'aisance des passages, la conjonction plausible des événements, détails que le lecteur perçoit seulement par l'impression d'harmonie générale, mais qui coûtent sang et eau à l'opiniâtre chercheur de beauté, dont le bonheur réside, après tout, dans ce jeu un peu meurtrier.

En ces années de fécondité, il perdit ses deux professeurs d'énergie et d'art : Baudelaire mourut en 1857, Pierre Cladel en 1869, sans que le premier ait pu, au chagrin profond du disciple, constater la pleine poussée du talent que sa prescience annonça.

Une scène, bizarre et belle de ce dramatique que la nature prodigue et que seuls retrouvent de rares artistes, marqua les derniers jours de Montauban-Tu-ne-le-Sauras-Pas. Se sentant tout près de la fin, usé par cinquante ans de travail sans répit, il voulut, énergique jusqu'à la dernière heure, vendre lui-même, au meilleur compte, le domaine de la Lande, acquis avec au moins autant de per-

tinacité et de patience que d'argent et sachant bien son fils, ce rêveur, inapte à le conserver et à le faire valoir. Son mal empirant, en hâte on manda sur son ordre l'acquéreur et le notaire. La Lande est située dans le canton de la Française, arrondissement de Montauban. Le tabellion, chargé des affaires de Pierre Cladel, étant fonctionnaire de la commune de Moissac n'avait légalement pas le droit d'instrumenter sur un territoire auquel ne s'étendaient point ses pouvoirs judiciaires. Pour que l'acte de vente fût valable, il fallut que l'agonisant se levât du lit où il frissonnait de fièvre, qu'on le transportât, emmailloté de couvertures, dans la carriole de l'officier ministériel, sur la route de Moissac. Ce fut dans cette voiture, devant deux témoins et son unique descendant, en face de ce bien qui représentait toute sa vie et dont il mourait, qu'on lui lut l'acte, qu'on lui compta le prix convenu en espèces sonnantes, qu'il signa à grand' peine de sa main défaillante, guidée par l'un des assistants. On le ramena au

moulin; il se coucha de nouveau pour ne plus se relever. Quatre jours après il expirait et les siens l'inhumèrent au petit cimetière du village de Lunel où, souvent, son fils revint songer longuement sur la pierre tombale, étreinte par les ronces et pressée par les herbes qui rendent si pittoresquement mélancoliques ces champs de repos, perdus dans les provinces.

Emportant à jamais vivace le souvenir du rigide plébéien dont il s'enorgueillissait à présent d'être sorti et du morceau de terre qu'il ne possédait plus, mais qu'il allait faire revivre sous les inépuisables caresses de son style, Léon Cladel se fixa définitivement à Paris, « la goule si cruelle aux âmes naïves » qu'il aimait, cependant, pour tout son passé d'héroïsme et où combattaient ses aînés et ses camarades de lettres.

La Fête Votive était achevée, avait paru en feuilleton au *Constitutionnel*, journal d'idées absolument opposées à celles de l'auteur; il y avait reçu quand même bon accueil,

comme il lui advint fréquemment au cours de sa carrière, les organes du parti conservateur se montrant, en général, par une curieuse contradiction, beaucoup plus empressés d'accepter sa prose que les feuilles radicales. Le roman, encore en cours de publication, provoqua un *Premier-Paris* de Louis Veuillot, le célèbre pamphlétaire qui prodiguait peu l'eau bénite sous forme d'éloges à ses contemporains, notamment à ceux qui ne partageaient point ses convictions de catholique. Il y combattait la vision personnelle de l'auteur, quant au paysan, mais il glorifiait son art, en relevant des traits que « La Bruyère aurait pu avouer et même envier, car ils vont plus à fond ».

Trois fois, Alphonse Lemerre se prépara à lancer le volume; il fut arrêté par les agitations politiques qui se produisirent en avril 1870, par la guerre, enfin par la Commune, jusqu'en août 1871. « Paris décapitalisé, saccagé, bombardé, fumait encore et la terreur versaillaise y sévissait telle qu'un fléau. »

Ce livre qu'épanouit dans la tourmente la force indétournable du travail, fait songer à ces maisons de nos campagnes qui arborent naïvement, comme date d'érection, 1814, ou 1815, celle d'une des plus terribles phases françaises; il fut accueilli avec un succès sur lequel l'auteur était peut-être celui qui comptait le moins. Il l'avait écrit avec l'irrésistible entrain ingénu d'un conteur des *Mille et Une Nuits*, sans la moindre préoccupation du public ou de quoi que ce fût, en dehors de sa conscience d'artiste; mais il distinguait confusément qu'un nombre restreint d'amateurs pouvait seul s'intéresser à ces deux cents pages, description farouche d'une bataille au village, symphonie guerrière que nulle intrigue dramatique ni amoureuse ne rompt, où c'est uniquement par l'attaque du récit, la plantation des personnages, la mêlée de leur foule en appétit de carnage, que se maintient et s'exaspère l'intérêt.

C'était la première production artistique se manifestant après le drame national de

1870-71 et par cela d'autant plus remarquée ; le nom du romancier s'inscrivit définitivement dans les mémoires. D'autre part, quelqu'un se chargea de le signaler de telle sorte que les plus durs d'oreille ne pourraient désormais l'oublier.

Il y a trente-cinq ans un talent hautain inspirait encore le respect ; on ne l'évaluait pas, surtout par le montant des droits d'auteur ; on ne le sommait point d'appartenir à tel ou tel parti politique. Si l'on possédait des croyances absolues, on n'était pas entaché, du haut en bas de l'échelle intellectuelle, de l'épuisant sectarisme qui fait aujourd'hui de la France un pays mi-partie où l'on vise à une réciproque destruction mentale.

Lorsqu'un des monarques de la critique d'alors eut sous les yeux le poème en prose de *la Fête Votive*, il ne se demanda pas s'il convenait de garder le silence sur un homme dont le credo philosophique se révélait totalement opposé au sien. Il se laissa émouvoir

par ce culte à la grande et belle Nature qui dilatait pareillement son âme, séduire par cette turbulente vision des preux de la glèbe, réjouir par l'audace du récit, le nerf de la langue fourbie avec une passion qu'il connaissait bien, et, n'écoutant que son sentiment, il salua pompeusement ce nouveau guerrier au royaume de l'art, où sa propre plume avait déjà fait de si éblouissantes trouées.

Barbey d'Aurevilly, rédacteur attitré du *Figaro*, en décidant d'y consacrer une chronique à *la Fête Votive* [1], avait bizarrement choisi l'endroit. Le célèbre journal, qui inséra quelques années avant *le Nommé Quouël, Eral le Dompteur*, ces intransigeantes nouvelles recueillies depuis dans *les Va-Nu-Pieds*, répudiait à ce moment tout libéralisme. Il était donc certain qu'il refuserait net une page en faveur d'un grondant républicain. La difficulté ne devait qu'exciter la majestueuse malice du Chevalier des Tou-

(1) *Figaro* du [illegible] juillet 1872.

ches devenu journaliste. Il remit sa copie à la dernière minute, annonçant un éreintement à tout casser, un abattage dont ne se relèverait jamais celui qu'il coiffait du titre de son article : *Un Rural Écarlate*, en quoi, sans doute, le rédacteur en chef vit, non pas une couronne mais une mitre d'infamie. Le lendemain, Léon Cladel, exalté et ravi, lisait les deux colonnes qui le glorifiaient.

Par une attention dont il faut le louer, Jean Bernard, dans la préface de *Pierre Patient*, a reproduit en entier le morceau, grâce auquel le magnifique, mais peu fortuné Barbey d'Aurevilly risquait, tout simplement, de perdre sa situation.

Ce n'était pas une page de critique déductive que celle où il prodiguait à son cadet de lettres des caresses rudes comme le vent des côtes cotentinoises, traversées de plus d'un coup de lanière quant à son radicalisme. Il y donnait l'aperçu d'un talent très neuf, qui l'enchantait, parce que, lui aussi, ce Normand, et selon son mot, il *adorait* le paysan.

Louis Veuillot, esprit moins intense, s'était mépris aux accents corrosifs du descripteur, allant fouiller de sa griffe l'âme et le cerveau de ses « pacants » et dressant le compte de leurs qualités et de leurs vices avec une joie d'avare. Il avait pris pour de la haine ce furieux amour : « les amants irrités sont terribles ». Barbey d'Aurevilly, atteint de la même grandiose manie, se félicitait de découvrir « un génie de terroir, essentiellement autochtone », dans cette œuvre, plus tableau que livre, qui « par la couleur et le style rappelle Rubens et Rabelais. « Je tiens à honneur pour M. Cladel, ajoutait-il, établissant noblement la généalogie de cet art, comme pour le prémunir à jamais de tout forlignage, je tiens à honneur de lui signaler son origine et je veux qu'aristocrate en art, ce républicain en politique, soit fier, comme un paon, d'avoir de tels aïeux ! »

Rubens peut-être, Rabelais sûrement. Maintes fois l'analogie m'a frappée au cours de mes lectures. La recherche du terme vivant,

sa mise en valeur et en saveur, la surabondance des vocables puisés à toutes sources, empruntés aux dialectes nationaux ou aux formations locales, pris aux anciens lexiques ou agencés de toutes pièces, mais en se conformant soigneusement au génie de la langue; le goût des querelles et des batailles où triomphent la fougue et le bon sens narquois du populaire, celui des discours qui assemblent la pompe et la farce, la condensation de l'action autour de ces quelques motifs éternels de l'épopée : combat, ripaille, palabre et luxure, voilà les liens qui rattachent indiscutablement le romancier du XIXe siècle à son superbe *aïeul* du XVIe.

Barbey d'Aurevilly ne fut pas le seul à évoquer le souvenir de Rubens, à propos de *la Fête Votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*, comme en témoigne la lettre suivante, d'Henri Taine, écrite trois ans après. Elle montre, aussi, combien les grands esprits de cette époque unissaient le sérieux à la confraternité. Ils trouvaient le temps, ces décon-

certants travailleurs, de peser leurs lectures, d'en dégager des considérations générales, d'en écrire longuement hors leurs ouvrages, coutumes qui se raréfient aujourd'hui, par la force des choses plus, peut-être, que par la faute des hommes, jusqu'à éteindre nos traditions de civilité.

21 *mars* 1875.

Monsieur,

Je vous suis fort obligé du plaisir que vous m'avez donné. L'auteur de *la Fête Votive* est un véritable artiste; il a un tempérament de coloriste, un vocabulaire riche et complet, une verve et une force de passion singulières, la vue du détail et le sentiment du relief. J'ai vu le paysan en beaucoup d'endroits de la France; celui du Quercy semble, d'après votre peinture, plus âpre et plus violent que partout ailleurs; cela tient-il à la façon de peindre ou à la chose elle-même? Je n'en sais rien; mais, quoi qu'il en soit, je tirerai de votre ouvrage des conclusions contraires aux

vôtres. Il me semble que si j'étais chef de gouvernement, mon premier soin, après vous avoir lu, serait de doubler chez vous le nombre des gendarmes. Contre des passions aussi brutales, aussi avides, il n'y a de répression que par la force ; vos paysans lâchés et livrés à eux-mêmes s'entredévoreraient ; ou mieux, ils prendraient le Mage pour roi, celui-ci terrible Napoléon du Quercy ; et notez qu'un dictateur local est deux fois pire qu'un dictateur lointain. La distance adoucit toujours le gouvernement, parce que les envoyés, sorte de colonie mobile, n'épousent pas les rancunes et les rivalités du pays ; ils jugent arbitrairement, ce qui est le seul moyen de faire à peu près justice. Mais je veux croire que votre talent, qui est un cheval de race, vous a emporté ; de même Rubens dans *la Kermesse ;* après une bataille comme celle que vous décrivez, il devrait y avoir une cinquantaine de morts, et, sauf quelques os cassés, tous vos gens s'en vont gaillards. J'espère donc que vos paysans sont en fait moins sauvages, plus semblables à nos villageois de la Champagne, de la Beauce, de la Brie, de la Normandie, de la Flandre, de la Savoie où j'habite, et cela me donne l'espoir de voir un jour le gendarme moins nécessaire et la liberté plus à portée. Une liberté autre

que celle que vous demandez; j'ai passé ma vie dans l'histoire, j'étudie maintenant la Révolution française et cela m'a convaincu qu'on ne détruit dans l'homme ni l'imagination, ni la tradition, ni l'habitude, ni le passé.

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements très vifs, l'assurance de mes sentiments très dévoués.

H. Taine.

Léon Cladel a trente-six ans. Ses portraits ne le présentent plus ni en gandin, ni en élégiaque à la Musset : par je ne sais quel caprice, il a fait raser net sa crinière romantique; il est robuste, voire corpulent; son regard dru, perçant, qu'amolliront bientôt les tendresses familiales, ne reflète que son rêve fanatique de droiture morale et de justice; des lumières implacables brillent sur son front, le geste de ses bras croisés est dur et volontaire : on dirait un conventionnel sans la perruque. Il est, en effet, arrière-neveu de Jean-Bon-Saint-André; il l'est aussi d'un

irréductible royaliste qui, guillotiné pendant la Terreur, un jour de neige, cria, sur l'échafaud, son bonheur de mourir « quand la terre entière portait la couleur de son drapeau ! »

L'écrivain est en pleine maturité. Il y a des talents qui ne livrent leurs plus beaux fruits qu'à la fin de leur vie; lui donnera les siens en la brûlante période de son été. *Les Va-Nu-Pieds* sont composés; il en tient le titre, longuement, obstinément cherché à travers synonymes et à-peu-près dont, avec son cordial assentiment, s'empareront des amis et des puînés de qui la pensée errera par les mêmes régions de pitié : *Les Désespérés, les Ignorés, les Meurt-de-faim, les Humbles, les Dos-Voûtés, les Larmes à l'Œil, les Maudits* et bien d'autres qui, plus tard, encore aiguisés, lui serviront à lui-même : *Gueux de Marque, Héros et Pantins, Raca,* etc. Il a publié en feuilleton deux nouveaux romans, l'*Homme de la Croix-aux-Bœufs*, troisième chanson de geste de son cycle paysan, et *Ompdrailles ;* auprès du texte

définitif, ce ne sont là que des esquisses, des terrains tout juste défrichés sur lesquels il se courbera des ans.

Il n'a pas encore pu se défaire du modeste emploi qui lui assure gîte et pâture; tout un temps ses pensées les plus graves ont été absorbées par le sort de la France profanée et déchirée; il a vécu les jours effroyables de la Commune à laquelle il se mêla, prenant, à l'instar de ses ancêtres, « parti pour la canaille »; un instant, suspect à ses coreligionnaires sur une infâme dénonciation, arrêté, il est aussitôt relâché pour tomber dans un parti de Versaillais; la seconde fois, il n'a dû sa sauvegarde qu'à sa carte d'employé à l'Hôtel de Ville, signée Jules Ferry.

Le calme revenu, il se marie, il épouse « une musicienne du pays des Eaux », ainsi que, quelques mois auparavant, le lui annonça une prédiction — à laquelle il crut — de la fameuse cartomancienne, Mme Moreau, sa voisine, en la vieille maison de la rue de Tournon, qu'il habitait alors, et où, en ce

moment, le hasard nous fait demeurer à notre tour.

Ce mariage ne se bâclera pas à la parisienne, par le rapide lunch, fastidieux et banal, après les formalités laïques ou religieuses. Les simples et les sincères ne se marient qu'une fois; l'acte comporte quelque solennité, et voilà des épousailles à la mode provinciale, avec le long repas, que pare de gravité et de cordialité la présence des parents, d'amis, de compagnons; c'est devant eux, bien plus encore que devant l'officier civil, que le Quercynois, gardant le culte de la famille, veut prendre femme, fièrement et loyalement; mais ses pairs ne sont plus les cossus paysans gascons; ce sont, comme lui, de solides et fins laboureurs des domaines du Beau; il y a là Jules Claretie, Armand Silvestre, Paul Arène, Arthur d'Echérac, Adrien Hébrard, Alphonse Lemerre, Étienne Carjat, Louis Mullem, son beau-frère, le futur narrateur des *Contes d'Amérique*... Il y a même un personnage à quatre pattes, très laid, jap-

pant, bondissant, baffrant, exigeant, encombrant, obsédant, insupportable, le noir Ratas, aimé de son maître, qui ne saurait vivre sans lui ce chapitre en action de *la Kyrielle de chiens;* le matin, tenu en laisse, il fut à la mairie, où un témoin eut quelque peine à se le faire confier, tandis que le maire posait les inesquivables questions.

Léon Cladel s'est formé des amitiés dans le monde artistique; il se rend parfois auprès de Flaubert, de Barbey d'Aurevilly, de Théodore de Banville, d'Edmond de Goncourt; il rencontre chez Lemerre, Leconte de Lisle, Sully Prud'homme, Jose-Maria de Heredia, Léon Dierx, Eugène Ledrain, s'est lié avec Alphonse Daudet, Émile Bergerat, Ferdinand Fabre, Stéphane Mallarmé, François Coppée, Huÿsmans, Henry Roujon, dont la jeune érudition littéraire le charmait, et plus tard Paul Bourget; il va souvent chez Victor Hugo, soutient à cœur perdu des questions d'art contre Emile Zola, promène, rarement, il est vrai, en ces réunions

intimes « d'aristocrates de la plume, du burin ou du pinceau », sa spéciale physionomie, encore transformée, que vient de fixer une alerte et très chaude étude de Carolus Duran, où le visage d'ambre vivant s'encadre de cheveux noirs, redevenus longs et souples.

L'essence de sa vie reste le travail, toujours le travail. Il veut que sa femme s'en mêle; est-ce qu'aux champs l'épouse ne seconde pas vaillamment l'époux? Il l'habitue à la copie des manuscrits, dont son presbytisme croissant d'écrivain fait d'affolants grimoires, des gageures de patience japonaise, tracés, dirait-on, de la pointe d'une épingle en imperceptible écriture serrée; il la dresse à la revision des épreuves, à la poursuite du mot impropre; si, par malchance, l'un, l'autre, échappant à l'œil de la correctrice, est irrémédiablement reproduit par l'imprimerie, les plus orageuses imprécations retentissent, les dieux païens et chrétiens essuient des décharges de ronflants blasphèmes, d'extraordinaires fusillades de jurons portés à des puissances

incalculables, qu'il ne réservait pas uniquement pour ses livres : « Mille milliards de tonnerres de Dieux ! me voilà déshonoré ! » lui ai-je entendu crier, dans un accès de rage désespérée, à propos d'une erreur de genre aperçue trop tard, et facilement commise, le mot incriminé étant féminin, en patois occitan, et masculin en français. N'a-t-on pas raconté que, devant analogue mésaventure, Gustave Flaubert avait incontinent subi une attaque de jaunisse?

C'est par ce souci cuisant et délicieux, où les affres de la production se mèlent à celles de la réussite en un grisant supplice, auquel nul ne voudrait renoncer, je pense, une fois qu'il l'a connu, que furent créés *les Va-Nu-Pieds*, ces douze nouvelles jaillies, non pas de l'âme de douze apôtres, d'un seul, propageant éperdûment sa foi dans les humbles et dans leur prochaine conquète de la justice. Parmi elles, *les Auryentys*, cette églogue, fervente comme un tableau de primitif, célébrant encore une fois la terre et ses fils;

Montauban-Tu-ne-le-Sauras-Pas, peut-être la plus émouvante, ex-voto d'amour filial, écrite en la capitale quercynoise, à la date de 1872, dans la maison du faubourg de Ville-Nouvelle, sur la table du moulin de la Lande, devant laquelle, dit l'artiste, « en la voyant, la pieuse idée me vint, là même où l'âpre tâcheron mon père, avait tant de fois produit des chefs-d'œuvre : avaloires, selles, sous-gorges et licols, brides et colliers, d'en créer aussi, moi, sur elle, un, au moins un, et j'y parvins, ah! ma foi, j'ai de temps à autre quelque accès d'orgueil, aujourd'hui, par exemple [1] ».

L'abondance des comptes rendus et des lettres de confrères fut, pour lui, la récompense supplémentaire à sa satisfaction d'avoir exécuté l'œuvre telle, à peu près, qu'il l'avait souhaitée. De ces lettres il n'en survit guère ; Léon Cladel les accumulait dans ses poches, dont il les retirait, parfois, afin de les com-

[1] Un Lot de Reliques, *Gaulois*.

muniquer à un ami ; là, formant une sorte de cuirasse sympathique à ce cœur qui ne battait que pour l'art, à la longue elles s'usaient une à une ou finissaient par s'égarer. Je n'en ai guère retrouvé, concernant *les Va-Nu-Pieds*, qu'une d'Edmond de Goncourt, intéressante non seulement quant au livre, mais au point de vue général de la littérature et à la manière si différente de deux prosateurs d'égale conscience.

Dimanche, 7 *décembre* 1873.

Monsieur,

Je vous remercie de la lecture de votre puissant livre. En ce temps de littérature chlorotique, votre style échauffe, élève le pouls, donne la bonne petite fièvre après laquelle courent les lettrés dans leurs lectures. Je ne vous ferai pas de compliment de votre sentiment *naturiste*, cela a déjà été fait par d'autres que par moi ; cependant, vous avez dans l'*Enterrement d'un Ilote*, une page, une page que

les plus grands seraient fiers d'avoir signée. Ce qui me frappe surtout chez vous, en dehors de la force, de la musculature, c'est la faculté créatrice, la faculté de faire des bonhommes vivants, grouillants — et ce n'est pas commun. Une autre qualité qui ne court pas encore les bouquins et les pièces de théâtre et que je rencontre chez vous à un degré tout à fait supérieur, c'est le dialogue, la vraie photographie de la parole avec ses tours, ses abréviations, ses ellipses, son essoufflement presque. Votre phrase parlée ressemble à une voix qu'on écoute et je n'ai encore écouté cette voix que dans les légendes de Gavarni et les morceaux dramatiques de passion du grand Hugo. Vous parlerai-je de quelques études où j'aimerais mieux que l'artiste fût moins homme politique... mais je suis un sceptique mâtiné d'un affreux réactionnaire... Ma vraie critique, la voici. Je trouve que le relief donné dans votre livre aux choses parisiennes est un relief un peu trop coloré, trop vermillonné, trop *claquant*, un relief de choses frappées du plein soleil du midi et qui n'est pas le relief de nos visages pâles et de nos rues jaunes. Pour moi le relief à trouver — ce n'est pas facile et j'en sais quelque chose — c'est dans le gris, dans le neutre, dans les tons d'une certaine grisaille que j'ai vue

de Géricault, où l'on sentait sous ces deux seules couleurs — du noir et du blanc — un coloriste de tous les diables.

Agréez, Monsieur et cher confrère, l'expression de mes plus vives sympathies.

EDMOND DE GONCOURT.

Le chantre des *Va-Nu-Pieds* sut alors ce que c'était que la vogue. Les grands journaux accueillaient sa copie, de moindres feuilles en demandaient, d'autres en reproduisaient. Ce lui fut une douceur, un large coup de lumière; cela aurait pu être, pour un caractère moins trempé, moins désintéressé, moins extraordinairement détaché de l'ambiance, un danger et le plus dangereux des dangers, celui qui se cache sous les sourires. Mais il n'en reçut que « l'excitation nouvelle » dont avait parlé Baudelaire. Pas un instant, il ne songea à produire hâtivement, au détriment de la pureté de la forme; pas un instant, il ne fut tenté de ralentir ses patientes, et souvent épuisantes, recherches d'alchimiste

de la langue et, au lieu de profiter de l'engouement pour bâcler quelque narration facile, il passa cinq ans à élaborer *Celui de la Croix-aux-Bœufs*.

Il en avait rapidement trouvé la ligne générale ; dès 1867, l'aventure d'Ambrosi Poppis parut en feuilleton au *Corsaire*. Déjà, en 1868, il se rend compte de l'insuffisance de la réalisation, comparée à ce qu'il a projeté et, à Cherbourg, chez un ami, il récrit le livre tout entier. Le moment venu de la mise au point, pour le volume, il fut de nouveau frappé de la longueur de l'exposition, de la mollesse du dialogue et s'aperçut que tout ce qu'il y croyait concentré d'âpreté, d'amour, de violence et de haine était demeuré dans ses réservoirs mentaux. Le voilà, défrichant, labourant à nouveau, sapant des fragments entiers, serrant l'image, traduisant cent locutions de dialecte aquitain dont il veut conserver, dans le français de La Bruyère et de Rousseau, la chaleur et la limpidité d'alcool. Une troisième version est prête. L'essai en est fait à haute voix,

épreuve redoutable et neuve, par laquelle l'oreille et l'œil, aussi vivement affectés que l'esprit, donnent des impressions toutes différentes de celles dues à la lecture silencieuse. Le styliste reconnaît que *ce n'est pas encore ça*, s'en assure à coups de questions rageuses, auprès de son auditrice accoutumée et, après la réponse concordante, s'exaspère, lance les feuillets par la chambre, la plume au feu, l'encrier au plafond, qui resta longtemps étoilé de taches noires, crie, tonne, tempête, jure que jamais plus il ne tracera une ligne, qu'il s'en ira au diable, fainéanter en un coin du Quercy ou dans un trou perdu d'Espagne. Puis, le jour suivant, contracté, colère, enfiévré, halluciné, semblant se colleter avec les rustres qu'il évoque, il se remet désespérément à la tâche.

La naissance de certaines œuvres, comme celle de certains êtres, s'accompagne de troubles et de signes particuliers, et ceux-là deviennent plus chers, à qui les engendra, de toutes les douleurs qu'ils lui coûtèrent.

L'Homme de la Croix-aux-Bœufs, remanié mot à mot, est au tiers composé; l'écrivain sent poindre en lui la joie de la certitude : ses audaces linguistiques inédites et ses soins infinis font de sa prose une trame résistante, flexible, précise comme un tissu d'acier et brillante; mais, à ce métier qui entraîne une continuelle surexcitation nerveuse, sa santé se délabre, de torturantes crises d'estomac sont le dénouement des journées d'étude. Une cure est plus que nécessaire, cure de repos, surtout. Il se décide à partir pour Vichy, à laisser à la maison le manuscrit inachevé. Hélas! lorsqu'au retour, à peu près rétabli par les bienfaits des eaux de la Grande-Grille, il jette un regard de convoitise sur la table de travail à laquelle il s'assiéra, le lendemain, avec une ardeur renouvelée, les pages surchargées de ratures, de renvois, d'additions de texte et qui paraissaient de fantastiques eaux-fortes, les pages précieuses, les pages de souffrance et de volupté, les pages irremplaçables n'y sont plus! Armoires, tiroirs, portefeuilles, caisses

et cartables, bouleversés, ne les restituent pas. Enfin, la seule personne entrée dans l'appartement en l'absence des habitants, une servante, ahurie de tant de tapage, avoue que, l'avant-veille, en nettoyant la pièce, elle a jeté *le papier sale*, en conservant soigneusement le propre, celui sur quoi « il n'y avait rien d'écrit »...

Le chiffonnier qui passe chaque soir, réquitisionné, livre l'adresse du marchand de loques auquel il cède son sordide butin. On court vers cette fourrière de détritus d'un coin de l'immense Paris, on y fouille des tas immondes; espérant encore, l'écrivain croit apercevoir quelques chiffons de papier fermentant déjà parmi la répugnante macédoine, mais en vain on plonge plus avant et il rentre chez lui, veuf de son œuvre, mortellement découragé.

Beauté de cette incompressible énergie secrète qui condamne l'artiste à livrer le fruit de sa pensée, comme un arbre que nulle volonté n'arrête dans les phénomènes de sa

floraison et de sa fructification! Avec quelle ampleur elle s'épanouit en l'âme de celui-ci, meurtrie et exténuée; pourtant, dès le choc, recouvrant sa vigueur, pour reconstituer la chose détruite, ainsi qu'une chair saine où, sitôt la blessure, les deux lèvres de la plaie poussent des cellules nouvelles reformant les tissus déchirés! Est-ce la voix de sa prescience qui lui criait de ressusciter ce livre que la plupart de ses confrères déclarèrent son chef-d'œuvre? Est-ce qu'il savait que les périodes sonores en tinteraient à jamais en lui, ainsi que des pièces d'or dans une incassable tire-lire? Une fois encore il se pencha sur la blancheur, tragique, du papier *propre* et, de nouveau, « le malingre de Sainte-Habelane de Cadijas, le goulu de la Croix-aux-Bœufs et la rose de la Motte-Navarenque-sur-Æglar » vécurent à toutes fibres au long des pages noircies d'encre et ruisselantes du soleil de Gascogne.

Lorsque fut récidivée l'épreuve de la lecture vocale, le romancier ne douta plus que

son œuvre formait un bloc unique, que la pensée saisissait d'un coup, comme la main du mitron ramasse d'une seule prise, sans qu'un grumeau adhère au pétrin, la pâte ferme et lisse de toute la fournée.

Un fragment du roman, l'Exécution de Ganitròp, parut dans *la République des Lettres* que dirigeait Catulle Mendès. L'éditeur Dentu avait accepté le volume. Au dernier moment il rechignait, on ne sait trop pourquoi, et, de son côté, l'auteur qui, pour être Gascon, n'était pas moins têtu qu'un Breton, voulait imposer à tout prix le titre, admis seulement par Lemerre, à la seconde édition, de *Celui de la Croix-aux-Bœufs*, qui désignait mieux, à l'avis de ce minutieux psychologue de la glèbe, « un simple paysan de notre ère, à la fois astucieux et brutal » que *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs*, « indiquant plutôt quelque vieux chef de bande d'étrangleurs ou de chauffeurs » (1).

(1) Préface de *Celui de la Croix-aux-Bœufs*.

Mon Père, qui se méfiait quelque peu, non sans raison, de son emportement, demandait aux amis un coup d'épaule simplifiant des débats qui tenaient plus de la diplomatie que de la littérature. Fréquemment, Alphonse Daudet s'entremit avec la meilleure grâce et toute son aimable finesse, principalement en cette occurrence, d'après la lettre ci-reproduite où, suivant son habitude, il surnomme son confrère de l'appellation de l'un des héros cladéliens :

Mon brave Anzelaÿr,

J'ai reçu hier soir le volume de chez Dentu. Je me suis mis à l'œuvre immédiatement, j'ai lu ligne par ligne. Le livre est poignant, intéressant et votre énorme travail ne s'y sent pas. Quel tour de force ! J'ai été très content de *la décollation*. L'arrivée du condamné sur la place est votre plus large morceau. Je l'ai relu trois fois et vous devez être fier d'avoir écrit cela. J'aime moins l'horrible épisode de la lardoire parce qu'il est invraisemblable et me gâte la naïveté grandiose du récit.

Mais il fallait un *crescendo* et vous l'avez au prix de la vraisemblance. Du reste, cette impression m'est toute personnelle, et tous s'accordent à trouver Uzenô Ganitrôp de l'excellent Cladel d'un bout à l'autre. Maintenant, sur les deux ou trois points signalés par Dentu, je voudrais causer avec vous et ne le voir qu'après vous avoir vu. *Il faut* que votre livre paraisse, fût-ce en sacrifiant deux mots. C'est un vrai bouquin.

ALPHONSE DAUDET.

Gustave Flaubert, consulté, agit aussi avec sa belle et bonne cordialité.

Mon cher Cladel,

J'ai commencé votre bouquin hier à 11 heures, il était lu ce matin à 9!

Et d'abord il faut que Dentu soit fou pour avoir peur de le publier. Rien n'y est répréhensible, soit comme politique, soit comme morale. Ce qu'il vous a dit est un prétexte? Quant à Charpentier (auquel je soumettrai vos feuilles vendredi, jour où je dîne chez lui) je vais lui chauffer le coco vio-

lemment et en toute conscience, sans exagération et sans menterie. Car je trouve votre livre *un vrai livre*. C'est très bien fait, très soigné, très mâle et je m'y connais, mon bon.

J'ai deux ou trois petites critiques à vous faire, (des niaiseries), ou plutôt des avis à vous soumettre. Ainsi le mot « pécaïre » me paraît trop souvent répété. Parfois il y a des prétentions à l'archaïsme et à la naïveté. C'est l'excès du bien. Mais encore une fois, soyez content et dormez sur vos deux oreilles, ou plutôt ne dormez pas et faites souvent des œuvres pareilles.

La fin est simplement sublime! et du plus grand effet.

Tout à vous.

GUSTAVE FLAUBERT.

Si j'avais le temps, je vous en écrirais plus long. Je quitte Paris vers la fin de la semaine prochaine.

Le volume parut en mai 1878, chez Dentu, grâce au sacrifice des *deux mots*, mais non sans avoir coûté à cet éditeur, d'une parcimonie célèbre, sept ou huit cents francs de corrections d'épreuves. Ce n'était pas vengeance

d'auteur, bien que la malice contadine de Léon Cladel ait dû sans doute se réjouir que son scrupule de ciseleur de phrases amenât ces piquantes représailles.

Le public ne fit pas à ce livre l'accueil après lequel l'écrivain était, certes, loin de soupirer, mais qu'on pouvait présager. L'intervalle de silence qui sépara sa publication de celle des *Va-Nu-Pieds*, fut-il excessif pour l'attention parisienne? Avait-on oublié ces virils accents? ou bien une telle forme d'art surpassait-elle l'intelligence de la foule qui lit? On parla d'obscurité du langage à propos d'une prose si traditionnelle, « si français des grands siècles », comme l'écrivit Mme Edmond Adam; on vanta *le Bouscassié* au détriment du nouveau-venu — tous les artistes d'un talent multiple ont essuyé cette tactique d'immobilisation. Néanmoins, dans la presse, à gauche, à droite, surtout, plusieurs articles, fleurissant en l'honneur de *Celui de la Croix-aux-Bœufs*, prouvèrent au romancier que son but était atteint de produire « une œuvre à la fois

sévère et vivante, en faisant jaillir un récit littéraire de la bouche d'un illettré, sans trop offenser la grammaire ni la réalité et sans être, pour cela, ni cuistre, ni photographe »[1]. Les vrais amants du style ne s'y trompèrent pas et fixèrent sa place exacte à ce sauvage poème devenu, aujourd'hui, le plus typique peut-être de tous ceux que façonna la même main. Je donne encore deux de leurs témoignages, non seulement par orgueil filial, ce qui, déjà, peut-être, m'y autoriserait suffisamment, mais dans le désir de montrer quelle haute idée la dernière phalange des écrivains du XIXe siècle se formait d'un art qui n'était pas encore devenu un métier.

L'un, d'une minuscule écriture lancéolée qu'on dirait gravée sur cristal à la pointe de diamant, est signé Théodore de Banville, l'autre, d'un caractère droit et régulier que seules les majuscules pavoisent de fantaisie, Paul Bourget.

(1) *Celui de la Croix-aux-Bœufs*, dédicace.

Mon cher Cladel,

L'*Homme de la Croix-aux-Bœufs* est un livre complètement beau ; vous avez réalisé votre rêve et réussi absolument le problème littéraire que vous vous étiez posé, mais aussi, dans ce milieu robuste de primitifs, vous avez atteint la grandeur épique. Très remué et ému par le drame, j'ai admiré cependant tout ce qu'il a fallu de science et d'érudition linguistique pour faire parler de tels paysans. Enfin, vos scènes d'amour sont idéales, pures et vraies comme celles des grands maîtres. Je crois que vous avez trouvé le vrai chemin ; soyez et restez de plus en plus vous-même, car là est le secret de toute force.

Je vous félicite cordialement ; je vous remercie mille fois pour le bon souvenir que vous me donnez dans votre préface et je suis de tout cœur votre dévoué

THÉODORE DE BANVILLE.

Mon cher Cladel,

Je suis bien en retard avec vous. Il y a deux semaines que j'ai reçu votre *Homme de la Croix-aux-Bœufs* et une entière que je l'ai lu sans vous

avoir écrit pour vous remercier d'avoir pensé à moi. Mais cette torpille de vie de Paris ressemble à l'Esther de Balzac, elle vous boit vos heures si goulument qu'il faut excuser ceux qu'elle fait pécher.

Je l'ai bu, goulument aussi, votre roman, mon cher Cladel, et j'en ai encore le palais qui me cuit comme après un verre de forte eau-de-vie. Il y a là, pour mon goût, les plus rudes pages que vous ayez écrites — entre autres cette exécution capitale que je continue d'aimer par-dessus tout — et jamais peut-être vous n'avez aussi fièrement taillé votre langue. En curieux de syntaxe et de dictionnaire je n'ai pas perdu un de vos effets, et c'est une suite de tours de force où vous n'êtes jamais vaincu.

De tous vos livres, jusqu'ici je préférais la *Fête Votive* pour l'épique ampleur de la fresque, mais je regrettais que ce morceau de *l'Iliade* n'eût pas de centre. Ici l'action est commencée, nouée et dénouée comme dans un roman d'aventure et doublée d'une psychologie savante que vous négligiez un peu dans les autres livres.

Le pari que l'artiste raffiné a posé en vous au rustique, et dont vous parlez dans la préface est gagné, ou presque. Je vous reprocherais bien,

pour ma part, les mots que j'adore, moi, mais que je ne crois pas trop paysans, ceux qui fleurent le latin, les *insignes*, les *calamiteux*, les *ultimes*, mais vous savez mieux que moi si dans la langue plus près de l'étymologie latine qui se parle en Quercy, de pareils termes se sont conservés ou non.

Ah! mon cher ami, que vous rendez dure notre tâche de jeunes écrivains par votre terrible conscience. J'ai donné à Lemerre, qui va le publier du premier jour, un diable de poème parisien que j'ai refait aussi un certain nombre de fois, mais qui n'est encore qu'une ébauche. J'ai dû renoncer à la dernière mise au point parce ce que je me sentais devenir fou. J'avais des cauchemars devant les verbes auxiliaires et des trépidations d'épileptique devant les conjonctions. Il y a en langue française une teigne de mots oiseux et insipidement inutiles que les divins Latins, — ces seuls artistes en prose et en poésie — absorbaient merveilleusement dans le raccourci de leurs cas et de leurs désinences. C'est un métier de forçat que d'épouiller un style. Je tremble à penser ce que vous avez consommé d'heures pour obtenir ce dru et ce précis, — ces inversions qui permettent à l'esprit de prendre la phrase, comme on prend une tasse par son anse, — ces adjectifs justes tou-

jours — et ce jeu direct du verbe actif sur son régime qui est à mon sens une des beautés les plus inconnues du style.

Je ne sais pas ce que l'imbécile Démos qui s'appelle Public pensera de votre *Homme de la Croix-aux-Bœufs*. Quant aux journalistes, s'ils n'ont pas de talent, ils ne comprendront pas. S'ils en ont, leur conscience les bourrèlera de remords. Mais tout homme ayant le souci de la seule réalité qui dure, le *style*, vous dira merci et vous serrera cordialement votre main de grand écrivain comme fait votre bon ami et confrère,

PAUL BOURGET.

Quelques années plus tard, à propos du même livre, Léon Cladel reçut de Sarah Bernhardt un billet, curieux à donner en tant qu'expression de l'effet d'une œuvre mâle entre les plus mâles, sur une nature représentant la grâce, aussi absolument que celle de l'écrivain figurait la force. Comme un vaste parfum y monte le charme de l'étonnante femme qui semble défier doublement le temps en le dépassant par la rapidité de son

activité et en lui résistant par la persistance de sa jeunesse.

Mon cher Poète,

J'ai quitté Paris si bousculée par l'amitié des uns, par le chagrin des autres que je n'ai pu trouver un moment pour vous remercier et pour vous exprimer tout le plaisir que j'ai éprouvé en recevant ce mot charmant et cette photographie vivante et magnifique ; et puis, vous le dirais-je? j'ai été si empoignée par *Celui de la Croix-aux-Bœufs* que j'ai un peu oublié *Celui de la rue Brongniart* [1].

Quelle poésie dans cette langue virile ; quelles fusées de mots frappant juste ; quel soleil dans toutes ces pages émues, vivantes ; quelles admirables pages que cette exécution de Uzéno Ganitrôp ! et quelle fouillure dans le cœur de Poppis ! J'ai une grande joie d'avoir lu ce livre, mon cher Maître, et je vous en exprime toute ma reconnaissance, car je sais rarement finir un livre. Je suis très bêtement difficile comme tous ceux qui ne

[1] A Sèvres, où Léon Cladel habitait alors.

créent pas, mais je vous admire de toutes les forces de mon intelligence. Je vous embrasse de tout mon cœur. Vous êtes simple, bon et plein de talent. Je suis heureuse de vous connaître.

SARAH BERNHARDT.

Oui, il était simple et bon, comme le dit la grande Sarah, si simple que ces cris d'enthousiaste amitié suffisaient à embellir sa vie austère de « guerrier de la plume » — cela, et les joies de la famille qui n'allaient pas sans de lourds soucis, sans les chagrins inéluctables : il perdit son premier fils, plus tard une fille. De ceux qui lui restaient il ne suivait guère qu'en spectateur le développement de petites existences inconscientes, auprès de sa cérébralité toujours en travail; mais, aux heures de repos, avec une curiosité charmée, il notait la germination des instincts et les surprises de l'hérédité chez ces jeunes êtres.

Jusqu'en 1876, il conserva, à l'administration de l'Assistance publique, une situa-

tion qui aidait à la sécurité du ménage et qu'il dut abandonner par suite d'un incident bizarre, autant que pour se livrer complètement aux lettres.

Si *les Va-Nu-Pieds* avaient été adoptés comme une sorte d'évangile rouge, par le public socialiste de l'époque, leurs clameurs revendicatrices irritèrent violemment certains membres du gouvernement opportuniste qui, jugeant maladroit de faire payer à l'auteur la franchise de ses affirmations humanitaires, au moment de leur popularité, se promirent, au moins, de le lui revaloir à sa première imprudence. Écrivains et politiciens combattaient alors en faveur de l'amnistie; Louis Blanc, Clémenceau, Madier de Montjau, Georges Perrin travaillaient à la libération des exilés et des déportés de 1871; Victor Hugo donnait des fêtes d'enfants — à tendances, si on peut dire. En mon âge le plus tendre je fus présente à l'une d'elles, imagination jolie de celui qui en eut tant. Devant une cage où se démenait une bande de

moineaux fraîchement emprisonnés, le grand homme nous adressa un émouvant petit discours : — De même que ces fragiles captifs des êtres souffrent derrière les barreaux de prisons lointaines. Ne souhaitez-vous pas qu'on rende la liberté aux grands comme aux petits? — Si!... si!... si!... répliquait l'auditoire apitoyé. — Criez donc vive l'amnistie! Cinquante jeunes voix de trois à sept ans piaillèrent n'importe quoi : « Vive l'armistice! » m'exclamai-je pour ma part. La main qui livrait essor à la foule magnifique des vers, ouvrit la fenêtre, puis la cage; les oiseaux s'enfuirent en une bruissante nuée et, le lendemain, les journaux narraient à l'impressionnable public cette gentille historiette.

Léon Cladel, qui collaborait à *L'Événement*, y donna, pour servir la même cause, entre autres nouvelles, *Une Maudite*, aventure d'une misérable femme de déporté forcée à la prostitution pour arracher ses petits à la famine.

Loin de s'étaler en ces affriolants détails

qui, déjà, commençaient à être à la mode littéraire, le drame. concis, rapide, poignant, restait douloureusement chaste. M. Dufaure, alors ministre de la justice, n'en ordonna pas moins, sur-le-champ, des poursuites par l'entremise du substitut Bloch qui, avec l'imposante cuistrerie dont, en général, sont gratifiés les magistrats destinés à la gloire de tracasser un artiste, déclara outrageant pour les bonnes mœurs et la morale publique « l'article *Une Maudite* [1] d'ailleurs (selon son appréciation), aussi mal rédigé que mal conçu ». Les bons juges donnèrent raison à M. Bloch, que ses origines visiblement tudesques prédisposaient d'autant mieux à trancher d'art français, en condamnant le gérant du journal et son imprudent rédacteur à cinq cents francs d'amende et un mois d'emprisonnement chacun.

Le jour même, lettres, dépêches, protestations d'amis et de fidèles lecteurs affluèrent

[1] Publiée sous le titre : *Trois fois maudite*, dans *Raca*.

dans le petit appartement de l'écrivain, rue Bochart de Saron, au seuil duquel, le lendemain, dès neuf heures du matin, se dressait la vaste carrure de Flaubert ayant quitté sa table d'écriture, pour venir serrer la main d'un confrère qui passait par des mésaventures germaines de celles que *Madame Bovary* lui avait fait connaître.

J'ai le souvenir très lointain, quoique certain, d'une visite que ma Mère et moi nous rendîmes à mon Père, à la prison de Sainte-Pélagie. Prison, non pas pour moi! On se méfiait de mes bavardages d'enfant : mon aïeule, la veuve de Montauban-Tu-Ne-le-Sauras-Pas, habitait avec nous; candide campagnarde, elle n'eût jamais compris que son fils pût être mis sous les verroux, sinon pour quelque méfait classique, crime, vol, incendie, offensant irrémédiablement le bon Dieu et la Vierge, et non pour avoir bataillé, de tout son cœur fougueux, en faveur des humbles dont elle était. On nous déclara donc, à elle, à moi, que « Papa, très occupé par les corrections

de son prochain livre, se voyait *contraint* de demeurer quelque temps à l'imprimerie ». L'imprimerie me parut peu fastueuse, mais il me sembla qu'on ne s'y ennuyait guère; on y recevait des amis, — à tel point que mon Père se plaignait de ne pouvoir travailler à son gré; — on se groupait pour d'abondantes causeries, entre camarades que retenaient là l'un ou l'autre délit de pensée et la toute petite fille que j'étais eut vite fait de nommer l'un d'eux, un jeune politicien qui sut l'amuser, Gabriel Deville, « le petit Imprimeur ».

Cette condamnation obligea Léon Cladel à donner sa démission d'employé à l'Assistance Publique sans attendre qu'on la lui demandât.

Las de Paris où s'élimaient ses forces, où ses relations croissantes entrecoupaient nuisiblement son programme de labeur, avide de se retrouver près des arbres et des bêtes, il s'installa, six ans, à Bellevue, puis dix autres à Sèvres, choisissant pour atelier, au dernier étage de la maison, une chambre uniquement meublée de quelques chaises et d'une longue

table de bois blanc, écrasée de dictionnaires et de papiers; là, enfermé plus encore en ses préoccupations d'art qu'entre les murs, au-dessus du mouvement et des bruits domestiques, il planait dans la solitude... Récemment, j'ai visité à Barbizon, à la lisiere de la forêt de Fontainebleau, la demeure de Millet, ou, plutôt, le fragment qui en subsiste, composé d'un hangar qui fut son atelier, d'un rez-de-chaussée et du jardin où, sous un pommier, sa place favorite, il peignait d'après nature. Quelle émotion saisit mon cœur, devant cette simplicité, ce sobre décor d'existence où florit une superbe intelligence, où s'élaborèrent des chefs d'œuvres! Comme j'en comprenais et admirais, jusqu'aux larmes, la noblesse sans emphase et ce dédain — qui a quelque chose de royal — de l'artiste pauvre pour le superflu, entravant ou retardant l'exercice de son esprit! Mon Père vécut ainsi, en moine laïque, sans envier jamais rien d'autre qu'une chambre claire, un bon feu, de quoi élever ses enfants et nourrir ses

chiens; dans une maison à peu près semblable, il adora et révéla, lui aussi, la grandeur de la terre et de ses obscurs héros. D'ailleurs, il était venu ici, sitôt après la mort du peintre, en un de ces pélérinages qui secouent l'âme du plus vaste émoi; il y reconnut un esprit frère du sien par le même idéal et le goût de la rusticité; il eût pu presque reconnaître, moins le brasillement de son propre regard, sa physionomie travaillée de rêve, en celle de Millet, selon ses portraits fine et nostalgique, parmi la broussaille des longs cheveux. Les fils de l'artiste, dépouillés du splendide patrimoine d'œuvres constitué par la main paternelle, lui montrèrent tout ce qu'il leur en restait : de vifs et légers dessins d'après les contes de Perrault, que, trop pauvre pour acheter des jouets, il exécutait, le soir, d'un coup de crayon, afin d'amuser ses enfants. Combien de fois entendis-je Léon Cladel conter cela dans un débordement de pitié et de rugissante indignation!

Mais, surprenant causeur, aimant la gri-

serie de la causerie, il était souvent aussi, un solitaire et un silencieux, pendant ses longues promenades quotidiennes durant lesquelles, toujours songeur, escorté de ses chiens dont les gambades semblaient circonscrire autour de lui la ronde de ses pensées, il combinait interminablement les épisodes à fixer au retour. Plus tard, mes sœurs et moi nous l'accompagnâmes, les après-midi d'été ou d'hiver, par les bois de Meudon ou de Chaville, par la charmante majesté des avenues du parc de Saint-Cloud, grâces d'Ile de France qui l'environnaient plutôt qu'elles ne le pénétraient, puisque, même au milieu d'elles, il demeurait parmi les paysages et « les sauvages de son Quercy qui le hantèrent jusqu'au tombeau ». Nous avions appris, d'instinct, à respecter sa méditation ; si, parfois, notre intérêt excité par quelque détail, nous l'interrogions, il ne répondait qu'un : oui... oui... guttural et traînant, les yeux scintillant d'étincelles intérieures, sans parvenir à s'arracher au monde spirituel. Nous nous taisions, alors ; mais,

dix, vingt, quelquefois trente minutes après, le déroulement normal de l'idée s'étant opéré en lui, il énonçait la question posée, machinalement enregistrée au cours de cette rêverie, puis il y répondait.

Il ne quittait son ermitage que pour des courses d'affaires à Paris. Directeur du supplément littéraire de *La Marseillaise*, devenue plus tard *Le Réveil*, il fut heureux d'y présenter des pages d'écrivains jeunes ou déjà mûrs que leurs opinions ou leur obscurité consignaient hors les autres bureaux de rédaction : de Paul Heusy, l'auteur d'*Un coin de la Vie de Misère*, de Francis Enne, de Fernand Xau, d'Hector France, alors en exil à Londres, professeur à l'Ecole militaire de Wolwich, envoyant à tout hasard des fragments de *l'Homme qui Tue*, ce très beau roman dont s'enthousiasma Léon Cladel et qu'il préfaça, comme Hector France devait ensuite préfacer *Par-devant Notaire*, longue nouvelle parue en plaquette chez Kystemaekers. Ces devoirs remplis, il revenait

vite passer la soirée auprès de notre Mère, entre nos babillages et les caresses de ses épagneuls, au coin du feu si c'était l'hiver, dans notre jardinet si l'été chauffait les coteaux, puissante et inaltérable incarnation de ce que Balzac, en l'une de ses formules durables comme l'or, nomme les sentiments du *vrai* républicain : l'amour de la Patrie, de la Famille et du Pauvre.

Parfois, des visites d'amis mettaient la maison en rumeur, en gaieté, en résonnances batailleuses. Il rassemblait autour de la table frugale quelques-uns de ses confrères, et c'étaient des causeries touffues, bientôt retentissantes des cuivres de son accent. Je me souviens d'une séance particulièrement tumultueuse, grâce à la présence d'Émile Zola. Le naturalisme de l'auteur de *la Terre*, se heurtant au lyrisme de l'écrivain du *Bouscassiè!* Le contempteur des paysans joutant contre leur chantre! Quel vacarme de professions de foi, de protestations furieuses, d'interruptions et de ripostes, sous le sourire ironique, amusé,

de Daudet! Nos voisins de campagne en furent inquiets et, le lendemain, nous questionnèrent discrètement.

Notre Père conservait partout cette attitude de combat; courtoisement, il s'escrimait contre de sincères adversaires, mais les tièdes le mettaient hors de lui, il les chargeait comme à coups de massue, derrière quelque autorité qu'ils s'abritassent et cette fauve franchise, que n'assouplit jamais nulle résignation philosophique, lui valut de nombreux ennemis; seuls, les très forts l'acceptaient et même la savouraient, en gens parfois excédés de senteurs d'encens et de relents d'éventails, humant soudain à pleine haleine un coup de bise de mer. Parmi ceux-là Victor Hugo se complaisait à contempler affectueusement, du haut de son Olympe, les exploits oratoires de ce preux de *cavalleria rusticana* qui défiait sans mesure les courtisans hantant la maison du poète. Cependant, Victor Hugo, c'était le maître, le dieu de l'Empyrée littéraire, imposant le plus grand respect au romancier qui

lui dédia *Ompdrailles-le-Tombeau-des-Lutteurs;* mais Saint-Jean restait toujours et partout Saint-Jean. Il ne s'inclinait devant une conviction contraire à la sienne que d'une aussi fixe loyauté, étant trop près de la nature pour ne pas entrevoir la beauté du contraste: dans notre maison de Sèvres, on pouvait rencontrer, le même jour, le pasteur de la commune, devenu un bon ami, la supérieure d'un couvent voisin, passant quelquefois par cette chartreuse de libre-penseur et l'Archange de l'anarchie, Elisée Reclus, qu'il affectionnait entre tous.

Les années même n'apaisèrent point sa flamme. Lorsque la fièvre boulangiste saisit la France, l'âme naïve et fertile en illusions de Léon Cladel rayonna d'espoir; il crut à la résurrection nationale; l'élection du 27 janvier lui causa une joie épique; le général lui apparut « le Grand Balayeur », rien de plus, par exemple, oh! rien de plus. Un ami commun désira rapprocher ces deux hommes, dont le soldat manquait précisément

du mâle tempérament de l'artiste. Mon Père répondit : « Soit ! Je lui dirai : Général, le têtu démocrate, le républicain inébranlable que je suis vient serrer la main du brave qui nous débarrassera de la racaille ; mais qu'il sache bien, ce mandataire, que si jamais il doit forfaire à sa mission et, par fringale de tyrannie, trahir un jour le peuple, comme le firent tant de renégats, je serai le premier à lui flanquer un coup de fusil. » L'ami, ayant le sens du relatif qui n'effleura jamais, en matière politique, l'esprit de cet inflexible, n'insista pas et Boulanger ne reçut point ce bouquet d'orties.

Ces sorties, selon le caractère des auditeurs, lui attiraient ou lui aliénaient les sympathies. Dans les derniers temps de sa vie, il fit connaissance d'un éminent magistrat, son compatriote, devenu chef du Parquet, qui, plein de bonhomie et de simplicité, fréquentait volontiers notre demeure : « Vous êtes exposé à rencontrer ici mon ami Élisée Reclus, lui dit-il à sa deuxième visite ; si cela

ne vous va pas, vous pouvez rester chez vous! » Ce manque de diplomatie, qui prouvait à ce haut fonctionnaire combien toute cordialité allait à sa personne et non à ses titres, l'enchanta et l'attacha définitivement.

L'œuvre se continuait. *Ompdrailles* fut travaillé des mois; le premier état avait paru dès 1867, au *Masque*, petit journal hebdomadaire, mais le roman, sous sa forme définitive de beauté plastique, qui le fit nommer par Charles Van der Stappen le Livre des Sculpteurs, ne fut achevé qu'au bout de quatorze ans, dans l'édition Lemerre. Celle de 1879, ornée par l'éditeur Cinqualbre d'eaux-fortes de Julian, fut d'autant plus luxueusement typographiée que le volume était dédié à Victor Hugo.

De ce temps date encore pour moi un souvenir plein de confusion. Le premier exemplaire sorti des presses de Cinqualbre, mon Père voulut que sa femme et ses enfants le présentassent à celui qui était pour lui Apollon vieillard. Moi, l'aînée, je

devais lire au poète la brève et fervente dédicace, qu'à maintes reprises on me fit épeler au préalable. Nous partîmes à trois, portant le précieux in-quarto, fillettes sages et parées, tranquilles sous le regard de notre Mère. On nous attendait; les petits enfants du Maître nous entraînèrent aussitôt au jardin, devant un monde de jouets que nous n'avions même jamais rêvé. Nous voilà grisées, étourdies d'amusement et de nouveauté. Bientôt on nous rappelle; le livre, découvert, m'est tendu, le grand homme souriant et caressant attend; mais l'imagination de la gamine, accaparée par les poupées et les chevaux mécaniques, rassemble péniblement et bégaie tout juste les syllabes que distilla la plume paternelle :

Maître,

Enfant, je balbutiai votre nom déjà immortel ; adolescent, je me nourris de vos chefs-d'œuvre ; homme, et plus que jamais

de vos fidèles, je vous offre aujourd'hui ce travail avec l'admiration et le respect que doit avoir pour votre génie sans rival tout ouvrier dont la plume est l'outil.

Mon Père ne fut pas aussitôt informé de l'incapacité de sa lectrice, qu'en son cœur, aussi candide que chaleureux, peut-être encore ataviquement soumis au prestige du droit d'aînesse, il considérait déjà en personne de raison. Il se trouvait alors à Bruxelles, chez Camille Lemonnier, et il y reçut tout de suite ces lignes :

Mon cher confrère, j'ai commencé à lire votre livre, ce livre que vous m'avez dédié dans une si noble lettre. C'est beau et c'est bon ; c'est puissant et c'est excellent. Le temps me manque pour le lire en une fois, comme je le voudrais, mais je tiens à vous écrire tout de suite mon émotion. J'ai vu hier Mme Léon Cladel. Nous avons pris jour pour votre retour. Je vous dirai alors ce que me fait éprouver ce livre, marqué d'une griffe et touché par une aile.

A bientôt, à toujours.

VICTOR HUGO.

Le barde de *la Légende des Siècles* devait être pour lui la cause indirecte d'une très grosse émotion dont, trop enfant, je ne pus comprendre autrefois l'intensité et les nuances.

Fanatique d'art comme il l'était, imbu du besoin de transmettre, imputable à sa race arvicole, il devait avidement souhaiter qu'un de ses descendants héritât de sa foi littéraire; avec le plus touchant, le plus joyeux orgueil, il en perçut donc les premiers symptômes chez son aînée qui, âgée de six à sept ans, lors de la fête fameuse où le Poète se vit panthéoniser de son vivant, lui adressa, sans biaiser, sous le titre : *Un Grand Ami*, un morceau de littérature, consacré à sa gloire, qu'un journal eut l'esprit de reproduire tout net, avec sa joaillerie de puérilités et de fautes d'orthographe. Je revois mon Père, ce jour d'hiver, dans la maison de Sèvres, dépouillant son courrier, auprès du feu qui éclaire par en dessous les plans sinueux de son masque et dont il semble étrangement sorti, comme un

génie de son élément familier; je le vois causant avec un jeune compatriote, Firmin Bouisset, délicat illustrateur, venu, lui aussi, tenter, loin des siens, carrière à Paris, tout tendre encore d'impressions familiales. La bande du journal sauta, l'écrivain aperçut les lignes balbutiantes de son enfant, — imprimées pour la première fois! — Son visage bouleversé s'inonda de larmes qui se renouvelèrent jusqu'au bout de la lecture. Était-ce pressentiment, espérance, rappel de son propre passé, prescience qu'il disparaîtrait avant d'avoir pu faire de sa fille sa disciple, la légataire de ses dons et de son expérience? Interdite, j'assistai à ce flux mystérieux de sentiments, mélange de douleur et de joie comme toute émotion humaine, devant lequel le jeune dessinateur pleurait aussi à pleine âme...

Mais je veux poursuivre l'histoire de sa vie sur qui empiète ce dernier souvenir.

Il a dépassé la quarantaine, sa jeunesse est derrière lui, magnifique jeunesse, ainsi que le dit Stéphane Mallarmé. Même s'il ne traçait plus une ligne, son œuvre serait complète, résistante, liée du ciment d'or d'une prose si forte qu'elle soutiendra n'importe quelle comparaison. Ce fut sa plus belle époque. Il donnera encore des livres éloquents, robustes toujours, mais, sauf l'étonnante *Kyrielle de Chiens*, — le sourire de cette sévère série, — ils acquerront difficilement l'unité architecturale. La force dépensée fut énorme et la veine unique. Qu'on ne lui demande pas de s'arracher à sa Gascogne pour renouveler ailleurs son inspiration; rappelons-nous le mot de Barbey d'Aurevilly : « un génie de

terroir,... le sol et le soleil de son sol l'ont fait comme le vin... » Couper ce grand crû, c'eût été l'anéantir.

Cependant, l'art de Léon Cladel est aussi son métier. Il a cinq enfants. Il peut les élever simplement, mais très suffisamment, à condition que jamais sa plume ne chôme. Des romans, des nouvelles doivent naître encore; ces fonctions productrices ne seront plus le simple jeu d'une force en son activité : il y aura surmenage, surtout les ardeurs de l'âme et de l'intelligence ne le cédant pas d'une lueur, au contraire. Il va se livrer davantage à l'art social, fondre au moule du style les misères et les vœux de la plèbe et vivre uniquement dans cette double préoccupation esthétique et civique, comme un Européen du Moyen-Age, comme un Musulman d'aujourd'hui dans sa religion : *Crête-Rouge*, improvisé en 1871, produit à la *République française* de Gambetta, sous le titre *Les Fiancés de Champigny*, paraît en 1880 chez Lemerre, avec une préface de Camille

Delthil, poète moissagais, ancien préfet de Castel-Sarrazin, un compagnon de jeunesse, chargé d'exposer les scrupules de l'auteur quant à son saignant chauvinisme de l'année terrible. A présent, il est humanitaire, il rêve la paix universelle, la vie complète et libre pour tous les peuples; pourtant, ces espoirs n'ont rien à voir avec le pâle internationalisme théorique dont nous sommes accablés aujourd'hui; lui, le Quercynol, chêne déplanté, mais traînant après soi ses racines toutes chargées du tuf originel dont il se nourrira jusqu'à son dernier jour, comment pourrait-il aliéner la moindre parcelle constituante de sa personnalité, de sa patrie et de sa race? Il souhaite énergiquement l'abolition des frontières et, par conséquent, des conflits, mais il se révolte contre la disparition des provinces et de toute vitalité régionale au profit de l'unité nationale. Il abhorre les tyrans, prêtres, soldats ou tribuns, ceux qu'il croit les organisateurs de guerres, les arbitraires verseurs de sang; mais que,

devant lui, on égratigne l'orgueil français, il voit rouge, il rugit, ce Celte déplorant que son pays porte une désignation d'origine germanique, au lieu du nom autochtone de Gaule.

La perpétuelle ébullition de ses idées paraissait avoir en lui une funeste résonnance physique; sa santé se délabrait sous le double effet de la brûlure de son âme et de l'insuffisance du climat parisien.

En 1883, il partit à Bruxelles, se livrer aux soins du docteur Joux. Je n'ai rien à dire de son voyage, qui n'ait été admirablement relaté dans la Préface à *N'a-qu'un-Œil*, reproduite en ce volume, *Léon Cladel en Belgique*, vivant portrait traité à la manière flamande, c'est-à-dire dans la chaleur de l'action, par Edmond Picard, avec lequel il commença à nouer cette forte amitié qui, s'ajoutant à deux ou trois autres, constituait sa véritable fortune, ou, du moins, la seule à laquelle il tînt. Il aima tout de suite le paisible, le fécond pays des grands peintres,

en y savourant une telle impression de liberté que, pour lui, ce n'était plus un royaume. Il put s'y voir chaudement admiré des jeunes artistes groupés autour de Camille Lemonnier et d'Edmond Picard, compris des fins lettrés en son amour de la forme, et des farouches, tels Émile Verhaeren, Georges Eekhoud, en sa puissance révélatrice de l'âme rustique qu'eux aussi commençaient à décrire.

Au retour, il fait éditer *Tity Foyssac IV, dit la République et la Chrétienté*, et *Kerkadec, garde-barrière*, escorté des pages vibrantes de Clovis Hugues; son dernier modèle fut un « porte-fanion » de la Compagnie de l'Ouest, à la station de Bellevue, où nous habitions juste contre la voie du chemin de fer. Il rassemble en volume les nouvelles, presque toutes héroïques et populaires, représentant sa collaboration à *l'Événement*, au *Gil Blas*, à *l'Écho de Paris*, au *Gaulois* et, d'année en année, c'est *Urbains et Ruraux, Héros et Pantins*, avec le superbe chapitre liminaire de Camille Lemonnier, et

N'a-qu'un-Œil, dont le début et le dénouement sont de sa meilleure main. Il réunit aussi les feuillets de sa *Kyrielle de Chiens*, insérée par fragments dans *le Réveil,* narration de sa vie d'adolescent, écrite avec rapidité et bonheur sous la poussée d'une verve enragée et qu'il souhaitait poursuivre par le récit complet de sa maturité. Hélas! il ne le put jamais, pris par d'autres travaux, tracassé par les directeurs de journaux qui n'aiment guère les « suites d'articles » risquant d'indisposer le lecteur au numéro, habitué à l'historiette, son quotidien régal de dix minutes, pris au café ou en omnibus.

En 1883, le *Gil Blas* donne *Mi-Diable*, cette féroce idylle à trois ; il y remettait en scène tout ce qu'il avait tant chéri et raconté, les aspects, les gens de ses campagnes et leurs bêtes célébrées, cette fois, sous les espèces du fameux jumart, produit du taureau et de la jument, dont l'apparition réjouit les lyriques autant qu'elle offusqua les « limiers du réalisme ».

En 1887 et 1888, trois autres recueils de nouvelles, *Gueux de Marque*, *Effigies d'Inconnus*, *Raca*. On y trouve forcément, à côté d'excellentes pages, de moins réussies provenant de la collaboration régulière aux journaux, bien que pour aucune il ne renonçât à la qualité de l'expression qui, dès 1880, inspirait à Édouard Drumont ce jugement, pris dans un très brillant article paru à *la Liberté* : « La qualité maîtresse de Léon Cladel, c'est le style. Peu d'écrivains de ce temps, nous le disons sincèrement, ont eu un plus magnifique instrument à leur service. Avivée, rajeunie, colorée non par l'argot du ruisseau, mais par ces innombrables expressions très françaises qui traînent sur tous les sillons de nos provinces sans que personne ait la pensée de les ramasser pour en composer une gerbe, enrichie de tous les termes que la lecture assidue des lexiques avait appris à Baudelaire, mêlant la saveur paysanne et locale à la beauté et au nombre harmonieux, peignant les moindres détails, non point avec la bruta-

lité du réalisme, mais avec la simplicité poétique de l'épopée homérique qui s'enthousiasme naïvement pour toutes les images qui se présentent à elle dans le monde naissant, cette langue est vraiment celle d'un écrivain de grande race. »

Ce polissage de la forme qui lui valait un éloge tracé de si forte main, avait provoqué, tout d'abord, plus de dénigrement que d'admiration. Grâce à l'effet de la contradiction, il poussa quelquefois le grand jeu du style jusqu'à la gageure, remarquablement tenue, de composer des phrases de la longueur d'une page d'imprimerie — et quand même limpides. Cela lui causa un tort momentané, d'autant plus qu'il fut suivi dans cette voie de quelques jeunes imitateurs qui adoptèrent sa manie du mot, sans garder le goût et la mesure; c'est ainsi qu'à certaine époque, en littérature, fourmillèrent les yeux *smaragdins*, abondèrent les personnages *hirsutes*, les *coruscations*, les verbes *subodorer*, *obombrer*, etc.

Raca contient une longue nouvelle, *Cœurs d'or*, tirée d'un acte en vers *l'Ancien*, écrit en 1865, joué seulement en 1889. Ce petit drame, dont Léon Cladel connut en Gascogne le véritable héros, fut porté sous l'Empire à M. Got [1]. Le « grandissime sociétaire de la Comédie française » répondit, naturellement, que l'aventure du laboureur Pierre Éloy se tuant pour que son unique garçon, devenu fils de veuve, soit exempté des sept ans de service militaire et de la guerre, ne pouvait être représentée par les comédiens ordinaires de Sa Majesté. En 1883, Alphonse Daudet, ayant pris connaissance du manuscrit « qui le remua de la crête aux ergots », et l'estimant un des plus beaux morceaux de son camarade de lettres, en parla à Coquelin; l'artiste trouva la pièce très bonne, mais « non jouable à cause des nouvelles lois militaires et de la guerre qui était dans l'air ». Une tentative auprès du

(1) Voir dans l'*Ancien : Après 23 ans...* avant-propos.

directeur de l'Odéon n'avait pas mieux réussi et « le dramicule » disparut de nouveau dans son linceul de carton. Il y serait peut-être resté, si Antoine, cherchant à donner sur son Théâtre-Libre, outre des œuvres d'inconnus de talent, celles d'écrivains réputés qui, pourtant, n'avaient pu parvenir jusqu'aux planches, n'était venu, en compagnie de Mévisto, la demander à mon Père, en sa maison de Sèvres. La lecture fut faite avec l'entrain dramatique qui le saisissait dès les premiers mots; il ne put achever sans une émotion lui couvrant la face de larmes dont, toujours simple et viril, il s'excusa auprès de ses auditeurs en disant comment il avait assisté, jadis, en Gascogne, au fait inspirateur de cette brève tragédie. Elle fut jouée par des interprètes de bonne volonté, mais qui, encore inexpérimentés, ne surent saisir et rendre le relief des personnages. Cet hiver 1904-1905, le Théâtre du Parc de Bruxelles a monté remarquablement, en des matinées littéraires qui ravivèrent en

Belgique, de façon digne de lui, le souvenir de l'écrivain, l'*Ancien*, ainsi que *les Auryentys*, adaptation de la nouvelle des *Va-Nu-Pieds*.

A la date de 1889, Léon Cladel, encore dans la maturité de l'âge que les hommes d'aujourd'hui savent si bien prolonger, confine pourtant à la vieillesse par l'usure lente des forces; à le voir on ne le croirait point : sa chevelure et sa barbe mince sont à peine faufilées d'argent; dès qu'il reçoit amis et disciples, son âme s'agite, transparaît sur son visage qu'allumera toujours la jeunesse de l'enthousiasme, s'il s'est davantage affiné sous les doigts de ces invisibles modeleurs, la souffrance et la méditation. Ainsi, étroit et ardent, il semble une lampe d'albâtre où l'on s'étonne que brûle une si puissante flamme.

Ces réceptions toutes simples sont sa plus grande joie; c'est le dimanche,— l'hiver, dans la villa gracieusement surnommée par les familiers Bon-Accueil; l'été, sur la terrasse toute résonnante des cris scintillants de cen-

taines de pierrots gîtés parmi le lierre des murailles, — devant les proches frondaisons quotidiennement changeantes du Parc de Saint-Cloud et la mauve ligne d'horizon en qui, à cette distance, se condense Paris.

Combien arrivaient là, demander au travailleur exemplaire, affection, aide et réconfort, conseils littéraires, appui auprès des éditeurs. L'affection, on l'obtenait aisément par la droiture des sentiments, les qualités artistiques; l'appui, en faisant appel à sa bonté vaste, surtout envers les jeunes, et à son culte pour la mémoire de Baudelaire, Plus d'un talent naquit ou se développa de la sorte, à la chaleur de sa causerie, près des rudes pentes de son intellect, ainsi la vigne à l'abri des coteaux, — et tous absorbaient l'excitant de ses vœux ou ses plaintes de colère et d'amertume contre ceux qui, dans le bruit des mots vides, entraîneraient la France si loin d'un idéal que les cœurs tels que le sien portent au début de la vie comme une lumière, puis, comme une plaie, quand l'heure de la

réalisation semble désespérément reculer. Jugeant, par l'écart qui, en moins de vingt ans, s'était déjà produit entre les promesses de la République et ses accomplissements, entre ses personnels espoirs de démocrate et la mise en action insuffisante de son idéal, qui était la transformation d'existence des classes ouvrières, de ce qui surviendrait encore de déceptions et de déchéances, il les annonçait avec la rageuse douleur d'un prophète inutile; plusieurs, parmi ceux qui l'écoutaient, raillaient ces prévisions et, méconnaissant sa noblesse désintéressée jusqu'à l'imprévoyance, les attribuaient à des amertumes personnelles, à la complication de sa situation d'écrivain versant ses franchises, ses révoltes, dans une forme de raffinement tel que, passant par-delà le sentiment de la foule, sa pensée ne pouvait guère être appréciée que des gens d'intelligence aiguisée, mais, souvent, de trop molle conscience à qui elle était suprêmement désagréable. Plus tard, on s'étonna tout de même, quand, après sa mort, éclatèrent le scandale du

Panama, celui du trafic des décorations, et tant d'autres maladies nationales, de cette prescience qui n'était qu'expérience et déduction.

Parmi ces visiteurs dominicaux, on rencontrait Champfleury, alors secrétaire général de la Manufacture de Sèvres, représentant le début d'une période littéraire qui déjà s'achevait : le naturalisme ; Bracquemond, fouillant les visages de son œil normand, non moins perçant que son burin ; Rodin et Dalou, l'un silencieux toujours, cachant sa merveilleuse finesse en son apparence massive ; l'autre, au faciès ciselés, mobile de vie nerveuse ; tous deux formant un couple d'artistes où, réciproquement le talent de l'un s'inclinait devant le talent de l'autre en une beauté de fraternité qui enchantait l'auteur d'*Achille et Patrocle ;* Edmond Haraucourt, Raoul Lafagette, Rollinat, alors en pleine vogue parisienne avec ses *Névroses*, disant ses vers et chantant les pièces les plus douloureusement tendres des *Fleurs du Mal*, revêtues du voile délicieux de

sa musique et d'une voix qu'on n'oubliait plus; Clovis Hugues, tout résonnant de poèmes, de discours, et qui, certain soir, improvisa à haute voix des sonnets nombreux; les frères Frémine et Charles Canivet, le remarquable romancier normand; Maurice Talmeyr, qui venait d'écrire *le Grisou;* Hector France, apportant d'Angleterre les pages lumineuses de son *Amour au Pays Bleu* ou ses terribles *Va-Nu-Pieds de Londres;* Camille Lemonnier débarquant périodiquement de Belgique, mouvementé, rutilant, sonore et cordial; Émile Pouvillon, dont l'œuvre, la causerie, l'accent dégageaient délicatement l'arôme du terroir montalbanais; Benoît Malon, surgissant parfois à la tête de toute une smala de jeunes gens et de jeunes femmes; Séverine, alors directrice du *Cri du Peuple*, frondeuse et charmante, avec ses yeux de cristal et de myosotis; Rosny aîné qui venait présenter sa *Nell Horn*, premier numéro d'une série d'œuvres très fières; les frères Margueritte, pas encore collaborateurs et nos

voisins de campagne; Henri de Régnier, glissant d'un geste discret ses plaquettes de vers dans la main du maître de la maison; Émile Michelet, Adolphe Retté, alors sectaire du décadentisme, dont le sens poétique perçait à travers les obscures rocailles qui, peut-être, en filtrèrent la limpidité et la grâce actuelles; Georges Rodenbach, si séduisant de talent et de tenue; Angelo Mariani, un ami des premiers jours; M. Manau, procureur général à la Cour de cassation : Jean Rameau, d'Esparbès; puis Émile Bourdelle, Jean-Bernard, Octave Uzanne, Georges Montorgueil, Bergougnan, Gaston Stiegler, Eugène Morel, Georges Maldague, qui, toute jeune encore, devenait rapidement célèbre comme romancier populaire; Marin Dubois, Léon Deschamps, directeur de la *Plume* et Léon Riotor; Maurice Guillemot, Georges de Peyrbrune, de qui le roman rustique *Victoire la Rouge* émouvait fortement l'auteur du *Boucassiè;* Élisée Reclus, la haute admiration de mon Père qui rêvait

pour cet apôtre, dont il ne pouvait suivre jusqu'au bout le rêve égalitaire, la Présidence de la République; plus, tous les jeunes fonctionnaires de la Manufacture de Sèvres faisant là de l'administration pour subsister, de la littérature pour vivre vraiment, heureux de venir se retremper chaque semaine en un milieu intellectuel — et tant d'autres encore, notables ou non, dont si peu gardèrent la mémoire de cet accueil et qui, sans piété, dès le lendemain de sa mort, enseignèrent aux enfants de l'écrivain cette banalité cruelle aux jeunes âmes : la vanité de la trop nombreuse amitié.

Jusque là on entoura Léon Cladel d'un respect qui paraissait sincère. S'il ne pontifiait jamais, tout en gardant la dignité forte que concede toute normale autorité, il tenait à la déférence dont s'ennoblissent les rapports de maître à disciples. Lui-même n'aurait eu garde de s'en départir, quand il en était redevable. J'écris ceci, au souvenir d'un incident où celui que je vis presque toujours traité en

chef et en patriarche, reprit, auprès d'un autre, l'attitude révérente de Marcus devant Job, son père octogénaire, en la scène fameuse des *Burgraves*.

Je lisais alors, pleine d'admiration, *le Chevalier des Touches* et *l'Ensorcelée*. Mon Père, heureux sans doute de reconnaître en moi des élans dont il avait subi autrefois l'ardente juvénilité, me promit spontanément de me mener chez Barbey d'Aurevilly, malade, touchant déjà à ses derniers jours. Atteint lui-même, depuis longtemps il ne visitait plus le « Maréchal de Lettres ». Il crut préférable de se présenter de nouveau à lui en compagnie d'un ami commun, de François Coppée qui le fréquentait continûment. Environ vingt ans avant, Barbey d'Aurevilly, que le chantre des *Humbles* honorait profondément, avait, en ses feuilletons littéraires, distribué quelques-uns de ses désarçonnants coups de plume au poète qui s'en était fort affligé. Léon Cladel s'entremit; le rapprochement eut lieu chez

lui, à table; François Coppée devint un des fidèles compagnons de l'illustre critique, tandis que « le rural écarlate », retiré à la campagne, ne le voyait plus que trop rarement.

Nous fûmes donc conduits à la modeste petite chambre de la rue Rousselet que le plus fastueux des intellectuels habitait depuis une trentaine d'années. De l'unique fauteuil d'un mobilier vulgaire, un vieillard, majestueux solitaire aux larges épaules, à la tête courbée, enveloppé d'une robe de chambre et coiffé d'une sorte de capuce dantesque, se dressa, me semblant immense, tout droit devant moi, enfant encore par l'âge, quoique femme d'aspect, tandis que mon Père, comme soudain rajeuni de plusieurs lustres, le saluait respectueusement du nom de cher Maître. Cependant, ce n'était guère que le fantôme de l'esprit superbe qui devait s'évanouir à jamais quinze jours après. A demi prostré, le regard au sol, les mains pressant les accoudoirs, il laissait ses visiteurs chuchoter près de lui et sa chatte noire, Démonette, se frotter à ses

jambes, sans sortir de cette torpeur qui semblait, plus qu'une défaillance de l'intelligence, sa captation par un autre monde d'idées.

— Il n'y est plus, murmura François Coppée, on ne le voit guère autrement à présent; « puis très haut, tisonnant avec une gaminerie mélancolique de Parisien le brasier de ce cerveau aux expirantes lueurs » : eh bien! monsieur d'Aurevilly, vous ne racontez rien à Cladel? Vous l'aimez beaucoup cependant... Allons, voyons, dites-nous donc le dernier quatrain que vous avez fait pour Mlle X... — (ici un nom très connu dans le monde artistique), — rappelez-vous! Il est fort bon ce quatrain.

Effarée, émue, je vivais à mon tour, dans ce pauvre réduit d'étudiant, la scène qui clôt une des plus hautaines œuvres de l'écrivain, celle où il conte comment, adolescent, il avait arraché au chevalier des Touches, vieilli et plongé dans la démence, un suprême aveu sur la chasteté de la belle Aimée de Spens. Et voilà que, pareil à son héros, il redressa

son front d'où se dissipaient les brumes du coma, que son regard se releva lourdement à l'objurgation tourmenteuse du poète pour nous couvrir d'une glauque clarté, et que, d'une voix sombrée, sans timbre et déjà d'outre-tombe, il égrena les syllabes satiriques des quatre vers.

Ce fut tout, il redescendit dans les ombres; pourtant, quand nous le quittâmes, gentilhomme toujours devant la féminité, il érigea de nouveau sa stature de hêtre, droit quoique tremblant, et un éclair profond brilla sous ses sourcils.

Deux semaines plus tard, le 23 avril 1889, nous apprenions sa mort.

Elle dure encore l'impression que je conservai des rapports qui, un instant, rapprochèrent ces trois hommes de lettres en une puissante et belle hiérarchie volontairement consentie.

Une demi-heure après, nous étions à la librairie d'Alphonse Lemerre, où nous rencontrions un autre pontife du Beau, Leconte

de Lisle, d'olympienne allure, mais combien acerbe, qui, un moment, s'amusa à verser dans mon naïf esprit l'acide de ses sarcasmes sur le monde et les hommes.

Puis nous partions vers les boulevards et les bureaux de rédaction, mon Père indifférent à la foule de qui sa tête de Christ andalou attirait l'attention, enfermé dans ses réflexions et une demi-myopie, ne voyant pas les coups de chapeau que son passage provoquait parmi ce monde semé d'artistes et de journalistes, bien que je le prévinsse (comme le Dauphin Philippe-le-Hardi, le roi Jean-le-Bon à la bataille de Poitiers) : Père, on te salue à droite, Père, on te salue à gauche, en sorte qu'il rendait la politesse trois minutes trop tard, à des passants quelconques et surpris.

Ce sont déjà les réminiscences des dernières années. Les hivers étaient devenus pour lui de longs supplices; des crises d'asthme l'étouffaient, affaiblissant son corps miné, d'autre part, par une sournoise maladie, due peut-

être aux jours de vie précaire de ses débuts à Paris. On l'apercevait dans les rues de Sèvres et par les venelles avoisinantes, fléchi, fragilisé, sa vitalité psychique semblant par contraste croître encore, jusqu'au jour où elle consumerait définitivement l'enveloppe charnelle. Soupirant après le soleil du Sud, avide de retrouver sur la terre d'Aquitaine les rayons de ce flambeau qui, partout ailleurs, lui paraissait voilé et ne pouvant se résigner à les aller chercher loin de sa famille, trop nombreuse pour l'accompagner, il errait, intéressé par les besognes et les récréations des simples, regardant les maçons bâtir les villas de la côte de Bellevue, les terrassiers creuser les chemins, les bûcherons abattre et débiter les arbres des bois environnants, les pilotes conduire habilement les bateaux parisiens par les courbures reptiliennes de la Seine, des groupes de petits rentiers jouer aux boules dans le Parc de Saint-Cloud, avant de rentrer, vers le milieu du jour, reprendre les pages composées pendant la matinée. Quel-

quefois il nouait avec l'un, l'autre, une discussion politique, se dépensant comme s'il se fût trouvé devant la Convention ameutée, ou bien il questionnait un jardinier, un charpentier, un meneur de chèvres auquel il réclamait des romances populaires.

Durant une de ces promenades, tandis que mes sœurs blondes et brunes gambadaient à quelques pas, en compagnie de nos deux épagneuls, Paf et Famine, remplacés plus tard par le Danois Tantan et le caniche Xôdi, je vis s'approcher de lui un ouvrier qui, tortillant sa casquette entre les doigts, venait demander à « monsieur qu'on disait si savant », quelque remède contre des contusions provenant de coups reçus à la tête. Souriant dans sa barbe, il ordonna je ne sais quel onguent de bonne femme, en tendant à l'homme, pour les frais de la drogue, une pièce pareille à celle que cet inattendu client parlait de lui offrir.

Souvent, très souvent, il lui plaisait de suivre les ventes aux enchères tenues dans

les proches localités. Goût au moins singulier chez un artiste détaché des extériorités jusqu'à l'invraisemblance et ne convoitant nul bien matériel. Reviviscence peut-être d'un instinct paysan. Il assistait donc à ces formalités pour le plaisir même des débats, faisant inconsidérément monter l'encan; ahurissant les brocanteurs professionnels; irritant parfois à la fureur de malheureux héritiers, désireux de racheter un mobilier qui n'avait d'autre prix que celui du souvenir; acquérant des objets inutilisables que, pour ne pas froisser son désir de bien faire, on feignait de considérer en excellentes occasions : n'envoya-t-il pas ainsi, à la maison où, chaque dimanche de réunion au jardin, on brisait quelques chopes et gobelets, une centaine de ces verres plats sur quoi les marchands ambulants servent des glaces aux gamins qui les dégustent à coups de langue? Une autre fois, jour de réception intime, ne fit-il pas apporter un lot d'outils de jardinage, parmi lesquels il avisa soudain un long bâton,

armé d'un cadre de fer, dont personne ne sut lui indiquer l'usage?

— Qui d'entre vous peut dire à quoi cela sert? interrogea-t-il, vite impatient, une dizaine de jeunes gens venus lui faire leur cour.

Nul ne répondit.

— Eh bien! puisqu'il n'y a là qu'un tas de nigauds qui n'y connaissent rien, je vais me renseigner moi-même!

Et, jetant la perche sur son épaule, de descendre précipitamment les degrés de la terrasse, pasteur farouche, suivi de son troupeau de fidèles, amusés de ses extraordinaires boutades, chevelures claires et sombres, longues pour la plupart, et pans de veste voltigeant, voix bruissant en protestations joyeuses!

— Où courez-vous donc ainsi, M. Cladel? questionna une voisine qu'il croisait dans la rue, sans l'apercevoir.

— Demander ce que c'est que *ça*.

— Ça? mais c'est un bâton à cirer! répliqua la ménagère en riant aux larmes.

Il revint, calmé et souriant.

Il écrivait simultanément *I. N. R. I.*, roman aujourd'hui encore inédit, où il raconta la Commune, et les *Images Versicolores*, œuvre lentement constituée dont la composition s'étend sur une période de trente ans. Il l'avait commencée en 1860 par quelques courts tableaux, réunis beaucoup plus tard sous le titre *Six Morceaux de Littérature*, publiés en 1880, par Kystemaekers, avec des illustrations, dont une de Félicien Rops. Dans l'édition parisienne, de 1888, ce recueil devint *Seize Morceaux de Littérature (Peintures et sculptures écrites)*. En chacun d'eux le styliste s'efforça de reproduire, par la plume, la manière de tel maître de l'ébauchoir ou du pinceau et de se prouver ce que Barbey d'Aurevilly l'avait signalé autrefois, ce qu'il était par-dessus tout, un peintre, un artiste éperduement épris de plastique. Il les paracheva avec cette volonté à la fois emportée et opiniâtre qui ne l'abandonna jamais, livrant à l'*Écho de Paris*, au *Gil Blas*, au *Gaulois*,

de nouvelles pages, pour faire définitivement, de l'ensemble, les *Images Versicolores* (qu'il n'eut point la satisfaction de voir imprimées), avec trente descriptions de toiles, eaux-fortes ou reliefs, qu'en son idée eussent pu créer Delacroix, Watteau, Géricault, Barye, Rude, Carpeaux, Corot, Rubens, Raffet, etc...

Cette préoccupation de la couleur, spéciale à l'école romantique jusqu'aux Goncourt, l'a fait maintes fois surnommer — par rapport de sentiment, plus encore que de coloris, — le Millet de la Littérature; il rêvait de voir son fils unique devenir peintre : c'est un sculpteur.

Les jours s'écoulent, assombris. La maladie est là, sans cesse, qui émacie son visage d'or éteint, comme on voit sur les icônes, mais où subsiste l'or vivant et pailleté des yeux, courbant ses épaules sous le fardeau des plus anxieuses prévisions.

Il n'a pas renoncé à sa tâche et prépare *Paris en Travail*, livre pour lequel il amoncelle, depuis des ans, les matériaux et ranime

le passé : ce sera l'histoire de sa vie à travers celle de la grand'ville; il achève *Juive-Errante*. Sa furia de pensée, loin de s'assoupir, déborde devant toute iniquité, tout cynique forfait. De la chambre voisine, nous l'entendons, pendant la rédaction des pages violentes, apostropher ses personnages, mâchonner des injures, flétrir féroces et lâches, tandis que ses longs doigts bruns crispés torturent la plume en un incessant roulement, ou écrasent l'éternelle cigarette que sa distraction laisse toujours éteindre. Il est bien encore, à ces suprêmes heures d'énergie, celui qu'il fut à l'aube de sa carrière, tel qu'il s'est dépeint, sous les traits d'Alpinien Maurthal, dans les *Martyrs Ridicules* : « Sa pensée se traduisait par des exclamations qu'il n'entendait pas; ses traits se mouvementaient, ses yeux immobiles semblaient suivre une éclatante vision, et sa main, de plus en plus fébrile, labourait le papier... Ses cheveux en désordre donnaient à sa physionomie quelque chose de farouche,

autour de son front scintillait comme un rayonnement. Ce *porion* de la pensée était plus riche en courage et en sincérité que ne le fut jamais au pouvoir ministre libéral. »

L'hiver de 1892 l'accabla entièrement de maux, d'angoisses aussi quant à cette famille de jeunes enfants qu'il sentait devoir laisser bientôt derrière lui, de regrets quant à l'œuvre capitale, *Paris en Travail*, qu'il avait tant nourrie en esprit et ne formulerait jamais... L'âcre froidure se prolongeait. Nous espérions en l'été qui, sans doute, réparerait une fois de plus ses forces dévastées, nous l'espérions de toute notre âme! l'époque en était venue, mais les vents glaçaient parfois encore la chaude saison perturbée et figeaient en ses veines un sang appauvri.

Il s'éteignit le 20 juillet, à dix heures du soir, en pleine et douloureuse conscience, sans faiblesse d'âme, sans nulle diminution de lui-même, dans son fauteuil, près de la fenêtre entr'ouverte dont les battants s'entrechoquaient sous l'haleine furieuse

d'une tempête, tandis que son passage au grand repos nous arrachait, avec nos pleurs, ce cri : « Il ne souffre plus ! » Le lendemain, dès l'aurore, par un soleil éblouissant, le jardin éclatait de fleurs et de chants.

Nous l'ensevelîmes au cimetière du Père-Lachaise, auprès de sa Mère, de son petit garçon, mort en bas-âge, et de notre jeune sœur, emportée dès sa sixième année. Une foule nombreuse l'accompagna — rien que des artistes et des hommes du peuple, ceux qu'il avait tant aimés. Ils se pressèrent autour de l'étroite tombe, en la nécropole immense et banale faisant regretter pour lui l'humble champ des morts, si touchant en sa beauté négligée et touffue, découpée dans la grande Nature, où Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas dort au sein du Quercy.

Devant le caveau béant, Émile Zola, alors président de la Société des Gens de Lettres, oubliant tout antagonisme littéraire, prononça, balbutiant d'émotion, de simples et belles paroles, auxquelles se joignirent celles

de Paul Ginisty et d'Henry de Braisne. Durant une quinzaine, les journaux publièrent chroniques, récits, anecdotes; Émile Bergerat, Paul Arène, Armand Silvestre et Séverine, dans la plus touchante page, véritable oraison funèbre jaillie d'un cœur féminin, dirent un public adieu à leur camarade de lettres; Emile Michelet, Jean Blaize, Léon Riotor lui consacrèrent de très loyales études. Deux ans après, le *Journal* insérait *Juive-Errante*, son dernier roman, qu'il corrigeait encore trois jours avant de mourir, dont le volume parut avec une éloquente et judicieuse Introduction d'Arthur d'Échérac (G. Dargenty), « son compagnon de labour et de soleil ».

En même temps, par les soins dévoués d'Henry Lapauze, estimant que lui et ses confrères se devaient d'honorer l'âme de l'artiste si propice aux jeunes, on élevait son buste, original morceau de sculpture impressionniste, dû au ciseau de Bourdelle, à Montauban, sur cette terre qui commençait ainsi à le revendiquer, lui, trop pieux pour l'avoir

jamais, fût-ce un instant, reniée, malgré un cruel dédain, ainsi qu'il le confessa en cette virile plainte, destinée au frontispice de son œuvre complète :

AU QUERCY,

Voici ce que j'ai fait loin de Toi que j'exècre et chéris, ô Paràtre, qui, pendant trente ans, as méconnu le meilleur de tes fils. On te la lègue, cette œuvre dont tu t'enorgueilliras, quand je ne serai plus que poussière. Alors, souviens-toi de ce qu'ici je t'affirme et tâche d'avoir pour les poetes que tu produiras, sans doute, après moi, plus d'équité que tu n'en eus pour celui qui te dit à jamais adieu!

Moissac baptisa du nom de l'auteur du *Bouscassiè*, un boulevard planté de magnifiques ormes centenaires, entre les fûts desquels a lieu périodiquement la foire des bètes aumailles. Un moment, il fut question d'abattre ces vénérables en vue de réaliser un

bénéfice; de véhémentes protestations enfiévrèrent les feuilles locales; de l'étranger, un ami, un admirateur, offrit d'acheter les condamnés, pour les laisser en place doublement glorieux.

Bruxelles accueillit la mémoire de l'écrivain défunt, comme il l'avait reçu vivant. A l'avenue Louise, sur les horizons charmants du Bas-Ixelles, se profile aujourd'hui la noueuse beauté du groupe d'Ompdrailles et d'Arribial, modelé par Charles Vanderstappen, et le socle présente cette inscription :

EN SOUVENIR

DE

LÉON CLADEL

CRÉATEUR D'OMPDRAILLES

Paris, seul, bien que de très actifs amis s'y soient employés, et qu'une rue y porte le nom du disparu, n'a pas encore rendu tout l'hommage dû au provincial qui, près de quarante ans, vécut entre ses murs. Pour-

tant, grâce à l'effort de ceux qui savent se souvenir, on peut prévoir le jour où, sous les frondaisons légères d'un de ces jardins citadins que hantait en méditant son maître Charles Baudelaire, et dont les ombrages lui verseront une caresse presque aussi chère que celle des rouvres quercynois, se dressera son image, telle que son fils Marius la conserve au cœur et que, de ses doigts d'artiste, il parviendra à la pétrir et à l'ériger, sinon en plein espace, au moins sous un morceau du ciel libre, comme il convient à l'effigie du penseur qui exhala ces paroles : « Si Paris a tué successivement en moi le dévot et le chauvin qui s'y développèrent ensemble, il n'a pas même entamé le Celte, le Gaulois, le paysan, et je reste, à l'instar de mes ancêtres, un des mille et mille pygmées fidèles à la grande nature, ami, comme mes devanciers, des arbres, des animaux, des étoiles, de la terre et de l'eau, de tout ce qui marche, vole, nage ou rampe, embaume, luit et respire. » Hé, me demandera-t-on, êtes-

vous athée ou non? « En conscience, franchement, je l'ignore. Il me serait doux de croire encore, hélas! je ne le puis plus, et pourtant, quoique dépourvu de foi, Pan, l'énorme Pan m'attire, m'obsède et me possède! Oui! j'arrache cette page de mon cœur et, comme autrefois Jean-Jacques, en ses Confessions si déchirantes, je la livre au premier venu, qu'on s'en empare et qu'on me la jette plus tard à la figure si j'ai menti [1]... ».

1. Kybèle et Chiens, p. 174.

J'ai terminé l'évocation qui, malgré mon désir, reste incomplète ; heureuse serai-je, néanmoins, si elle inspire le goût de rechercher et de fréquenter une œuvre assez dispersée par les hasards de la librairie.

Il ne m'appartenait pas de la juger, de tenter la classification que le temps accomplira avec la sûreté impossible à l'esprit humain et, surtout, à celui d'une femme. Je le répète, j'ai simplement voulu préparer un document pour les futurs historiens de notre littérature au XIXe siècle. Mais, d'autre part, mon Père me légua trop abondamment l'amour des lettres et de la contemplation du phénomene artistique pour que je n'essaie pas d'indiquer ici quelques traits que d'autres redresseront ou creuseront.

La place de Léon Cladel est difficile à déterminer, aussi bien que celle de Flaubert, de Barbey d'Aurevilly et des Goncourt, car leur personnalité l'emporte sur les généralités d'une école. Ils restent, suivant la parfaite expression de Remy de Gourmont, « de ces classiques singuliers et comme souterrains qui sont la véritable vie de la littérature française ».

Le chantre de la *Fête Votive* et des *Va-Nu-Pieds* se rattache au romantisme par ses dons d'imaginatif et de lyrique, mais la vigueur, l'exactitude, l'opulence et, quoi qu'on en ait dit, la simplicité traditionnelle de la langue, en ses meilleurs romans, l'apparient plutôt aux artistes de la Renaissance. En cette parenté résident son honneur et son bonheur. La fureur romantique, tombant sur sa fougue naturelle, aurait pu l'exaspérer jusqu'au mauvais goût; l'hérédité classique le sauvegarda. Plusieurs d'entre les romantiques ne le furent qu'à demi : si le courant intellectuel du temps impressionna la moitié de leur

mentalité, l'autre ne s'imprégna que de réalité; c'est à celle-là qu'ils sont redevables de la partie durable de leur art; ce que nous recherchons, aujourd'hui, chez le poète des *Fleurs du Mal*, chez le romancier de *Madame Bovary* et de *Salammbô*, ce n'est ni le satanisme arbitraire de l'un, ni l'imagination archéologique de l'autre, mais leur vrai et profond sentiment devant la nature; le reste ne demeure intéressant que comme curiosité et renseignement, effet de transition de la période romantique à la période actuelle, — le naturalisme semblant surtout une végétation parasitaire de l'art français.

Léon Cladel était robuste et tout sert, plutôt que de nuire, aux fortes constitutions. Arrivant à Paris, entièrement formé par ses origines très nettes, il n'y prit que la discipline baudelairienne avant de se plonger dans le travail et, en quelque sorte, de s'y embaumer pour y demeurer inaltérablement lui-même.

Lui-même, c'est-à-dire un Paysan, se

façonnant, afin de se raconter, le plus varié et le plus souple des instruments. Le fait se produit pour la première fois en littérature. Toutes les castes parlèrent, se décrivirent, sauf la caste agricole. La Bruyère a livré de l'homme des champs un terrible portrait, mais seulement extérieur; Balzac, à cause de sa rancune, n'a saisi qu'un côté de ces individualités obscures; George Sand leur souriait à travers la gaze colorée qu'elle étendait systématiquement entre elle et le monde, et le puissant cinématographe de Zola ne nous donne pas tout, puisque le cœur de l'écrivain restait sans amour devant le sujet. Enfin, les uns et les autres étaient étrangers à la plèbe arvienne.

Léon Cladel a pu, sans devenir suspect, appartenant à la race, la réprouver et l'exalter tour à tour. Ni par destinée, ni par complexion, il ne lui fut possible de demeurer le calme observateur des siens : ses livres furent son âme et son sang, et non de simples tableaux de mœurs. C'est grâce à sa

passion, à sa faculté d'héroïser ce qu'il aime, en même temps qu'à sa persistante ingénuité, qu'il se révéla, tout instinctivement, sans nul vouloir préconçu, au XIXe siècle, en plein âge de science et de conscience ce que, même les écrivains d'époques plus jeunes n'ont pu se réaliser, malgré leurs efforts et à cause de ces efforts : un poète épique. L'épopée souhaitée par ceux à qui leur culture intellectuelle a fait placer ce genre littéraire, mine surabondante de sentiment et de poésie, au premier rang, et que, plus d'une fois, passé le temps des chansons de gestes, des versificateurs s'évertuèrent en vain à combiner par la logique, la voilà : c'est *la Fête-Votive de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive,* c'est *Celui de la Croix-aux-Bœufs*, c'est *Ompdrailles le Tombeau-des-Lutteurs*. Le héros célébré ici est l'homme de la glèbe, le soldat pacifique de Cybèle, celui qui, par l'éternel labeur, a donné à la terre sauvage son aspect de paradis où « tout n'est qu'ordre et beauté ».

Et, fatalement, il est chanté d'après le procédé

homérique : ce n'est pas une imitation, c'est la découverte nouvelle d'une source disparue qui revient à la lumière en retrouvant le terrain favorable ; — remarque assez délicate à noter quand on est la fille de l'écrivain et puisque *l'Illiade* est devenu l'ultime point de comparaison, mais déjà indiquée par d'autres, comme on l'a vu au cours de cette étude, et toutes réserves faites en ce qui concerne l'universalité de l'épopée grecque et la spécialité de ces poèmes en prose français. Cette « exagération » que les Naturalistes ont tant reprochée à Léon Cladel, en la désignant faussement, ce n'est donc que l'agrandissement, la transposition poétique ; ce coloris poussé, éclatant, est celui même de cette âme. La nature est toujours belle, mais il est tels aspects sous lesquels elle nous frappe davantage ; au printemps, quand les arbres sont en fleur, à l'automne, quand ils sont en or. L'âme de Léon Cladel était dans un constant et flamboyant automne.

Son autre caractéristique, c'est d'être, à

l'égard de la langue, un mystique, tels le furent les écrivains d'exception que j'ai déjà cités. Pour lui, comme pour eux, le style était l'exercice d'un culte, et, de par ses tendances à l'excès, il s'y montrait fanatique, fanatique jusqu'à l'inquisition contre les hérésies grammaticales et le péché des répétitions; fanatique jusqu'à la puérilité, au point de varier la première lettre de chaque alinéa, d'établir la liste des titres de ses œuvres, ou de ses volumes de nouvelles, selon l'alphabet, chacun commençant par une majuscule différente.

Il dut, à cet immense amour, de produire quelques livres non encore classifiés, mais dont la valeur de plus en plus s'impose comme tendance et comme exemple. Sa prose résiste aux épreuves de la syntaxe, de la voix et du regard. Que, parmi les ouvrages de sa belle période, on prenne un fragment, au hasard, il aura la qualité de modelé, la valeur intrinsèque d'un morceau de sculpture grecque; ce n'est qu'une page, — ce n'est

qu'un tronçon de bras ou de jambe... — mais l'art y est, complet.

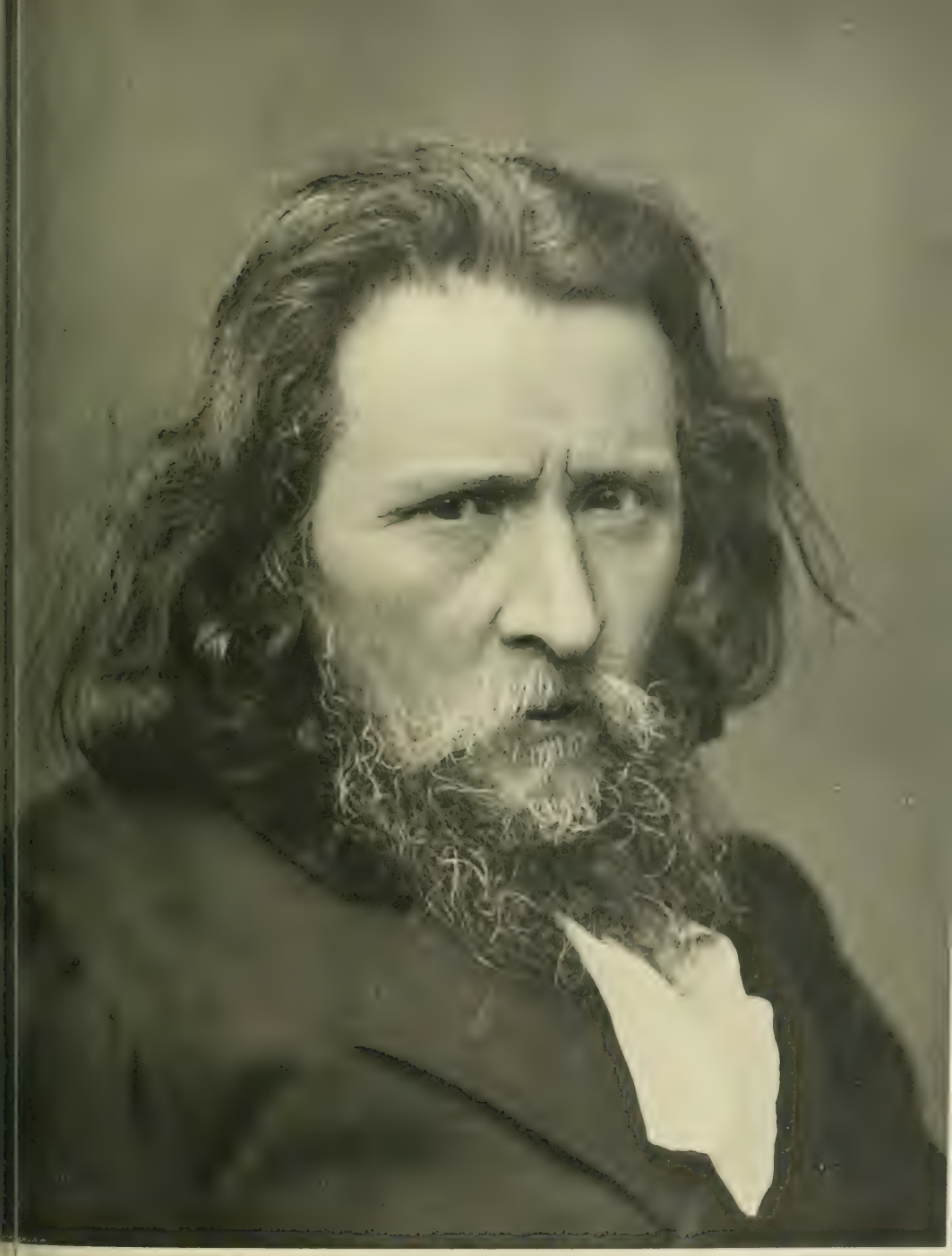
Il suffit de les lire, ces fragments, pour sentir que Léon Cladel restera, auprès des purs artistes qu'il révérait, un des plus sûrs trésoriers de la langue française. En sa vie laborieuse, dont, jusqu'au dernier moment, il ne consentit pas à ralentir l'action, au milieu des « affres du style » qui, certes, diminuèrent ses jours, cet homme à la fois très fier et très modeste, n'eut, avec le maintien de son intégrité, jamais d'autre ambition ni de plus fervent espoir.

Paris, 13 mars 1905.

Léon Cladel
en Belgique

PAR

EDMOND PICARD



I

Je n'avais jamais vu Léon Cladel, mais j'avais beaucoup lu ses livres. L'*Homme de la Croix-aux-Bœufs*, acheté à la gare du Midi, un soir d'été, au moment de quitter Bruxelles pour Virginal où ma maisonnée était en villégiature, m'avait laissé la résonnance d'une émotion poignante; son drame se déroulant dans le paysage quercynois hantait ma mémoire comme le résidu d'un rêve violent. Le *Bouscassiè* et son idylle avaient, depuis, mis un adoucissement à cet âpre souvenir. Mais *Ompdrailles* et la *Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*, successivement recherchés et dévorés avec une curiosité obsédante, m'avaient rendu

l'impression première de brutalité épique, tendre pourtant à certaines pages. J'avais construit l'auteur d'après mes sensations; je me le figurais robuste, ramassé, solide sur ses jambes de bon piéton rustique, la main rude, le col court, le teint broyé dans le rouge et la sépia, les cheveux noirs, crépus et durs; bref, celui qui avait groupé sous le titre *Mes Paysans* quelques-unes de ses œuvres les plus intenses devait être un paysan; celui qui avait sculpté Ompdrailles, le lutteur triomphant, devait avoir quelque chose de la musculature de son héros.

Un jour, je reçus de lui une courte lettre. Il avait lu la *Forge Roussel*, une de mes *Scènes de la Vie judiciaire*. Il me disait : C'est bien. L'écriture était déhanchée, active ; la signature, où les majuscules et les minuscules se mêlaient en désordre, me sembla un croquis confirmant la figuration que je m'étais faite du personnage.

J'étais sous l'influence de ces impressions, et le Cladel de mon imagination, jamais contredit dans ses contours, prenait peu à peu la fixité des profils de médaille, quand Camille Lemonnier, au banquet que notre jeune école artistique organisa comme une émeute pour venger des dédains officiels, lui, le vivant, et Octave Pirmez, le mort,

dont la chaise vide couronnée de roses et le couvert sans convive, lui faisaient face, me dit, après l'apaisement des toasts et des acclamations : Je vais me marier : tu seras mon témoin, hein? — Je répondis : Oui. — Il ajouta : Tu le seras avec Léon Cladel.

A quelques semaines de là, le jour fut fixé. Lemonnier préparait son gîte dans la banlieue, à La Hulpe, à la sortie de la forêt de Soignes, presqu'au bord du grand étang. En arrivant le matin à la ville pour les derniers soins, il entrait au vieux Palais de Justice où j'étais pour plaider, me tenait cinq minutes dans un couloir, braquant sur moi, derrière son binocle, ses bons yeux bleus, ouverts dans sa face un peu rougeaude sous son front diminué par les boucles rousses qui s'y abattent, et m'expliquait de son ton saccadé, entrecoupé de *hem!* quelque détail de ménage ou quelque projet littéraire.

L'avant-veille de la cérémonie, il m'aborda en disant : Cladel arrive demain. — Chez toi? — Non, impossible, ma maison n'est qu'une cabine. — Où alors? — A l'Hôtel de Hollande. Je l'y ai annoncé. — A l'Hôtel de Hollande! Rue de la Putterie! Mais c'est un cimetière dans un bas-fond. — Eh! que veux-tu? c'est un homme simple,

cénobitique, ennemi du faste. — Très bien, mais l'ennui, la solitude froide, le marasme des lieux sans soleil! Il est du Midi, n'est-ce pas? C'est un Montalbanais? — Oui, mais les grandes auberges luxueuses l'horripileraient et toutes les autres se ressemblent. — S'il logeait chez moi? — Il n'y faut pas penser : c'est un malade, un sauvage, un fauve, tu ne peux pas recevoir en appartement un sanglier. — Mais c'est aussi un grand écrivain, un admirable artiste; il faut qu'il y ait toujours place pour ceux-là; qu'importe le confortable et l'étiquette! — Soit. Tu ne m'en voudras pas, si tu as quelques misères? — Je n'en aurai pas, car je ne les verrai pas. Un souverain de la littérature descend chez moi, voilà tout ce que je sais. L'honneur est pour moi et pour ma demeure. Seul je serai l'obligé.

Le lendemain, empêché par des devoirs professionnels d'aller moi-même à la gare, je recrutai deux Jeune-Belgique, Octave Maus et Max Waller, qui acceptèrent d'être les aides-de-camp de mon futur hôte pendant son séjour en Belgique. Ils le reçurent à la descente du wagon et joyeusement l'amenèrent en voiture découverte. Nous étions en juillet. Quand le landau s'arrêta dans l'allée cochère, je vis pour la première fois ce natif du

Quercy, que je croyais pareil aux arbres bien plantés des pentes qui, de la Méditerranée à l'Océan, achèvent les Pyrénées en les rattachant aux plaines dont Toulouse est la reine.

Il était assis sur la banquette du fond, à côté d'Octave Maus, ayant en vis-à-vis Max Waller l'imberbe. Il avait l'aspect souffreteux. Il était maigre. Il me regardait avec de petits yeux vifs scintillant dans un visage de Christ émacié. Sous un chapeau de haute forme défraîchi, posé bizarrement, sans doute pour la facilité du voyage, sur un chapeau bas, en feutre, descendaient des cheveux châtain foncé qui rejoignaient une barbe longue. Le teint était terreux, la physionomie maladive et inoubliable. Il me regardait, inquiet, eût-on dit, et étonné.

J'étais stupéfait ! Stupéfait ! oui, mais ému, troublé, devant cette silhouette touchante, doucement triste et résignée, me semblait-il, qui se substituait tout à coup, avec une poésie pénétrante, au personnage massif et dantonnesque qui jusqu'alors pour moi correspondait au nom de Cladel et venait de s'évanouir comme un fantôme au premier chant du coq.

Les deux jeunes introducteurs sautèrent de la voiture. Et lui, non sans effort, descendit.

« Soyez le bienvenu chez moi, lui dis-je. Je suis heureux de recevoir à mon foyer un artiste et un maître. — Je vous remercie de me donner l'hospitalité, répondit-il ; c'est le meilleur moyen de nous connaître, ce que je souhaite de bon cœur. »

Nous le menâmes à l'appartement qui lui était destiné. C'étaient, au deuxième étage, une chambre à coucher et un salon, largement éclairés sur le boulevard de Waterloo dont les six rangées d'ormes, serrés et feuillus, formaient, par leurs cimes, un amoncellement de verdure derrière lequel se développait l'immense perspective du nouveau Palais de Justice, dressant son dôme, pareil à un aérostat, dans un horizon fermé à l'Occident par les coteaux brabançons de la vallée de la Senne. Deux fenêtres étaient ouvertes sur le balcon par lequel entrait l'air frais du plateau d'Uccle.

Il marcha droit à ce grand soupirail et, à cette vue admirable, il regarda, paraissant nous oublier. A gauche, dans un lointain vaporeux, au pied des collines sur lesquelles la ville s'étage, dans les prairies, un train, petit à cette distance comme un jouet, fuyait sans bruit, déroulant sa vapeur. « Où va ce train ? dit-il. — A Paris, reprit l'un de nous. » Il resta pensif.

Puis, rentrant dans la chambre et regardant tout

ce qui avait été disposé, avec beaucoup de soin et quelque luxe, pour lui faire le séjour agréable : « C'est fort beau, dit-il. — Et avec hésitation : Je ne suis pas habitué à cela. N'auriez-vous pas une mansarde... avec rien dedans? »

Il nous vint à tous un sourire. « Pas pour le moment, répondis-je. Mais je puis en faire dégarnir une. »

A ce moment survint une mienne cousine, parente de ma femme, arrivée de Toulouse deux ans auparavant pour passer chez nous *une huitaine* et qui, depuis (l'excellente fille), ne nous avait plus quittés. Est-ce son éloge ou le nôtre qu'elle faisait par cette fidélité confiante et naïve ? Petite, noire, étonnamment vivace, toujours joyeuse, grassouillette comme le deviennent à trente ans les Espagnoles, y compris celles dont les ancêtres, débordant l'arête montagneuse de l'isthme, ont peuplé les rives de la Garonne, elle avait exulté à l'annonce de la prochaine arrivée d'un compatriote. Parlait-il le patois natal, ce méridional parisianisé? Quand elle l'aperçut, en sa mince stature, avec son visage jaune envahi par le poil, ses luisants regards, décharné et nerveux, portant peut-être, en ses veines, le sang sarrasin de quelque compagnon de l'émir Abd er-Rhaman vaincu par

Charles Martel, elle n'en douta plus sans doute, car elle lui dit, sans attendre la présentation : *Eh! tu de Mountalba, souy de Toulouso; le memo soulel nous a cramats quand eren pitchous. Te saludi!* (1)

Un Natchez, entendant résonner boulevard de la Madeleine l'idiome des grands lacs, n'aurait pas été plus ébahi que notre voyageur au bruit caressant de cette langue lointaine. Comme un coup de lumière, une expression ravie éclaira son visage. Il fit brusquement un pas vers elle, et, lui serrant le bras à deux mains, exclama : *Une païso, Boudious! Une païso! Pas poussiblé! Le cor me mounto sur la bouqueto; me cal l'embrassa!* (2) — Et l'enveloppant, il lui déposa, à travers les longs fils de sa barbe, un affectueux et bruyant baiser à chaque coin de la bouche. « *A la bounhouro! Sios un béritaple païs* (3), dit gaiment la cousine. — Et elle ajouta : *On s'embrasso pas atal aïci. Soun de cadenos de pouts* (4). »

(1) Montalbanais, je suis de Toulouse, le même soleil nous a brûlés quand nous étions petits. Je te salue!

(2) Une payse! Bon Dieu! Une payse! Est-ce possible? Le cœur me monte aux lèvres, il faut que je l'embrasse.

(3) A la bonne heure! Tu es un vrai compatriote.

(4) On n'embrasse pas comme ça ici. Ils sont froids comme des chaînes de puits.

Se tournant alors vers moi : « Je demande qu'on me confie Monsieur Cladel. Je veux être sa ménagère. Oui, votre servante, lui dit-elle. Quand vous aurez besoin de n'importe quoi, appelez, je me nomme Élisa. »

Il reprit : « Élisa! allons donc! Nous dirons Lisette ou *Lisou*. Par Saint-Carnus de l'Ursinade, je retrouve ici ma grande patrie, la France, et ma petite, le Quercy ! »

Il s'installa, et dès le soir, après un repas cordial qu'il trouva un peu long, car, bien qu'arrosé de Barsac et de Frontignan, des vins de sa province, il fut servi à la flamande, il était acclimaté.

II

Le lendemain, nous étions à La Hulpe, par un de ces temps à gros nuages, humides et froids même en été, qui donnent de si vives couleurs au verdoyant paysage de la banlieue bruxelloise. Le vent du sud-ouest, arrivant à grand souffle de l'Atlantique, rasant jusques à trente lieues des côtes la zone maritime et unie des Flandres, balayait de ses rafales les premiers ourlets mon-

tagneux du Brabant, et faisait raisonner en une longue et sourde clameur les cimes chevelues qui, sur les quatre mille cinq cents hectares de la forêt de Soignes, un des lambeaux extrêmes de l'antique Sylve charbonnière, noircissent la ligne de faîte qui sépare le bassin de la Senne du bassin de la Dyle.

Lemonnier fut marié, sans faste, dans la salle, nue comme un parloir de couvent, de la maison communale, par un bourgmestre rustique, imprégnant fortement de l'accent du terroir la lecture qu'il fit aux futurs des articles du Code Napoléon sur les droits et devoirs des époux. Quand le secrétaire débita, en la forme sèchement légale, l'acte de la cérémonie, j'appris que Cladel était né en 1835, l'année précédant la mienne. Il avait donc quarante-huit ans, mais les lancinantes influences de la vie l'avaient vieilli plus que ce laps. Mélancolique, silencieux et grave, il assistait au déroulement des formalités juridiques, comme un homme qui sait, hélas! qu'en ce monde il y a plus d'heures moroses que d'heures joyeuses, et qui ne doute plus que même là où rayonne, pour tout illuminer passagèrement, la beauté d'une jeune femme, la destinée prépare des germes pour les douleurs futures.

Un repas familier nous assembla autour de la table modeste de l'auteur du *Mâle* et du *Mort*. Constantin Meunier, le peintre des épisodes navrants de la vie sociale, le commentateur des misères ouvrières, pas encore le statuaire de génie qui allait éclore, était là. Dans l'ordonnance de la table, son visage affligé et timide répondait au visage souffrant et rêveur de Cladel. Tous deux exprimaient, en des types différents, le symbole du Crucifié qu'avait fait ressortir sur la plaque de mon imagination le premier aspect de mon nouvel ami, Meunier avec douceur, Cladel avec énergie.

La fête s'acheva dans la sérénité des haltes que font les laborieux sur la route du travail, sans le bruit et sans les frivolités que le vulgaire imagine être la naturelle floraison des réunions d'artistes et qui sont si peu d'accord avec leur dure existence de connus méconnus.

III

Cladel séjourna sous mon toit cinq semaines. Le mariage de Lemonnier n'avait pas été le seul but de son voyage. Atteint depuis longtemps de

ce mal bizarre qui transforme un homme en... fabrique de sucre, voyant ses forces faiblir, sa longue crinière grisonner, ses dents s'éclaircir; tourmenté par l'âpre besoin de santé qui est le souci des ouvriers de l'esprit plus peut-être que des ouvriers du corps, il venait essayer chez nous d'un nouveau traitement après avoir épuisé ceux de la science parisienne. Lemonnier lui avait parlé de cures accomplies par un sien ami. Il avait pris d'autant plus aisément confiance qu'il en était à la période où l'on désespère de trouver un secours efficace dans ses entours immédiats. Il arrivait à Bruxelles, comme d'autres vont à Cannes ou à San-Remo.

Depuis, guéri, ou tout au moins singulièrement soulagé par l'observance d'un régime monastique, il a décrit, dans un article du *Gil-Blas*, sous le titre *Un Brabançon*, la curieuse personnalité de son médecin belge, un rustique comme lui, athlétique, modeste et bon, qui lui dit un jour que, se levant de table après avoir fêté un chambertin de 1865, il se heurtait la face, voulant passer,... à une glace sans tain dressée devant lui : Cela n'arrive qu'à des paysans, comme nous.

La présence de Cladel à Bruxelles avait fait événement parmi les Jeune-Belgique qui en étaient

encore à la lune de miel de leur bruyant hymen avec l'indépendance littéraire, téméraires ainsi qu'on l'est quand on ne se doute pas encore du péril qu'il y a à braver les forces officielles, galopant comme des poulains à travers les conventions de notre milieu doctrinaire, huant, invectivant, cassant les vitres et les nez, mettant tout en rumeur et soulevant une poussière effroyable d'où on les voyait sortir, compacts et joyeux, pour charger sans relâche le vieux troupeau des ruminants de la littérature. Émile Verhaeren, l'auteur des *Flamandes*, seul, avait déjà vu Cladel, chez lui à Sèvres. Cherchant la maison, rue Brongniart, il s'était adressé, pour demander l'adresse, à un personnage hirsute qui promenait deux grands chiens. C'était le maître lui-même. Celui-ci l'introduisit dans la demeure étrange que je devais connaître plus tard, et, indisposé, le chargea presque incontinent de conduire Madame Cladel à un dîner que l'on donnait à Paris comme préliminaire à la première représentation du *Nouveau-Monde* de Villiers de l'Isle-Adam, qu'un malheureux libraire avait monté en y engageant tout son avoir et qui devait, le soir même, sombrer corps et biens, malgré l'immense talent de l'auteur. Verhaeren nous avait raconté les péripéties de ce repas fantastique

auquel était venue une cohue bourdonnante de gens de lettres et de gens de théâtre dans laquelle il s'était trouvé pris et emporté comme une feuille sèche dans les tourbillons d'un torrent.

Dès qu'il sut Léon Cladel arrivé, il accourut, et avec lui toute la bande, ou plutôt la phalange, Albert Giraud, Georges Eekhoud, Iwan Gilkin, Georges Rodenbach, Émile Van Arenbergh, Arthur James et les autres.

C'était tous les matins, vers dix heures, réception dans le salon dont Cladel, qui ne pensait plus à la mansarde *avec rien dedans*, s'était si bien accommodé qu'il avait demandé qu'on y entretînt un feu clair de bûches. O puissance de l'imagination chez les grands metteurs en scène, il ne cessait de dire, quoique la canicule fût venue : Fait-il froid chez vous ! Comme on sent que c'est un pays du Nord !

Dans un fauteuil, les pieds sur les chenets, à proximité d'une table encombrée en peu de jours de journaux arrivés de Paris et de paperasses noircies de son écriture, paisible, content, mal peigné, vêtu d'une vareuse de cette couleur indécise dont se culottent aux champs les vêtements des garçons de labour par la mystérieuse harmonie qui donne aux lièvres la teinte des sillons, ses jambes grêles

marquant leur ossature à travers un pantalon de forme légendaire, il parlait avec la dignité simple et l'autorité tranquille d'un maître, tantôt anecdotisant sur le mouvement littéraire de Paris, tantôt dissertant sur les œuvres de ses jeunes interlocuteurs. Et sans relâche, il roulait des cigarettes, prenant le papier dans une poche de son veston, et le tabac dans l'autre, réussissant très peu à former le mince cylindre, hors duquel bavaient les filaments mal arrimés, frottant alors des allumettes, dont invariablement une douzaine s'éteignaient avant qu'il eût trouvé, dans ses discours, l'hiatus opportun pour mettre le bout aux lèvres et aspirer les premières bouffées.

Rodenbach le disait inélégant. La cravate, nouée en corde, du rude fils de *Montauban-tu-ne-le-sauras-pas*, et le superbe papillon de soie noire dont les ailes s'étalaient au col du poète de l'*Hiver mondain*, faisaient, en effet, vis-à-vis comme chien et chat, et certes se seraient sauté à la figure s'ils avaient été vivants. Gilkin déclarait Cladel admirablement excentrique. Verhaeren et Eekhoud, les terriens, se délectaient à sa grandiose ignorance des raffinements de la convenance bourgeoise. Giraud semblait ne voir que l'âme. James, muet quoique fringant en son attitude éveillée de petit

coq anglais, se contentait de lui faire craquer les doigts, au départ, par sa poignée de main, détachée comme un brusque coup de sonnette. Quant à Lemonnier, lié à lui de longue date, et plus mûr, il l'approchait avec les bonnes et rondes allures d'un cheval d'attelage pour un compagnon de timon et de ratelier.

Il y eut aussi là, après quelques jours, un assistant qui n'avait au sujet du maître qu'une opinion : qu'il fallait lui lécher les mains et le visage. C'était un terrier d'écurie, blanc avec une étrange tache fauve noyant son œil gauche, court et musclé comme la cuisse d'un gymnaste, remuant et infatigable, ayant flairé, eût-on cru, dans l'écrivain cette tendresse pour l'animal qui, si souvent au cours de ses récits, adoucit les rudes assauts contre l'homme, et, par la droiture de la bête apaise la rancœur que donnent les misères sociales. Il était monté un matin, comme s'il avait empaumé une piste, et avait gratté à la porte qui lui fut tout de suite ouverte. Cladel griffonnait alors les derniers feuillets de sa *Kyrielle de chiens*. Tippo se présentait comme s'il posait sa candidature à ce cénacle. Et, certes, il avait des titres sérieux. Entré chez nous par hasard, à la campagne il avait trouvé l'auberge si bonne qu'il refusa de suivre son

maître, un fermier du voisinage, qui venait le réclamer, et dont il déchira le pantalon quand il lui mit une ficelle au cou pour l'emmener de force. Devant une si belle preuve de préférence, nous l'achetâmes. Il avait aussi été cause, dans une promenade publique, de la chute d'un auguste personnage dont le cortège chamarré avait exasperé ses instincts démocratiques. Cladel, qui n'aime pas les rois, lui parut selon son cœur et il s'installa entre ses pantoufles. Je vois encore celui-ci le baisant sur le museau, humide et frais, au moment de quitter Bruxelles et faisant des adieux de frère au quadrupède qui, paraissant comprendre, grognonnait et gémissait à petit bruit.

IV

Lorsque le personnel de cette réception du matin s'était dispersé, Cladel se mettait au travail, écrivant d'abord à celle qu'il nommait sa *chère mienne*, restée à Sèvres, maternelle bergère d'un troupeau gracieux de quatre petites filles et d'un garçonnet, le dernier-né, encore aux bras de sa nourrice. Puis, quand il était revenu de cette envolée intellectuelle vers le nid familial, il s'oc-

cupait de la rédaction de quelque article destiné au *Gil-Blas*, au *Réveil* et parfois à l'*Événement*. Enfin, son grand souci pour lors était la transformation en drame de son roman d'*Ompdrailles*, le *Tombeau des Lutteurs*. Avec des patiences, et aussi des impatiences brutales de sculpteur, il s'acharnait à ce bloc de granit pour l'adapter aux proportions du théâtre, mécontent, irrité, quand il le croyait irréductible, joyeux et expansif quand il avait dégagé une scène nouvelle qui lui plaisait.

Il sortait peu, ce voyant dont les yeux semblaient constamment renversés vers la vie intérieure et qui, certes, de tous les hommes que j'ai rencontrés, est celui qui m'est apparu le plus dégagé des préoccupations matérielles enveloppantes, marchant avec des allures de somnambule en proie aux grands rêves de ses conceptions littéraires, toujours préoccupé d'élargir les événements aux proportions héroïques, empruntant à ce remuement de choses épiques résonnant sans trêve en son âme, des allures de pasteur de peuple et de roi Lear déguisés sous des vêtements achetés chez un fripier; creusant ses discours d'un profond labour, ou s'enlevant à grands coups d'ailes. Dans notre existence belge, si départementale même à Bruxelles, souvent mesquine en ses soucis, fidèle écho

du journalisme cancanier et plat dont chacun de nous prenait pour un sou quotidiennement comme un ivrogne prend un verre de genièvre, c'était la résonnance d'un diapason nouveau et fortement sonore avec lequel essayaient de se mettre d'accord ceux qui vivaient dans sa virile intimité.

V

A six heures et demi nous dînions. Il avait la place d'honneur, à côté de la cousine, sa payse, ma femme étant déjà aux champs, en Hesbaye, où bientôt je conduisis notre hôte : cette excursion sera racontée plus loin. La table était dressée dans une pièce très claire, sorte de vérandah, dominant le jardin dont la mosaïque de fleurs vives s'ouvrait en préau entre les arcades de la cour. Presque toujours quelques amis, datant des années de jeunesse, dépliaient la serviette avec nous, se réjouissant de passer quelques heures cordiales avec l'écrivain qui, sous tant de rapports, réalisait pour nous, démocrates et gens de travail, un des types les plus caractéristiques d'un grand cœur simple, convaincu, ami des humbles, altéré de justice. Car dans l'artiste, nous cherchions l'homme, résolus,

sans dédaigner ceux qui amusent, à ne donner notre admiration la plus haute qu'à ceux qui élèvent.

Cladel flairait vite leur sympathie. La niaise comédie qui suit d'ordinaire les présentations mondaines, où chacun affecte, aussi longtemps que cela peut durer, un rôle de convention et de prétentions, ne commençait jamais. Chacun se livrait tout de suite tel qu'il était, vaille que vaille, et la causerie allant son train n'était qu'une expansion de pensées sincères, s'attendrissant, quand cela venait, sous la caresse de sentiments vrais. On y vit Hector Denis, l'économiste, mettant dans ce concert intime et dans ce tableau la note chagrine de sa misanthropie, son hésitante et profonde vue des phénomènes sociaux, son profil aquilin, son œil enfoncé, sa voix en sourdine, ses grands discours où, devant la contradiction, se hérissait une légère impatience. On y vit Eugène Robert, ce Parisien né à Gand par accident, développant au-dessus de sa petite taille la calvitie de son vaste front. Cladel, l'écoutant, disait : « Quelle lame ployante, et piquante, et coupante ! mais elle est dans un endroit humide : il y a dessus un peu de rouille belge. » Et Robert de répondre : « Il en faudrait davantage pour les bons concitoyens qui

m'entourent; ils n'aiment pas les couteaux bien affilés; à s'en servir ici, on blesse et soi-même et les autres. » On y vit Victor Arnould, rendant mal par la parole les admirables choses qu'il sait écrire, et à qui l'onde sanguine montant trop aisément au visage donnait, dès qu'il s'animait, l'apparence trompeuse d'un rougissant embarras.

Quand ceux-là y étaient, l'entretien sortait vite des plates-bandes purement littéraires entre lesquelles se promenaient les Jeune-Belgique. Traînés tous déjà par la main brutale du temps au sommet du versant de la maturité et commençant la descente sur l'autre pente, sachant des hommes tout ce qu'apprend la longue pratique du Barreau, mêlés à la politique active avec de courtes retraites marquant à peine une interruption, démocrates s'atténuant parfois pour le public, mais incurables dans l'intimité, ils en étaient à cette période de l'évolution individuelle où derrière toute forme artistique on met une idée et on en cherche chez les autres. Cladel, solitaire dédaigneux de l'action, avait moins qu'eux peut-être le sens scientifique du mouvement qui lentement soulève l'écorce sociale pour faire émerger les misérables à la lumière et à l'équité. Mais en raison même de cette inconscience, il avait plus

les ardeurs de l'instinct. Celui qu'avait sacré révolutionnaire le livre poignant : *Les Va-nu-pieds*, se montrait alors dans son sauvage enthousiasme. Il confirmait les théories qu'exposait Hector Denis en les colorant à la palette de ses brûlantes espérances. Aux réformes pratiques que développait Arnould, il ajoutait la *Marseillaise* de ses images héroïques. Parfois peu d'instants après, repris par la réalité décourageante, tournant la tête vers ce passé qu'il avait traversé, l'Empire, la guerre, le siège, la Commune, la république opportuniste dégénérant par la corruption financière, il retombait de son spasme démocratique dans un abandon navré, et disait : « Plus de jeune équipe pour remplacer la nôtre ; d'intelligents freluquets, par nuées; des hommes, point ! Voyez le glissement : nos aïeux ont fait la Révolution ; nos pères qui en tenaient d'eux le récit, la racontaient ; nous la lisions ; nos fils n'en parlent même plus. »

Et si c'était au dessert que l'entretien arrivait à ce tournant où s'assombrissaient les perspectives, il apostrophait tout à coup mon premier-né qui, silencieux, assistait à ces rites où il officiait en grand-prêtre : « Va me chercher les *Va-nu-pieds !* s'écriait-il. »

A cet ordre, âprement commandé, l'adolescent

se dressait brusquement et sortait ; on l'entendait grimper les escaliers à longues enjambées, et il rapportait le livre. Cladel écartait un peu sa chaise, feuilletait pendant que nous rêvions, dans l'attente. Puis, sans autre préambule, d'une voix au début faible et embrouillant les paroles à travers sa denture démantelée comme les créneaux d'une muraille ruinée, il commençait, sans nous regarder, se laissant saisir par les filaments de son œuvre, subissant la douce et émotionnante séduction de la revivre en l'animant de cette éloquence spéciale de la lecture faite par l'écrivain, qui manipule, réchauffe, dégourdit ses pensées gelées sur la page. C'étaient les *Auryentys*, *l'Enterrement d'un îlote*, *la Citoyenne Isidore*, *Revanche*. Il allait grossissant la voix, redressant peu à peu son attitude cassée, comme si cette gymnastique des cordes vocales assouplissait ses muscles ; du bras qui ne tenait pas le volume, il faisait des gestes qui, insensiblement, s'élargissaient ; les sourcils contractés, les yeux fixes, les cheveux pendant le long de sa face penchée, aux vibrations de ses solennelles paroles les sites se déroulaient, les personnages se levaient, le drame s'agitait, et nous pensions à Amphion mouvant les pierres aux sons magiques des mélodies primitives.

Souvent aussi le petit horizon de cette intimité restait plus paisible. Des amis qui n'avaient jamais mis le pied sur la dangereuse et résorbante surface du marais politique, arrivaient. Des peintres, comme Fernand Khnopff, ce gothique têtu, traitant la figure au dix-neuvième siècle avec la manière des Van Eyck ou d'Holbein ; des sculpteurs, comme Charles Van der Stappen, court, lourd, massif comme un bloc de marbre, qui méditait de faire ce groupe d'Arribial apportant Ompdrailles mort aux spectateurs des arênes qui orne maintenant le rond-point de l'avenue Louise ; des acteurs, comme Gil Naza, à la veille de s'embarquer sur *Le Poitou* pour le fameux voyage organisé par Ivan de Woestyne, qui devait prendre fin avant de commencer, le créateur de Coupeau au théâtre, oubliant de manger pour mimer, la serviette à la main, d'inénarrables anecdotes, et, inconsciemment, sous forme de causerie, jouant, d'une verve surprenante, les incidents les plus ordinaires de la vie, transformés en saynètes imprévues ; des musiciens, comme Jean Van den Eeden, que nous nommions Eden, ce mélodiste à production lente, gardant intacte sa franche nature flamande sous le masque de sa physionomie italienne, lointain reflet de quelque marchand de

Venise ou de Gênes venu à Bruges au temps des merveilles du moyen âge.

Parfois, enfin, c'était simplement un mortel ordinaire, toujours un vieux camarade, il est vrai, car pour les indifférents il y avait consigne rigoureuse. Tel fut un mien compagnon d'enfance, capitaine aux lanciers, que Cladel mit sur le propos des manœuvres de l'armée belge, à la frontière, après Sedan. Notre officier racontait le soir de la bataille, les fugitifs courant les halliers dans le bois des Amérois et dans la forêt de Muno, harassés, se jetant sur le sol dès qu'ils avaient dépassé les perches où on avait hissé le drapeau national. Cladel écoutait, mais peu à peu s'irritait, à cette chronique des malheurs de sa patrie. « J'étais là le revolver au poing, disait le capitaine, quand je vis arriver sur la route de Pouru un général et une demi-douzaine de cavaliers : Arrêtez, criai-je, et bas les armes ! Rendez-vous ! — Vous avez dit à ces Français : Rendez-vous? interrompit Cladel, en se penchant sur la table et en regardant opiniâtrement le conteur. Et en quelle langue, s'il vous plaît? — Mais, en français, reprit l'autre, interloqué. — Ainsi, c'est en français que vous attaquez les Français? — et il haussa les épaules avec colère. — C'est drôle, ajouta-t-il, après une

pause : moi qui suis si peu chauvin à Paris, je le deviens à l'étranger. »

Oh! oui, il le devenait. Je m'avisai un jour de lui parler d'un de nos poètes, précurseur, vers 1850, de nos jeunes d'aujourd'hui, ignoré de tous, et d'eux-mêmes, Franz Stevens. — « Lisez-m'en donc quelque chose, dit-il. — Non, il vous vexerait : c'était un germanisant. — Qu'est-ce que cela fait? J'ai bien entendu du Wagner sans broncher. Ce rustique mêlait encore Wagner et Bismark, le bruit du *Tannhaüser* avec le bruit du canon de l'envahisseur. — Des vers, dis-je, c'est plus directement désagréable que de la musique. — Oui, mais moi qui ai vu les casques à pointe, je puis bien écouter des sonnets cuirassés. — On est toujours moins fort qu'on ne croit. — Laissez donc. — Vous le voulez? — Oui, oui! »

J'allai chercher l'exemplaire archi-rare aujourd'hui, portant une dédicace manuscrite du poète à mon père, et forçant tout de suite l'aventure, je me mis à lire la pièce intitulée : *Au Lion de Waterloo*.

Lion, as-tu rugi? Sens-tu passer dans l'air
Un vent précurseur des batailles?
Sens-tu donc tressaillir sous ton ongle de fer
Ton piédestal de funérailles?

Sur ce tertre sanglant les peuples t'ont placé
Comme une active sentinelle,
Pour voir à l'horizon trop longtemps menacé
Si l'aigle agite encore son aile.
L'aigle... tu sais, la vieille ennemie, ô Lion !
Qu'apportent de Rome ou de Gaule
Ces veneurs couronnés, César, Napoléon,
Comme un faucon sur leur épaule.

Je m'arrêtai, regardant en dessous. Il faisait bonne contenance, un peu plus grave pourtant. Je continuai :

Tu l'as tenue ici, Lion de Waterloo,
Sous ta griffe puissante et fière.
Après trois jours de lutte. Alors le sombre oiseau
Râlait mourant dans la poussière.

A ce moment, Cladel toussa. Mais incontinent il dit : « Ce n'est rien. Continuez..., continuez donc. »

Je continuai :

Sous ton ongle imprimé en son cœur frémissant,
Elle rêvait encore ses fêtes,
Et l'hymne du carnage et la vapeur du sang,
Et le canon et ses tempêtes !
Elle rêvait encore ses cruelles amours !
Et toi, son vainqueur débonnaire,
Au lieu de l'écraser, l'infâme...

« Sacrebleu ! clama-t-il, éclatant comme une

grenade, et se levant furieux, taisez-vous! Sacre!... Non, c'est trop fort. Quel polisson! Quelle brute! Quelle canaille! » Ouvrant la bouche comme pour mordre, râlant au fond de la gorge un grognement de fauve, que je lui avais entendu quand il voulait exprimer un dégoût doublé de colère, plissant les yeux et les narines, renaclant comme un chat qui souffle : *Hâhâhâhâ!* fit-il sauvagement. Et, revenant à l'idée dont il avait coiffé mon ami le capitaine comme d'une casserole, il ajouta : « Dire que c'est en français que ce bâtard d'un bouc allemand s'est permis d'écrire ces turpitudes! »

VI

Avec les Jeune-Belgique, le thème préféré était *la Forme*. Le soir, quand l'atmosphère était tiède, le maître allait et venait lentement le long du jardinet, sous la galerie à arcades pareille à l'aile d'un cloître; à ses côtés, devant, derrière, marchaient les disciples, emboîtant le pas, et il professait sans relâche. L'ombre lentement s'insinuait, et la petite patrouille n'était éclairée que par la lumière diffuse qui tombait du firmament, sauf quand, approchant de la baie largement

ouverte sur l'allée cochère, elle recevait en plein la projection de la grande lanterne au gaz qui y brûlait. — « Asseyons-nous, » disait parfois Cladel. Et alors, autour d'une table en fer émaillé, on s'installait sur le gazon, rassemblant les chaises, ayant au dos la muraille garnie de lierre dont l'entablement portait des pots de capucines répandant l'âpre parfum de leurs fleurs papilionacées aux tons d'abricot mûr. Et la leçon recommençait, compliquée maintenant de la manœuvre des cigarettes et des allumettes pétillant et brûlant dans l'obscurité comme des lucioles. Souvent la rumeur de la causerie était bercée par les vibrations en sourdine d'une guitare : c'était Dario de Regoyos, le peintre moresque, arrivé d'Espagne comme un oiseau exotique emporté par un orage, qui, dans un coin, gémissait, en s'accompagnant, les airs mélancoliques qu'on chantait sans doute à Grenade au temps des Abencerages.

Ami des habitudes régulières, à minuit je battais en retraite vers mon lit. Vers deux ou trois heures du matin, j'entendais, dans un demi-sommeil, le piétinement et les propos bruyants du départ.

« *La Forme!* Il y a un âge où on ne voit que ça », me disait le lendemain Cladel, « comme il

y en a un où on ne voit que l'amour. J'aime ainsi ces jeunes. Ingénieux hasard de la formation des individualités artistiques, ils vont devenir d'habiles ouvriers avec leur manie de mots, de verbes, de phrases, de rythmes. S'ils pensaient pour le moment à autre chose, il faudrait le leur défendre. Et voici que d'eux-mêmes, par l'effet de leur toquade présente, ils se gardent de tout autre souci. Cette nuit encore, je leur ai parlé de Baudelaire... dans les trois dimensions. C'est leur prototype, vous savez. Albert Giraud, entre autres, y croit comme un nègre du Sénégal à son manitou. Il me plaît, ce Giraud : c'est un Saint-Just avec un filet de vinaigre, maigre et opiniâtre, tranchant, sans bruit. C'est fort beau, ces vers qu'il nous a dits. » — Et tâtonnant dans sa mémoire, il y rattrapait morceau par morceau et ajustait comme on fait d'une porcelaine brisée, l'une ou l'autre pièce, par exemple ce sonnet que quelques mois après Catulle Mendès, le raffiné, notre hôte à son tour, admira autant que l'avait fait ce fils des sillons :

Ta gloire évoque en moi ces navires houleux
Que de fiers conquérants aux gestes magnétiques
Poussaient dans l'infini des vierges Atlantiques
Vers les archipels d'or des lointains fabuleux.

Ils mettaient à la voile en ces soirs merveilleux
Où le ciel enflammé de rougeurs prophétiques
Verse royalement ses richesses mystiques
Dans le cœur dilaté des marins orgueilleux.

Et les hommes du port, demeurés sur les grèves,
Regardaient s'enfoncer les mâts, comme des rêves,
Dans l'éblouissement de l'horizon vermeil;

Et leurs cerveaux obscurs, à la fin de leur âge,
Se rappelaient encore le splendide mirage
De ces grands vaisseaux noirs entrés dans le soleil.

Et il déclamait ces vers reconstitués, enflant la voix et la faisant plus profonde. Il répétait, en les scandant avec solennité, ceux qui lui semblaient les mieux martelés :

Vers les archipels d'or des lointains fabuleux!

Reprenant : — « *Dux*, vous savez? *Dux*, le personnage d'une de mes nouvelles, ce chercheur acharné du mot propre, du mot rigoureux, du mot sonnant, du mot qui remplit l'idée comme une cartouche bien alésée remplit le canon d'un pistolet, c'est Baudelaire. J'ai travaillé sous lui. Il m'a, par contagion, communiqué cette manie, ou cette trouvaille, qu'il tenait lui-même de Théophile Gautier. Vos jeunes sont gagnés par cette épidémie. Qu'on les laisse faire. L'heure viendra pour eux, comme elle est venue pour nous, où l'on

comprend que dans la hiérarchie des œuvres, celles de pure forme et de pure distraction sont aux rangs inférieurs, et que le vrai beau est celui qui sert une grande cause. »

Il expliquait alors sa théorie littéraire, comme un homme de guerre son art de faire la guerre. Et agrippé par les innombrables souvenirs de sa vie d'écrivain dans ce milieu parisien, le plus compliqué et le plus changeant qui soit au monde, en une sorte de grande et pathétique confession, il racontait ses œuvres, la poursuite des conceptions qu'il y avait réalisées, ses luttes avec l'idée pour en prendre possession, ses patientes recherches, les méditations obsédantes, les incantations, les efforts intimes du penseur pour triompher des fantômes qui lui échappent. C'était comme le récit d'amours divers, l'histoire de maîtresses désirées, obtenues ou perdues, les unes opiniâtres en leurs refus, les autres commodes, celles-ci se livrant bientôt, celles-là s'amusant aux longs préliminaires, celles-là encore brusquées, violées.

Et toujours il signalait la dualité de ses prédilections, à toute œuvre purement littéraire sortie de son cerveau, montrant comme écho une œuvre sociale, l'artiste ne parvenant jamais à faire taire le démocrate. A ses débuts, lointains, hélas! *les*

Martyrs ridicules, *l'Amour romantique*, *le Deuxième mystère de l'Incarnation*, ont à peine paru, qu'il écrit d'une main ardente une épopée révolutionnaire, vibrante de jeunesse et désordonnée, *Pierre Patient*. Préparé par ces livres de son adolescence, il publie *le Bouscassiè*, admirable paysannerie héroïque, qui convertit son père, le meunier du Quercy, jusqu'alors réfractaire à la foi dans l'avenir de son fils, *le Bouscassiè* que le vieillard voulut qu'on enfermât avec lui dans son cercueil, sur son cœur, sous le suaire. Puis *la Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*, la terrible histoire de *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs*, la légende homérique d'*Ompdrailles le Tombeau-des-Lutteurs*, jaillissent comme de nouvelles irruptions de la lave qui alors bouillonnait en lui, à l'époque assurément la plus éclatante de sa vie littéraire. Mais du même cratère sort presque en même temps cette gerbe de nouvelles éblouissantes, les *Va-nu-Pieds*, émouvantes et toutes républicaines, toutes sociales, dont l'étoile la plus éclatante est cet impérissable épisode biblique qui a nom les *Auryentys*. Comme s'il eût été non pas épuisé, mais un peu lassé par cet engendrement prodigieux d'œuvres de premier ordre, venues coup sur coup, il se repose en se distrayant par les

Petits cahiers, par les *Six morceaux de littérature*, par les *Bonshommes* auxquels s'ajoute *Par devant notaire*. Mais revenant avec une opiniâtre énergie aux instincts qui lui faisaient dire un jour à un excellent ami belge, le comte d'Aspremont-Lynden : « Vous datez des croisades, moi je date de quatre-vingt-treize », il fait *Crête-rouge*, *N'a-qu'un-Œil* et, enfin, *Kerkadec, garde-barrière*, sa dernière œuvre parue.

Ainsi, comme un puissant pendule, à peine, dans ses oscillations, avait-il remonté du côté de la pure littérature, qu'entraîné par son propre poids, il redescendait vers le côté révolutionnaire.

Difficile, désespérant problème que celui de cette alliance de l'art et de l'utilité sociale ! Sphinx impitoyable qui dévore quiconque le tente sans être un Œdipe !

Pierre Patient, *Crête-rouge*, *N'a-qu'un-Œil*, *Kerkadec*, cette tétralogie, n'ont pas résolu l'énigme. Ils en ont plutôt mis les mystères en plus saillant relief, ils ont montré de quelle masse pèse sur l'attrait artistique d'une œuvre la préoccupation de justifier une thèse, surtout une thèse politique. Ces javelots vigoureusement lancés n'ont pas frappé en plein milieu la cible. D'autre part, il est vrai, quelques flèches plus légères réunies en car-

quois dans les *Va-nu-Pieds* ont été mieux dardées et donnent le pressentiment que le problème n'est pas insoluble. Ces *Auryentys*, que nous citons pour la troisième fois, s'attaquant à la servitude ecclésiastique et à la servitude militaire, avec leur noble et forte simplicité, en encastrant cette double protestation dans un incomparable apologue champêtre, émeuvent l'observateur comme s'il voyait se soulever, prête à se fendre, l'écorce qui cache encore, pour ce genre redoutable et souverain, l'expression définitive.

— « Cette expression définitive, je la cherche, » disait-il avec la force concentrée et rageuse de l'artiste qui lutte contre la chimère, comme Jacob contre l'Ange. « Je la cherche, répétait-il, et je la trouverai. Ma carrière littéraire n'est point finie. Je veux vaincre. J'achève *Urbains et Ruraux*. C'est ma dernière étape avant d'arriver à *Paris sans travail* : ceci emportera la place, ou elle est inexpugnable. Oui, c'est alors que je saurai définitivement si pour moi, si pour d'autres, dans le roman contemporain, l'union de la forme artistique et de la thèse sociale, sinon ouvertement exprimée, au moins sortant de l'œuvre par une irrésistible expansion, est possible sans rien enlever à la puissance du beau. »

Et s'adoucissant, il ajoutait : « Pour respirer et me désaltérer pendant ce suprême combat, je décrirai encore une fois mes bêtes! Ce sera la *Kyrielle de chiens*. Je décrirai encore une fois mes champs. Ce sera *Mi-Diable*. »

Et il s'acharna à cette poursuite, ce simple et vaillant héros épris des humbles et peignant leurs souffrances en son style enflammé; il s'y acharna pour donner à eux-mêmes et à leurs vengeurs une conscience plus poignante des iniquités dont on les écrase. Il y emploia ce style aux intenses couleurs, ce verbe puissant en ces brutalités, cette vue amplifiante des choses, cette sobriété qui dégage sans effort la musculature, toutes ces qualités qui firent de lui un guerrier où la farouche audace du sauvage s'alliait à l'audace cadencée du soldat grec; sa simplicité robuste était faite de leur double nudité. Il semble qu'il descendait à la fois des Argonautes et des Vickings. Je le pensais en écoutant tes rudes pensées, ô romancier du Danube, en me laissant bercer par l'harmonie de tes phrases, ô étrange Tzigane de la langue, dans ce cabinet d'études, dans ce jardinet, et mieux encore dans le profond de mon âme qui garde ton souvenir et où voltigent encore tes paroles ailées.

VII

« Vous ne tenez pas à visiter Bruxelles? » lui disais-je. Il relevait sa tête admirable de *Bon-Dieu-de-Pitié*, comme eussent dit nos villageois, et à laquelle on eût pu appliquer cette phrase d'une de ses œuvres : « Sa chevelure et sa barbe absaloniennes s'allongeaient et pendaient tristement sur son corps émacié, semblables aux ramures affaissées et plaintives d'un saule-pleureur, avec ce sourire mélancolique et désillusionné qui tremblote sur les lèvres violettes des vieillards. » — « Ah!... oui, parbleu... eu... eu... » exclamait-il, donnant à la syllabe finale l'allongement sonore d'un timbre d'horloge.

Et il semblait reprendre ses esprits, les concentrer sur cette idée nouvelle; car, lorsque le décor qui l'entourait ne se rapportait pas directement à l'une des conceptions qui fermentaient dans son laboratoire cérébral, et qu'il ne pouvait y prendre des condiments pour en relever la saveur ou l'arôme, il y semblait indifférent.

Nous sortions le dimanche; toute la semaine je subissais l'étroite servitude des occupations professionnelles. Nous commencions par regarder les monuments, comme de vulgaires touristes. Cela

l'ennuyait bientôt. Il n'aimait pas non plus la cohue citadine, les robes, les pardessus, ce qu'il nommait la livrée de messieurs les tailleurs. — « Allons où l'on est seul, » disait-il. Et il ajoutait en un murmure : « Allons où l'on voit loin. »

Nous gagnions l'extrémité des faubourgs. Il recherchait la zone neutre qui est, autour des villes comme un halo autour de la lune, là où la terre de culture, devenue terrain à bâtir, est en friche, là où les constructions rares voisinent avec les fours à briques, où la cité meurt, où la campagne commence, cette zone d'interpénétration de l'organisme urbain et de l'organisme rural.

Il aimait, à Saint-Josse-ten-Noode, la hauteur sur laquelle grimpe la rue de la Consolation en sortant du fond qu'on nomme bibliquement la Vallée de Josaphat (en Brabant!) avec ses ombrages d'émeraude et sa Fontaine d'amour. Nous gravissions la pente, où nous croisaient, revenant du Tir national, des gardes civiques dont le chapeau tyrolien à plumes de coq et l'uniforme militaire couleur de suie lui faisaient pousser son rauque et dégoûté hâ-hâ-hâ-hâ !

En haut, nous nous retournions et alors, contemplatif et ému, il commençait une longue rêverie parlée au hasard des sensations qu'éveillait dans

sa nature nerveuse et impressionnable le beau spectacle qui se déroulait depuis les flèches jumelles de Saint-Joseph, au Quartier-Léopold, jusqu'aux lointains coteaux de Laeken par delà la coupole et les minarets tronqués de Sainte-Marie. Les maisons amoncelées sur le terrain accidenté de la ville, devant un rideau de nues qui défilaient lentement comme la toile d'un panorama, figuraient la marche d'une armée colossale, arrivant sans interruption du nord et s'enfonçant dans le midi, charriant les tours des églises, les vaisseaux des monuments, les pignons des maisons les plus hautes, comme des trophées de guerre. Son imagination répondait à ces excitations des yeux comme une substance sous l'action d'un réactif, chatouillant, mordant, corrodant avec l'effervescence des combinaisons chimiques. Tel qu'un grand paysagiste il brossait, attentif spectateur, une esquisse en grands tons, vifs, bien plaqués, comme eût fait Courbet; car, toutes ces fortes natures d'artistes indomptés ont les mêmes aptitudes et les mêmes puissances.

Quand il était rassasié, il voulait cheminer à travers les terrains vagues. Nous montions et descendions les tranchées d'or pâle des sables bruxelliens, couronnés à la crête d'un gazon

maigre. Il s'arrêtait aux masures de paysans abandonnées qui autrefois étaient là en pleins champs, mais où la ville en s'élargissant avait fait la ruine et le vide. Nous arrivions à l'étang, maintenant à demi-comblé où tant d'alertes et joyeux patineurs se noyèrent ; il me faisait raconter ces épisodes funèbres. Puis nous revenions lentement par le vallon de la Maelbeek traînant désormais dans les obscurités d'un égout les eaux qui, rapides et limpides, couraient à travers les prairies au temps de mon enfance. Nous passions sous les quatre viaducs qui unissent les versants de cette profonde plissure; je lui montrais à mi-côte, sur la gauche, au bout de la rue du Trône, la maison solitaire qu'habita Jean-Baptiste Rousseau, et remontant la rue Lesbroussart, nous rentrions chez nous par l'avenue de la Cambre, noire de promeneurs comme elle l'est le dimanche après-midi par les beaux jours.

Nous allâmes aussi de l'autre côté de la vallée principale sur les hauteurs de Scheut, entre Anderlecht et Berchem-Sainte-Agathe, près de la chapelle miraculeuse, là où le maréchal de Villeroy établit les batteries qui bombardèrent Bruxelles en 1695 ; assis au bord d'un champ relevé en terrasse, les jambes pendantes, il regarda long-

temps la cité en amphithéâtre dominée par la masse monstrueuse du nouveau Palais de Justice se dressant comme une acropole ou comme la Kasbah d'une ville turque. Le soleil se couchait derrière nous. Un paysan qui passa le dévisagea en sa rustique attitude, le prit sans doute pour un congénère, car il lui dit : *Goeden avond, pachter* (bonsoir, fermier)! Comme son regard, circulant d'un pôle à l'autre, rencontra le cimetière de Molenbeek-Saint-Jean qui se montrait en perspective au bord de la chaussée flamande dont les serpentantes rangées d'arbres fuyaient vers Termonde et Gand, remués par la paix enveloppante de ce coin où les tombes ponctuaient en blanc les arbustes et les gazons, un souvenir des *Va-nu-pieds* lui remonta aux lèvres :

« Il y a là un bouquet d'amandiers. Ces arbres sont les premiers qui fleurissent au printemps, c'est là que je veux être enterré. » Et moi-même, continuant la réminiscence, j'ajoutai : « La Nature est pour les cœurs nerveux et passibles une mère tutélaire qui les ravive du lait pur de ses mamelles et les embrase, incomparable fée, du feu souverain de ses rayons. »

A parcourir les quartiers déserts, il avait fini par discerner ce qu'il y a chez nous d'indestruc-

tible nationalité. Quant au cours de nos promenades, il voyait sur les enseignes quelqu'un des noms baroques de la petite bourgeoisie flamande, Godelieve Knudde, par exemple, surtout s'il était accouplé à un nom français, clair symbole du mélange des variétés raciques qui se réalise à Bruxelles en sa plus intime mixture, Van Mollekot-Lelong, Petit-Van Muysewinkel, ou bien encore Dumoulin-Pielstikker, Lefranc-Sistermans, il ne goguenardait pas suivant la coutume, mais s'arrêtait étonné, épelant les syllabes, étrangères pour lui comme s'il s'était agi de russe ou d'arabe, inquiet à l'aspect de ces premières vagues germaniques venant battre le rivage gaulois, sentant sans doute, à ces échos imprévus d'un idiome ennemi, les vieilles meurtrissures de l'invasion s'endolorir.

Et, pourtant, l'accent que ces détails mettaient dans notre existence le charmait par l'âcreté de leur saveur locale. « Pourquoi ne fait-on donc ici que des romans français? » disait-il. « Ce qui est autour de vous ne serait-il pas visible pour vous? C'est très curieux, votre pays,... savez-vous? Au lieu de tâcher de nous peindre, ce que nous ferons toujours mieux c'est certain, racontez ce que vous faites et décrivez-nous cette ville. Comme c'est bête de n'y pas penser! »

Certes, c'est bête, mais que c'est difficile. L'art suprême n'est-il pas de tirer de la vie ordinaire, si vulgaire et si vide, ces quelques éléments essentiels et saisissants qui sont la substance même de l'intérêt et de l'émotion; ces traits que seul le génie discerne et du plus plat incident, du plus fade personnage, font un épisode poignant, une silhouette vraiment inoubliable ?

Oui, souhaitons, souhaitons, écrivains belges, que la réalité ambiante devienne visible pour nous comme elle l'était pour ce pèlerin, et qu'elle nous poigne comme elle le poignait.

VIII

Le temps fuyait. Juillet avait passé. Le docteur affirmait la cure achevée. La date du départ approchait.

Libéré de la servitude médicale qui jusqu'alors l'avait emprisonné à Bruxelles, Cladel songeait à faire visite aux champs, à l'hôtesse invisible, ma compagne, dont nous parlions souvent et qui, de son côté, exprimait avec insistance le souhait de voir celui dont nous lui racontions, dans nos lettres, les originalités et la majesté pastorale.

« Vous aimez bien votre femme? interrogea-t-il

un jour. — Mais, oui, repris-je. — Mais, oui? C'est mal dit ça. Pour moi, vous savez, c'est sacré, le mariage. Vertu ouvrière. La pornocratie est une pestilence des classes dirigeantes. C'est votre Henri Conscience, n'est-ce pas, qui se glorifiait de n'avoir pas mis un seul adultère dans ses cent romans campinois? Chez nous, pas de roman sans adultère. Le verbe forniquer conjugué à tous les temps et sur tous les modes. Voyons, c'est vrai, vous aimez votre femme? — Encore une fois, oui, dis-je, piqué au jeu et m'animant. Je l'ai choisie

Dans la force et la fleur de la belle jeunesse,

je lui ai fait en l'épousant le compliment le plus sincère que puisse faire un homme, elle est ma fidèle amie dans la maturité, elle est la mère charmante et respectée de nos trois fils, elle est le témoin le plus attentif et le plus dévoué de ma vie, elle sera près de moi, je l'espère, quand finira ma tâche en ce monde. — A la bonne heure! voilà de chaudes paroles. Moi aussi, j'aime bien ma ménagère; elle est *Mienne* dans toute la force du terme. Vous la connaîtrez. Allons connaître la vôtre! »

Le samedi suivant, nous prenions le train du Luxembourg; nous le quittâmes à Namur pour

descendre la Meuse jusqu'à Statte et remonter ensuite en Hesbaye par la vallée de la Méhaigne. Après trois heures de chemin de fer, nous arrivions à Huccorgne : la maîtresse de la maison nous attendait au débarcadère avec ses deux derniers. La nuit était venue. La présentation se fit aux incertaines lumières de la gare pauvre de ce coin perdu; et, par une nuit baignant dans la douceur, notre petit cortège remonta lentement le sentier en lacet qui, zigzaguant sur la roche calcaire du versant couvert d'un taillis court, conduit à la vieille demeure, ceinturée de bois, où quelques bons amis et moi laissions, à cette époque déjà lointaine, couler insoucieusement les vacances, toujours trop fugitives.

FAMELETTE était son nom, dégénéré ingénument de fermelette. Ce nom plut à Cladel.

Nous entrâmes dans la salle à manger ouvrant de plain-pied sur le parterre : le couvert était dressé. A ce moment, il ne regarda rien de cet intérieur : ni les bahuts à brune patine, ni la basse-cour d'oiseaux indigènes empaillés qui en garnissaient l'entablement, ni les rateliers de fusils de chasse. Il mena droit la dame sous l'abat-jour des lampes qui déversaient sur la table brillante et blanche une lumière abondante, et lui regarda

le visage, puis la toilette. Après quelques instants : « Vous êtes très blonde, » dit-il. « Les méridionaux aiment cette couleur, rare chez eux. Vous êtes une belle blonde...! Un peu cossue pour moi, toutefois, ajouta-t-il en souriant. »

Le lendemain, dimanche, le temps était radieux. Nous le promenâmes dans les riantes solitudes des environs, si caractéristiques de cette région qui forme la marge pittoresque par laquelle les plateaux monotones de la Hesbaye se rattachent à la Meuse. Il était maintenant en pleine Wallonie : les désinences flamandes avaient disparu. Il descendit avec notre bande heureuse par le Pachis à la fontaine du Siha, glaciale sous le feuillage touffu des noisetiers qui surplombent l'onde immobile. Il longea le Bois-Brûlé et traversa la Bruyère, enfonçant jusqu'aux genoux dans la paille des grandes graminées séchées par le soleil d'août. Entre les fétus, des fleurs bleues, rouges, violettes, bleuets et campanules, coquelicots, scabieuses, mettaient leur marqueterie. Touché par cette nature pacifique, il semblait rêver des campagnes natales, là-bas, loin, bien loin, sur les rives du Tarn, du côté de Moissac et de Castel-Sarrasin. Il voyait ensuite, par-dessus les cimes, l'église et le château blanc de Fumal,

groupant autour d'eux, comme des poules leurs poussins, les toits rouges du village. Nous gagnâmes les verts bouquets des Croupettes-de-Mozon et marchâmes droit à travers champs vers le tilleul de Famelette qui ornait la plaine solitaire de sa tête arrondie, à laquelle autrefois était appendue la cloche d'alarme que le voyageur égaré par les nuits de neige faisait tinter pour appeler du secours. Passant entre le Bois-Hoc et la Fosse-au-Sable, notre peloton arriva aux falises qui bordent les nonchalants contours de la gorge du Roua. Nous fîmes halte successivement sur la Roche-Mademoiselle, sur la Roche-Madame et sur la Roche-Monsieur qui, aux temps préhistoriques, abritaient dans leurs excavations nos sauvages ancêtres. Du haut du Divier, nous plongeâmes dans la vallée où serpente le remblai de la voie ferrée soutaché bord à bord par le ruban moiré des eaux de la Méhaigne. Et nous rentrâmes au logis, Cladel en tête, tel qu'un patriarche ramenant sa tribu.

Pendant toute la durée de cette sereine déambulation, calme et émue comme une cérémonie biblique, autour de nous avait couru l'essaim de nos chiens, les petits trottinant sur nos talons, les grands croisant sans cesse, le nez à la brise, tantôt

faisant lever une compagnie de perdreaux, tantôt débuchant un lapin qui passait le chemin comme un trait d'arbalète, tantôt réveillant un faisan pelotonné dans son bain de poussière et s'élevant entre les ramures, battant bruyamment des ailes, hoquetant son cri sonore. Cladel semblait le piqueur de cette meute à laquelle constamment sa causerie revenait. Ce fut sa sensation dominante en ce jour. Kyrielle de chiens, elle était comme celle qu'il était alors en train de décrire. Cette remuante animalité ressuscita le rimeur qu'il avait été quelquefois. Il a, depuis, expliqué ce phénomène passager dans un article de l'*Événement*, aimable afféterie de l'artiste pour celle qui lui avait donné l'hospitalité :

« Dieu me damne! il y a près d'un quart de » siècle, en vérité, que je ne versifie plus, ô fort » gentille dame, et je m'étais bien juré, — mais, » hélas! sur cette boule sublunaire où nous pous- » sons et d'où nous disparaissons sans savoir pour- » quoi, qui donc tient ses serments aujourd'hui? — » de ne jamais éveiller le poète mort si jeune qui » dort en moi. Ce fou, ce toqué, ce hurluberlu ne » s'est-il pas avisé de ressusciter? Oui, ce matin » même, alors que nous revenions ensemble de » Famelette où vous m'aviez, la veille, si gracieu-

» sement accueilli, mon inséparable a rouvert ses
» yeux à la lumière et voici qu'après avoir savouré
» les mélancolies et les gaîtés de l'aurore, il s'est
» souvenu de sa lyre ou plutôt de son rebec
» délaissé depuis plus de vingt-cinq ans et, ma foi,
» nous en avons joué tous les deux en wagon, le
» long des rives délicieuses de la Meuse empour-
» prées par les feux du Levant. Entre Huccorgne
» et Namur, il me contraignit, ce revenant-là,
» d'écrire sous sa dictée une série d'hexamètres,
» divisés en tercets et perpétrés, affirmait-il, sans
» le secours du moindre dictionnaire de rimes,
» magnifiant tous nos compagnons de misères et
» de joies, mes chiens d'hier et ceux d'aujourd'hui.
» Tout en griffonnant l'impromptu de cet insensé,
» je me rappelais les vôtres qui m'avaient reçu si
» chaudement, à mon arrivée chez vous : Sam,
» Miss, Tippo, Lili, Xicain, Rameau, Ramette,
» Punch, Silvio, Noire, Diane, Bébé, dont, après
» vous avoir lu celle des miens, je vous pro-
» mis de raconter l'histoire. En attendant qu'il
» me soit permis de vous prouver que, contrai-
» rement à ce que prétendent les Normands de
» France et de Belgique, un Gascon n'a que sa
» parole, voici la relation très sommaire, et rimée
» tant bien que mal, des faits et gestes des sincères

faisant lever une compagnie de perdreaux, tantôt débuchant un lapin qui passait le chemin comme un trait d'arbalète, tantôt réveillant un faisan pelotonné dans son bain de poussière et s'élevant entre les ramures, battant bruyamment des ailes, hoquetant son cri sonore. Cladel semblait le piqueur de cette meute à laquelle constamment sa causerie revenait. Ce fut sa sensation dominante en ce jour. Kyrielle de chiens, elle était comme celle qu'il était alors en train de décrire. Cette remuante animalité ressuscita le rimeur qu'il avait été quelquefois. Il a, depuis, expliqué ce phénomène passager dans un article de l'*Événement*, aimable afféterie de l'artiste pour celle qui lui avait donné l'hospitalité :

« Dieu me damne! il y a près d'un quart de » siècle, en vérité, que je ne versifie plus, ô fort » gentille dame, et je m'étais bien juré, — mais, » hélas! sur cette boule sublunaire où nous pous- » sons et d'où nous disparaissons sans savoir pour- » quoi, qui donc tient ses serments aujourd'hui? — » de ne jamais éveiller le poète mort si jeune qui » dort en moi. Ce fou, ce toqué, ce hurluberlu ne » s'est-il pas avisé de ressusciter? Oui, ce matin » même, alors que nous revenions ensemble de » Famelette où vous m'aviez, la veille, si gracieu-

» sement accueilli, mon inséparable a rouvert ses
» yeux à la lumière et voici qu'après avoir savouré
» les mélancolies et les gaîtés de l'aurore, il s'est
» souvenu de sa lyre ou plutôt de son rebec
» délaissé depuis plus de vingt-cinq ans et, ma foi,
» nous en avons joué tous les deux en wagon, le
» long des rives délicieuses de la Meuse empour-
» prées par les feux du Levant. Entre Huccorgne
» et Namur, il me contraignit, ce revenant-là,
» d'écrire sous sa dictée une série d'hexamètres,
» divisés en tercets et perpétrés, affirmait-il, sans
» le secours du moindre dictionnaire de rimes,
» magnifiant tous nos compagnons de misères et
» de joies, mes chiens d'hier et ceux d'aujourd'hui.
» Tout en griffonnant l'impromptu de cet insensé,
» je me rappelais les vôtres qui m'avaient reçu si
» chaudement, à mon arrivée chez vous : Sam,
» Miss, Tippo, Lili, Xicain, Rameau, Ramette,
» Punch, Silvio, Noire, Diane, Bébé, dont, après
» vous avoir lu celle des miens, je vous pro-
» mis de raconter l'histoire. En attendant qu'il
» me soit permis de vous prouver que, contrai-
» rement à ce que prétendent les Normands de
» France et de Belgique, un Gascon n'a que sa
» parole, voici la relation très sommaire, et rimée
» tant bien que mal, des faits et gestes des sincères

» amis à quatre pattes qui m'escortèrent dans la
» vie à partir de mon berceau. Soyez indulgente à
» l'extravagant qui l'a commise. Il m'a prié de
» vous l'offrir, et s'est aussitôt endormi. J'espère
» bien qu'il ne se réveillera plus. Agréez, s'il vous
» plaît, les excuses de ce rustre sans pareil, artiste
» exquise, Madame. »

Puis les strophes, et au-dessous d'elles ce post-scriptum :

« Une fois encore, souffrez, chère Madame, que
» je dépose à vos pieds ces très humbles versicu-
» lets, et plaise aux dieux qu'ils ne vous induisent
» point en quelque souci, de quoi je serais si
» confus et navré que le cœur m'en cherrait, ainsi
» qu'on disait autrefois en votre pays brabançon
» où *toute honnête femme a*, d'après je ne sais quel
» prince de Ligne, *des ailes d'ange et le gosier d'un*
» *rossignol.* »

IX

Il partit!

Les vacances judiciaires s'ouvrirent. Fuyant Bruxelles comme un moucheron prisonnier auquel on ouvre une fenêtre, je fus en Auvergne, à Royat. Quand, un mois après, je revins, déjà blasé de

repos comme tous les laborieux à qui vient si vite la nostalgie du bagne de leur vie obsédante, passant par Paris, j'allai à Sèvres pour revoir Cladel. Avec moi était le comte d'Aspremont-Lynden, ce gentilhomme campagnard, ce bouvier-sénateur comme l'a nommé avec irrévérence un de nos radicaux, que l'amour commun de la terre avait de prime élan rapproché de l'auteur de *Mes Paysans*, et dont celui-ci disait : « Pardi ! voilà un clérical avec lequel je m'entends bien. » Ces deux natures simples et généreuses sentaient qu'il est misérable de se refuser la sympathie parce qu'on diffère sur une conception philosophique, alors qu'on fraternise et qu'on s'estime sur tout le reste, et que ce n'est point parce qu'il y a un *x* dans l'équation de deux âmes qu'elles doivent se traiter en ennemies. Qu'importe d'habiller d'un autre vêtement son idéal, quand de part et d'autre on s'envole sans effort vers les sphères où cet idéal mystérieux se cache? L'élévation du caractère tient à l'esprit lui-même, et non aux formes changeantes dans lesquelles ses aspirations se réalisent.

Rue Brongniart! Après avoir passé le pont, on montait à gauche. C'était l'extrémité de la ville. Une rue récente, en remblai, en rampe. Peu de bâtisses. Sur l'accotement, quelques arbres. Au

fond, en haut, une rangée de maisons de faubourg, à volets colorés. Parmi elles, une plus sombre, en recul, lépreuse, sourcilleuse, tragique, avec une avant-cour, clôturée à l'alignement par un mur percé d'une porte basse. « La première fois que j'y fus, — me disait depuis Catulle Mendès, — regardant de loin, rien qu'à l'aspect, je dis à mon fils que je tenais par la main : Tiens, voilà la maison de Cladel! Je tombais juste. » — En effet, il y avait entre cette demeure étrange et son étrange habitant une harmonie farouche et saisissante.

On nous attendait. Le maître était sur le seuil : près de lui, les deux chiens de chasse dont nous avait parlé Verhaeren, *Famine* et *Paf*. Il m'embrassa simplement, fortement. Puis il dit : « Entrez. Vous excuserez la simplicité que vous trouverez chez moi comme j'ai excusé le luxe que j'ai trouvé chez vous. »

Nous gravîmes un escalier à direction brisée, ombragé, et pénétrâmes dans une maison demi-italienne, demi-turque, à corridors étroits, pièces petites, plafond bas, fruste et claire-obscure. Cladel marchait devant, en guide. Nous aboutîmes à un salon exigu, encombré de meubles sur lesquels traînaient partout des livres et des journaux

pêle-mêle. Le feu brûlait dans un poêle ouvert et répandait une fumée légère. Ah! ce n'était pas seulement dans *les pays du Nord* que mon illustre ami trouvait qu'il faisait froid en été.

Là, nous attendait, entourée de quatre mignonnes effarouchées, la femme charmante, dévouée, virile, dont bientôt je devais apprécier les qualités admirables. Doucement souriante, superbement casquée d'une noire chevelure, épaisse à casser un râteau, tenant demi-clos ses yeux affectueux bridés à la japonaise, simple et bonne dans toute son allure, elle exprimait au suprême degré le type de la compagne d'un tel homme et de la divinité domestique d'une telle demeure, où se trouvait réalisée cette chose, si noble et si rare : le décor de l'existence mis en accord avec les convictions et les prédilections de ses habitants. Le démocrate s'était fait une tanière digne de lui.

C'est à cette épouse, à Julia Mullem, étroitement nouée à lui par les plus intimes liens matériels et moraux, qu'il a dédié en 1872 la préface amoureusement taquine des *Va-nu-Pieds* : « Mienne, » il me paraît assez piquant de vous réserver ce » livre qui nous a valu de si nombreuses et si » douces querelles. Excusez ma malice, elle est » cordiale... « Il faut être bienséant, » me disiez-

» vous sans cesse, ennemie irréconciliable de toute
» crudité, pendant que j'élaborais mon œuvre, et
» moi, fidèle amant de la Nature, je vous répon-
» dais invariablement : « Il faut être vrai. »

L'union de ce vaillant et de cette vaillante avait été féconde, et déjà la mort y avait deux fois moissonné. On nous montra ce qui restait de la nichée : chacune des petites fées comparut à l'appel de son double nom de juive et de chrétienne exprimant la double prédilection des femmes, ici dans la famille de la mère, fille d'Israël, là dans la famille de la grand'-mère paternelle, fervente catholique, imbue, encore en ce siècle, des dernières ondes du fanatisme que la persécution lointaine de Saint-Dominique épancha sur le Midi de la France. Et à chacune de ses consonnances géminées venait se joindre, comme un ornement enfantin, un de ces diminutifs, un de ces surnoms bizarres que la tendresse invente et qu'elle prend aux plus profondes naïvetés du cœur. Je vis défiler, par rang d'âge, la puînée, de dix ans, Judith-Jeanne ou Pochi; l'aînée, Sarah-Marianne ou Manou, était partie dans l'inconnu de la Mort, hélas! avec un frère, Pierre-Alpinien-Esaü; puis Rachel-Louise ou Chounille, Ève-Rose ou Vovotte, Esther-Pierrine ou Téthère, ravissant quadrige de chevrettes aux

grands yeux, à ce moment muettes et inquiètes, mais qui devaient toutes, Pochi surtout! devenir mes câlinantes amies.

Le père, assis dans une attitude affaissée, souriant, pensif, regardait : vivant modèle d'une admirable eau-forte de Bracquemond attachée derrière lui à la muraille, et à laquelle mes regards retournaient invinciblement. L'artiste, comprenant qu'un tel homme ne saurait, sans amoindrissement, être exprimé que dans l'intégrité de son individualité à la fois farouche et tendre, l'y montrait, assis au bord d'un chemin, voyageur fatigué vêtu comme un prolétaire, rêveur comme un poète, mêlant aux broussailles du paysage les broussailles de son masque grave et compatissant contracté par les méditations douloureuses dans lesquelles retombent brusquement les penseurs quand ils ne sont plus à l'action.

Et je me disais : « Oui, tu es un piéton, oui, tu es un voyageur ! Il est naturel que tu portes sur ton visage et sur tes membres les traces, les fatigues des longues étapes accomplies; c'est ta mission et c'est ta gloire; c'est ton honneur d'être là, le bâton à la main, ne voulant pas finir encore ton pèlerinage, prêt à te redresser sur tes pieds meurtris, et à continuer, apôtre opiniâtre, tes

semailles d'art et de justice le long de cette route que tu sais interminable, mais que tu ne veux pas déserter et sur laquelle un jour tu tomberas comme un soldat sur le champ de bataille. Tu ne saurais t'arrêter ! Sur la mer de rêves où ta pensée s'épuise, tu as cette âme des marins, que récemment un écrivain analysait en parlant de Bernal Diaz, l'épique compagnon de Cortez. Elle a le perpétuel va-et-vient des flots. Lasse et dégoûtée au retour du voyage, elle n'aspire qu'au repos. Sitôt qu'on le lui donne, elle se gonfle à nouveau d'audaces et d'espérances, elle cherche une voile qui la porte à de nouvelles désillusions. Le repos bande son ressort, l'action le détend. Et toujours ainsi. C'est l'ivresse de la mer, dure quand elle vous tient en réalité, douce quand elle vous reprend par le souvenir. Ressaisi par les vagues, le marin ne voit que les fatigues, les dangers, l'horreur et l'ennui du stupide élément. Laissez-le à terre : qu'il passe dans un port, qu'il aperçoive une frégate balancée sous le vent, et tout son cœur repartira pour l'aventure, pour le rêve de glisser entre l'eau et le ciel, vers l'inconnu, vers les plages et les étoiles nouvelles. Mais, pourquoi dire le marin quand il suffit de dire l'homme ? Elle n'est pas seule, l'ivresse de la mer, elles ne sont pas seules, les frégates, à

convaincre le cœur d'inconséquence, à le rouler sans cesse du dégoût au désir.

La causerie reprit bientôt comme à Bruxelles. Elle se déroula dans le salon où nous passâmes une heure bourdonnante, elle monta avec nous dans les combles où le maître avait son atelier : un grenier jonché de papiers et de livres faisant épaisse litière sous une table et une chaise unique. Elle ne s'interrompit pas un instant quand nous allâmes regarder un réduit petit comme une guérite, éclairée par une fenêtre en capuchon, s'ouvrant sur la campagne, ne contenant, lui aussi, qu'une table et qu'une chaise : « Je me cloître ici les jours de production difficile, nous dit-il; c'est plus concentré, » et il s'assit comme un artilleur se met à sa pièce : c'était bien, cette fois, le type de la mansarde *avec rien dedans* qu'il avait réquisitionnée en arrivant à Bruxelles. L'entretien en ses paroles volantes et murmurantes nous suivit dans le jardin inculte où nous descendîmes, à la fois chenil pour les chiens, basse-cour pour quelques poules, lieu de récréation pour les enfants, qui s'élevait en pente derrière le logis; il fonctionna sans relâche pendant que nous marchions lentement sous les taillis du bois de Sèvres, pendant que, au retour, nous regardions du haut de

la terrasse historique le panorama grandiose de Paris, pendant que nous parcourions les rues voisines où Cladel, coiffé d'un feutre mal bordé, portant le veston qu'il avait à Bruxelles, frappant le pavé, à coups réguliers, d'un bâton coupé le long du chemin, inconscient et majestueux, respectueusement salué comme doit l'être dans les villes du Nil un cheik fameux sorti pour un jour du désert, marchait avec ses chiens décrivant autour de lui leurs évolutions symboliques. « On les connaît beaucoup mieux que moi, » disait Madame Léon Cladel; « j'entends dire parfois quand je passe : Voilà Madame *Paf* ».

Tous les sites qu'il a décrits dans *Kerkadec* furent parcourus par nous en ce cortège, depuis les berges de la Seine jusqu'aux chemins qui longent la voie ferrée de Versailles. En haut, en bas, à droite, à gauche, nous arpentâmes les chaussées, les carrefours, les venelles, au bruit des commentaires dont il ennoblissait toutes choses.

A la nuit tombante, nous rentrions. La nappe était mise. « J'ai, dit-il, à vous présenter mon fils : Marius-Jean-Pierre-Alpinien-Saül! C'est euphonique, n'est-ce pas, cette grappe de prénoms? Il dînera avec nous. Mais comme il n'a que

cinq mois, il faudra que sa nourrice y dîne aussi. Vous permettez? Du reste, c'est une compatriote à vous. » Et comme en ce moment entrait une sorte de géante, portant l'enfantelet gras et souriant : « Dites donc le nom de votre village, ma fille. — Chiny, près de Florenville, fit-elle. — Chiny, exclamé-je, Chiny, près de Lacuisine aussi. Luxembourgeoise, comme moi? — Vous êtes du Luxembourg, M'sieu? — Oui, de Vance et de Chantemelle par mon bisaïeul. — Ah! que ça me fait plaisir! C'est beau, Paris, mais le pays, ça ne s'oublie pas. »

Nous nous mîmes à table, pêle-mêle, petits et grands, la nourrice dominant tout et mettant au grand air le superbe ameublement de son corsage. Entre les convives, les chiens poussaient leurs museaux. Un chandelier à dix branches nous éclairait de sa constellation. Je pensais aux repas peints par Jordaens, à ces intérieurs où le fumet d'une soupe alléchante semble imprégner l'atmosphère de cordialité et d'appétit. Il y avait la grande langouste rose, dardant ses antennes, qui, si souvent, fait pièce du milieu dans les gastronomies du maître flamand. C'était, il est vrai, en l'honneur des hôtes que l'on dérogeait ce soir à l'ordinaire frugal de la maison du Sage.

C'est là, dans l'intimité de cette réception familiale qui me sacrait ami pour toujours, que Cladel, qui venait de m'annoncer que Charpentier préparait une nouvelle édition de *N'a-Qu'un-Œil*, me dit : Faites-en la préface. — Moi ? — Oui, vous. — Mais je ne parlerai pas à vos Parisiens un langage compréhensible pour leurs idées courantes. Nous sommes si loin les uns des autres, quoique si près par les frontières et quoique usant du même idiome. — Tant mieux. C'est ce qui leur plaira. — Vous croyez ? — J'en suis sûr. Soyez Belge en plein. Ça leur fera l'effet d'une traduction. — Eh bien, soit. Je raconterai votre séjour en Belgique. Je dirai sous quel angle on vous y a vu et l'on y voit vos livres. — Parfait. Ce sera savoureux.

Et voilà pourquoi et comment j'ai fait la fantaisie qui précède. Fantaisie, parce que c'est au hasard des souvenirs qu'elle s'est épanchée, mais Réalité par le scrupule de vérité qui en fut le facteur dirigeant. Puisse-t-elle être du Maître qui l'a inspirée une peinture en rapport avec sa noblesse et sa grandeur, en rapport aussi avec l'admirative affection que ressent pour lui mon cœur reconnaissant. Car, ainsi que l'a dit Helmholz, faisant allusion à ses relations avec Johan Muller :

« Quand on s'est trouvé en contact assidu avec un homme de premier ordre, toute l'échelle des conceptions intellectuelles est modifiée pour la vie; la rencontre d'un tel esprit est peut-être ce que l'existence peut offrir de plus salutaire et de plus pathétique ! »

EDMOND PICARD.

Bibliographie

relative aux Œuvres de Léon Cladel

PREMIER PARIS : *Le Paysan*, **Louis Veuillot** (*L'Univers*, 5 novembre 1869).

UN RURAL ÉCARLATE, **J. Barbey d'Aurevilly** (*Le Figaro*, 4 mai 1872).

LE SALON DE POÉSIE, **J. K. Huysmans** (*Rép. des Lettres*, livraison du 20 avril 1876, p. 142).

Chronique : LES VA-NU-PIEDS, **Paul Arène** (*La Tribune*, 22 septembre 1876).

Id. : LES VA-NU-PIEDS, **Louis Lambert** (*Le Gaulois*, 16 octobre 1876).

Revue littéraire : M. LÉON CLADEL ET SON ÉCOLE, **Charles Canivet** (*Le Soleil*, 21 mai 1878).

LES PAYSANS DE M. LÉON CLADEL, **Edmond Lepelletier** (*Le Bien Public*, 30 juin 1878).

Hommes et Choses : LÉON CLADEL ET SES DERNIERS LIVRES, **Édouard Drumont** (*La Liberté*, 9 août 1880).

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Causerie littéraire : LÉON CLADEL ET SON ŒUVRE, **X...** (*L'Europe*, 22 sept. 1880).

LÉON CLADEL (*Les Hommes d'aujourd'hui*, n° 2), **Félicien Champsaur**.

Études littéraires : OMPDRAILLES LE-TOMBEAU-DES-LUTTEURS, **Edmond Lepelletier** (*Le Réveil*, 4, 5, 6, 7, 8 avril 1882).

MONTAUBAN-TU-SOUFFRIRAS (Léon Cladel), **Jean-Bernard** (*L'Avenir*, 2 avril 1882 et suivants).

PST! PST! (à propos du prix décerné par l'Académie française au BOUSCASSIÈ), **Jules Vallès** (*Le Réveil*, 8 mai 1882).

PROFILS D'ÉCRIVAINS, **Maufrigneuse** (Guy de Maupassant) (*Gil Blas*, 1er juin 1882).

Chronique des Livres : URBAINS ET RURAUX, **Émile Verhaeren** (*Le National Belge*, 26 août 1884).

Bibliographie : N'A QU'UN ŒIL, **Gibrac** (*L'Office de publicité*, 7 juin 1885).

SUR DEUX NOMARQUES DES LETTRES, **Barbey d'Aurevilly** et **Léon Cladel. Léon Riotor**, un vol. pet. in-18 édité par *La Plume*, 1885.

LÉON CLADEL, **Émile Michelet** (*La Nouvelle Revue Internationale*, 25 septembre 1888).

LÉON CLADEL, **Jacqueline** (Séverine) (*Gil Blas*, 23 juillet 1892).

LÉON CLADEL : **Anatole France** (*Le Temps*, 24 juillet 1892).

LÉON CLADEL (*Art Moderne*, Bruxelles, 24 juillet 1892).

LÉON CLADEL : Souvenir des Années d'Apprentissage, **Paul Arène** (*Écho de Paris*, 24 juillet 1892).

DISCOURS prononcé par Émile Zola aux funérailles de Léon Cladel (*Écho de Paris*, 25 juillet 1892).

DISCOURS prononcé par Paul Ginisty aux funérailles de Léon Cladel (*Gil Blas*, 25 juillet 1892).

Chroniques de Caliban : SUR LÉON CLADEL. **Caliban** (Émile Bergerat), (*Écho de Paris*, 5 août 1892).

LÉON CLADEL : **Jean Blaize** (*Revue hebdomadaire*, 13 août 1892).

La Plume, numéro spécial consacré à Léon Cladel : *A Léon Cladel*, sonnet, Paul Verlaine. — *Pour le tombeau de Léon Cladel*, vers, Adolphe Retté. — *Discours* d'Émile Zola. — *Discours* de Henri de Braisne. — *Discours* de M. Pagès. — *Un Maître*, Camille Lemonnier. — *Vers Sèvres* ! Léon Durocher. — *Les derniers Chiens de Léon Cladel*, Henri Degron. — *L'Œuvre de Léon Cladel*, Roland de Marès. — *Souvenir*, J. C. Lerond. — *Fragments inédits* d'I. N. R. I. de XILDER, de JUIVE ERRANTE.

DISCOURS d'Armand Silvestre, lors de l'inauguration du Buste de Léon Cladel, à Montauban (*Dépêche de Toulouse*, 7 août 1894, n° 9488).

LÉON CLADEL : Celui de la Croix-aux-Bœufs. **Edmond Picard** (*Le Peuple*, Bruxelles, 17 août 1902).

Iconographie

Portrait — peinture à l'huile par **E. Sans** (1856?).

Portrait — peinture à l'huile par **Carolus Duran** (1873).

Buste par d'**Echérac**, 1875.

Eau-forte de **Lenain**, dans *Les Martyrs Ridicules* (éd. Kystemaekers, 1880).

Portrait-Charge d'**André Gill** dans les *Hommes d'Aujourd'hui*, n° 2.

Pointe sèche de **R. Julian** dans *Ompdrailles* (éd. Cinqualbre, 1879).

Eau-forte de **Bracquemond** (reproduite dans ce volume), 1884.

Croquis de Firmin Bouisset, dans *Kerkadec* (éd. Delisle et Vigneron 1884).

Photographie (reproduite dans ce volume, en vente chez Sescau, photographe, Paris).

Achevé d'imprimer par la Maison LARCIER
de BRUXELLES
POUR
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
A PARIS
le 11 novembre 1905

910 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002546934b

CE PQ 2207
.C54Z6 1905
COO CLADEL, JUDI LA VIE DE LE
ACC# 1221155